









John Carter Brown  
Library  
Brown University



HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*

E T

*POLITIQUE,*

TOME SECOND.



THE  
HISTORICAL  
RECORD

OF  
THE  
CITY OF  
NEW YORK









*Ch. Fawcett del.*

*De Longueval Sculp.*



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE.

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

TOME SECOND.

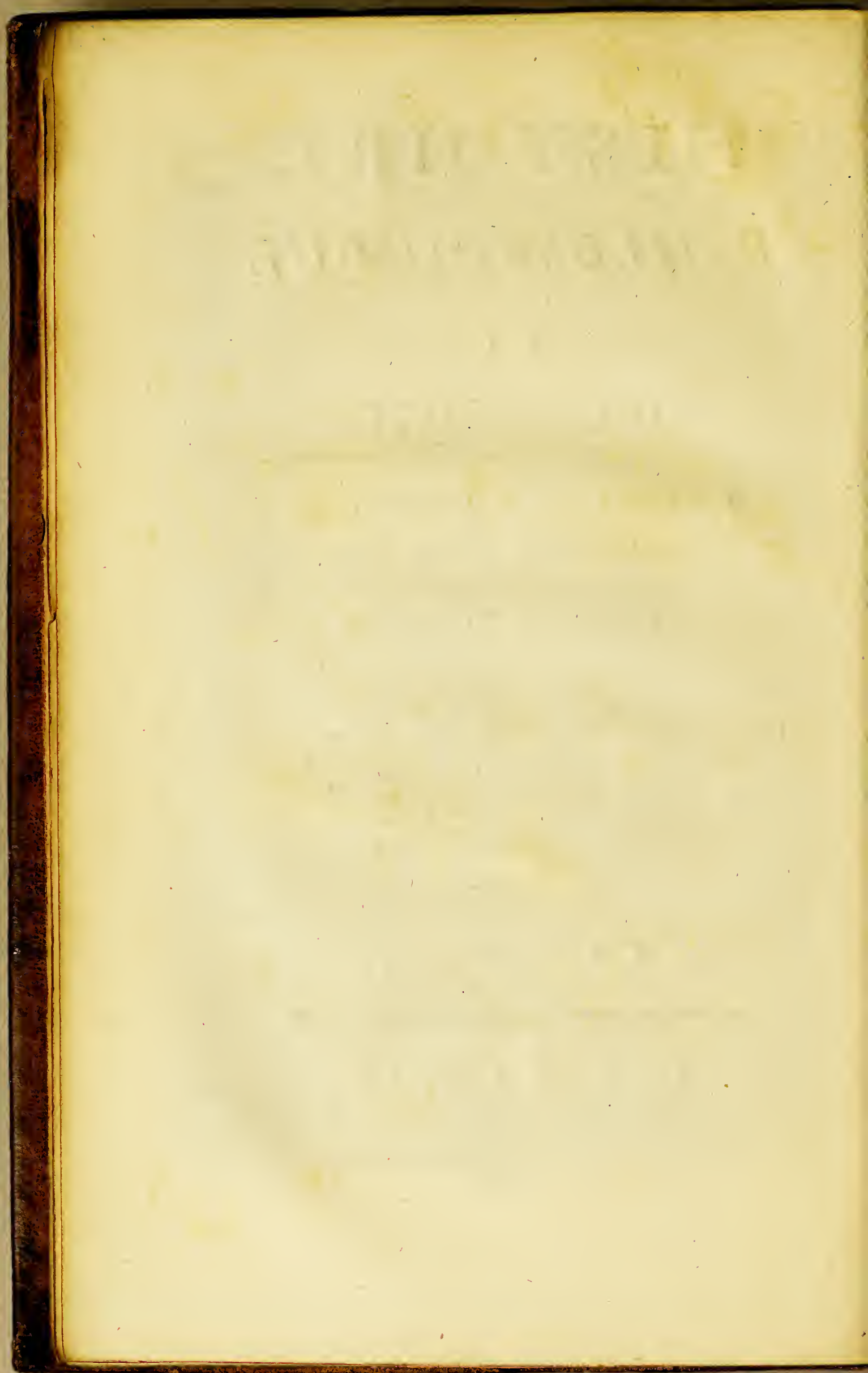


A LA HAYE,

---

M DCC LXXIV.





---

# T A B L E

## DES CHAPITRES.

---

### LIVRE QUATRIEME.

---

*Voyages, établissemens, guerres & commerce  
des François dans les Indes Orientales,*  
Page 1

- CHAP. I. *ANCIENNES révolutions du  
commerce de France,* Ibid.
- II. *Premiers voyages des François aux  
Indes,* 10
- III. *Établissement des François à Ma-  
dagascar. Description de cette  
isle,* 11
- IV. *Les François font de Surate le cen-  
tre de leur commerce. Idée de  
cette ville célèbre, & du Guzu-  
rate où elle est située,* 21
- V. *Entreprise des François sur l'isle*

\*



- de Ceylan & sur Saint-Thomé.  
Leur établissement à Pondiché-  
ry, 41*
- CHAP. VI. *Etablissement des François à Siam.  
Leurs vues sur le Tonquin & sur  
la Cochinchine, 43*
- VII. *Perte & recouvrement de Pondi-  
chéry, devenu le principal établis-  
sment dans l'Inde, 62*
- VIII. *Décadence de la Compagnie de  
France. Causes de son dépérissè-  
ment, 66, 67*
- IX. *La Compagnie de France reçoit  
un éclat passager du système de  
Law, & retombe dans l'obscu-  
rité, 72*
- X. *Grands succès des François aux  
Indes, 80*
- XI. *Vues des François pour leur ag-  
grandissement. Tableau de l'In-  
dostan, 94*
- XII. *Guerre entre les Anglois & les  
François. Les derniers perdent  
tous leurs établissemens, 125*
- XIII. *Source des malheurs éprouvés par*

DES CHAPITRES. *Verf.*

*les François,* 131

CII. XIV. *Mesures que l'on prend en France pour le rétablissement des affaires dans l'Inde,* 134

XV. *Les mesures sont insuffisantes. On substitue le commerce des particuliers à celui de la Compagnie. Situation de ce corps à l'époque de son anéantissement,* 139

XVI. *Situation actuelle des François à la côte de Malabar,* 154

XVII. *Situation actuelle des François dans le Bengale,* 159

XVIII. *Situation actuelle des François à la côte de Coromandel,* 162

XIX. *Situation actuelle des François à l'isle de France,* 168

XX. *Il convient à la cour de Versailles de fortifier l'isle de France & Pondichéry, si elle veut prendre part au commerce des Indes,* 173

XXI. *Les François solidement établis dans*



*l'Inde , sortiront de l'état d'op-  
pression où les tiennent les An-  
glois ,* 177

---

L I V R E C I N Q U I E M E .

---

*Commerce du Danemarck , d'Ostende , de la  
Suède , de la Prusse , de l'Espagne , de la  
Russie , aux Indes Orientales. Questions  
importantes sur les liaisons de l'Europe a-  
vec les Indes ,* Page 188

- CHAP. XXII. *ANCIENNES* révolutions  
du Danemarck, Ibid.
- XXIII. *Le Danemarck entreprend le  
commerce des Indes ,* 189
- XXIV. *Variations qu'a éprouvées le  
commerce des Danois aux  
Indes ,* 192
- XXV. *Etat du commerce des Danois  
aux Indes ,* 196
- XXVI. *Etablissement d'une Compagnie  
des Indes à Ostende ,* 200

DES CHAPITRES. IX

- CHAP. XXVII. *Raisons , qui ont amené la destruction de la Compagnie d'Ostende,* 204, 205,
- XXVIII. *Idée générale de l'ancien Gouvernement de Suède,* 208
- XXIX. *Les Suédois se livrent au commerce des Indes. Sur quelle base est établi ce commerce,* 211
- XXX. *Etat actuel de la Suède,* 215
- XXXI. *Le Roi de Prusse forme à Embden une Compagnie pour les Indes. Caractère de ce Prince. Sort de son établissement,* 227
- XXXII. *Etablissement des Espagnols aux Philippines,* 235
- XXXIII. *Etat actuel des Philippines,* 239
- XXXIV. *Ce que les Philippines pourroient devenir dans des mains actives,* 245
- XXXV. *Notions générales sur la Tartarie,* 252



- CHAP. XXXVI. *Démêlés des Russes & des  
Chinois dans la Tartarie ,*  
259
- XXXVII. *Les Russes obtiennent la  
liberté d'envoyer une ca-  
ravane à la Chine ,* 260 ,  
261
- XXXVIII. *Projet de la Russie pour fai-  
re le commerce des Indes  
par la Tartarie indépen-  
dante ,* 262
- XXXIX. *Liaisons de la Russie avec  
les Indes par la mer Ca-  
spienne ,* 253
- XL. *État de l'empire de Rus-  
sie , avec les moyens de  
le rendre florissant ,* 268
- XLI. *Liaisons des Européens avec  
la Chine. Etat de cet em-  
pire relativement au com-  
merce ,* 286
- XLII. *Les Européens achètent du  
thé à la Chine ,* 294
- XLIII. *Les Européens achètent de*

DES CHAPITRES. XI

*la porcelaine à la Chine ,*  
297

CHAP. XLIV. *Les Européens achètent des  
soies à la Chine ,* 312

XLV. *Les Européens achètent des  
ouvrages de vernis &  
du papier à la Chine ,*  
318

XLVI. *A quelles sommes s'élèvent  
les achats que les Euro-  
péens font à la Chine ,*  
328

XLVII. *Que deviendra le commerce  
de l'Europe avec la Chi-  
ne ?* 332

XLVIII. *L'Europe doit-elle continuer  
son commerce avec les In-  
des ,* 346

XLIX. *L'Europe a-t-elle besoin de  
grands établissemens dans  
les Indes pour y faire le  
commerce ,* 346

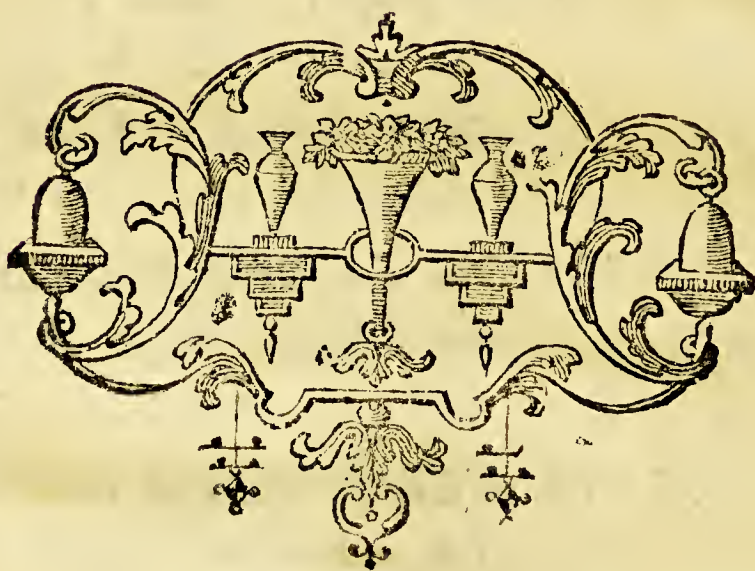
L. *L'Europe doit-elle rendre*



*libre le commerce des In-  
des , ou l'exploiter par  
des Compagnies exclusives*

367

Fin de la Table des Ch. pitres.



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE.

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

## LIVRE QUATRIEME.

---

*Voyages , établissemens , guerres & commerce  
des François dans les Indes Orientales.*

LES anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entr'eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples sauvages, dont les besoins sont toujours très-bornés. Leurs liaisons au-dehors étoient encore plus resserrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la poterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des esclaves, de l'étain, &

I.  
Anciennes  
révolu-  
tions du  
commerce  
de France,



## 2 HISTOIRE

des fourrures. Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, passoient à Marseille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négocians de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans César que les habitans de la Belgique avoient pros crit chez eux les productions étrangères, comme capables de corrompre les mœurs: ils pensoient que leur sol étoit assez fertile, pour suffire à tous leurs besoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandises que leur offroit la Méditerranée, & dont la passion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples se livrerent à un travail dont ils ne s'étoient pas avisés jusqu'alors: ils ramassèrent avec soin les paillettes d'or que plusieurs de leurs rivières charioient avec leurs sables.

Quoique les Romains n'aimassent ni n'estimassent le commerce, il devint nécessairement plus considérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent soumise, & en quelque sorte policée. On vit se former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux encore. Il fut construit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris nous causent encore de l'étonnement. Toutes les rivières navigables eurent des compagnies de marchands, auxquel-



## PHILOS. ET POLITIQUE. 3

les on avoit accordé de grands privileges , & qui sous le nom général de *Nautes* , étoient les agens , les ressorts d'un mouvement continuel.

Les invasions des Francs & des autres barbares , arrêterent cette activité naissante. Elle ne reprit pas même son cours , lorsque ces brigands se furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité succéda une aveugle passion des richesses. Pour la satisfaire , on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville , devoit payer un droit pour son entrée , un droit pour le salut , un droit pour le pont , un droit pour approcher du bord , un droit d'ancrage , un droit pour la liberté de décharger , un droit pour le lieu où il devoit placer ses marchandises. Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout , les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent poussés au point , que quelquefois le prix des effets conduits au marché , n'étoit pas suffisant pour payer les frais préliminaires à la vente. Un découragement universel devenoit la suite nécessaire de pareils désordres.

Bientôt il n'y eut plus d'industrie , de manufactures que dans le cloître. Les moines n'étoient pas alors des hommes corrompus par l'oïveté , par l'intrigue & par la débauche. Des soins utiles remplissoient tous les instans d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles , les plus ro-



## \* H I S T O I R E

bustes d'entr'eux, partageoient avec leurs serfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des ateliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres servoient, dans le silence & la retraite, une patrie, dont leurs successeurs n'ont jamais cessé de dévorer la substance, & de troubler la tranquillité.

Dagobert réveilla un peu les esprits au septième siècle. Aussi-tôt on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain & le plomb de l'Angleterre; les Juifs, avec des bijoux & des vases d'argent ou d'or; les Esclavons, avec tous les métaux du Nord; les Lombards, les Provençaux, les Espagnols, avec les marchandises de leur pays, & celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie; les négocians de toutes les provinces du royaume, avec ce que pouvoit fournir leur sol & leur industrie. Malheureusement cette prospérité fut courte; elle disparut sous les rois fainéans, pour renaître sous Charlemagne.

Ce prince, que l'histoire pourroit placer sans flatterie à côté des plus grands hommes, s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur sanguinaire & un tyran persécuteur, parut suivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délassoient des fatigues de la guerre.



Il s'occupa du soin de ses vastes domaines, avec une suite & une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les grands de l'état se livrèrent, à son exemple, à l'agriculture, & aux arts qui la précédent ou qui la suivent. Dès-lors les François eurent beaucoup de productions à échanger, & une facilité extrême à les faire circuler dans l'immense empire qui alors recevoit leurs loix.

Une situation si florissante, offrit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares accoutumés à chercher dans le pillage des biens que leur sol ne pouvoit pas leur procurer, sortirent en foule de leur âpre climat, pour amasser du butin. Ils se jetterent sur toutes les côtes, mais plus avidement sur celles de France, qui leur offroient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils se permirent de cruautés, ce qu'ils allumèrent d'incendies pendant un siecle entier dans ces fertiles provinces, ne se peut imaginer sans horreur. Durant ce funeste période, on ne songeoit qu'à éviter l'esclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, & il n'y avoit point par conséquent de commerce.

Cependant les seigneurs chargés de l'administration des provinces, s'en étoient insensiblement rendus les maîtres, & avoient réussi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas



rompu tout lien avec le chef de l'empire ; mais sous le nom modeste de vassaux, ils n'étoient guere moins redoutables à l'état, que les rois voisins de ses frontieres. On les confirma dans leurs usurpations, à l'époque mémorable qui fit passer le sceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'assemblée nationale, plus de loix, plus de gouvernement. Dans cette confusion meurtriere, le glaive tenoit lieu de justice ; & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore serfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impossible que le commerce prospérât sous les chaînes de l'esclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'industrie ne se plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint sur-tout la servitude.

Le génie s'éteint lorsqu'il est sans espérance, sans émulation ; & il n'y a ni espérance ni émulation, où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impossibilité de travailler avec succès pour enrichir des maîtres barbares.

Plusieurs rois de France soupçonnerent cette importante vérité : ils travaillèrent à donner un frein à ces tyrans subalternes, qui en ruinant leurs malheureux vassaux, perpétuoient les cala-



mités de la monarchie. Cependant Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le système du gouvernement, le commerce, qui jusqu'alors n'avoit été que l'ouvrage du hazard & des circonstances. Il lui donna des loix constantes: il dressa lui-même des statuts, qui ont servi de modèle à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduisirent à de plus grandes opérations. Il existoit depuis bien long-tems une défense formelle de transporter hors du royaume aucune de ses denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le sage monarque abattit des barrières si funestes. Il espéra avec raison que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'état, les trésors que son imprudente expédition d'Asie en avoit fait sortir.

Des événemens politiques seconderent ces vues salutaires. Jusqu'à Saint Louis, les rois avoient eu peu de ports sur l'Océan, & aucun sur la Méditerranée. Les côtes septentrionales étoient partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne; le reste avoit subi le joug anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux comtes de Toulouse, aux rois de Majorque, d'Arragon & de Castille. Par cette disposition des choses, les provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers: la réunion du



comté de Toulouse à la couronne, leva ce puissant obstacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouissoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette espece de conquête, voulut attirer à Nismes, ville de sa dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Arragon. Les privileges qu'il accorda, produisirent l'effet qu'il attendoit; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un si grand bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de soieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas assez avancés dans le royaume, pour donner leurs ouvrages en échange; & les produits de l'agriculture ne suffisoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une consommation si chere n'auroit pu se soutenir qu'avec des métaux; & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, sur-tout depuis les croisades.

Philippe le Bel démêla ces vérités: il réussit à donner aux travaux champêtres assez d'accroissement, pour payer les importations étrangères, en même tems qu'il en diminueoit la quantité, par l'établissement de nouvelles manufactures, & par le degré de perfection où il porta les anciennes. Sous ce regne, le ministere entreprit pour la premiere fois de guider la main de l'ar-



tiste, de diriger ses ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la sortie des laines que les nations voisines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans les siècles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraisonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des François ne commença à se former que durant leurs expéditions en Italie. Genes, Venise, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'austérité que maintenoit Anne de Bretagne, sous les regnes de Charles VIII & de Louis XII, empêcha d'abord les conquérans de se livrer à l'attrait qu'ils se sentoient pour l'imitation. Mais aussi-tôt que François I. eut appelé les femmes à la cour; aussi-tôt que Catherine de Médicis eut passé les Alpes, les grands affectèrent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entière se laissa entraîner à ce luxe séduisant, & ce fut une nécessité que les manufactures se perfectionnassent.

Depuis Henri II jusqu' à Henri IV, les guerres civiles, les méprisables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'esprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le conseil; la barbare & dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel essor;



toutes ces causes retarderent les progrès de l'industrie, & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat sous le ministère économe de Sully. On la vit presque s'anéantir sous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitans; occupés, l'un de sa domination & de ses vengeances, l'autre d'intrigues & de brigandages.

**II.** Premiers voyages des François aux Indes. Aucun roi de France n'avoit pensé sérieusement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes; & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations, n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Ils consommoient plus de productions orientales que les autres peuples; ils étoient aussi favorablement situés pour les aller chercher à leur source, & ils se bornoient à payer à l'activité étrangère, une industrie qu'il ne tenoit qu'à eux de partager. A la vérité, quelques négocians de Rouen avoient hazardé en 1535 un foible armement; mais Genonville qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Espérance par de violentes tempêtes, qui le jetterent sur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une société formée en Bretagne, expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit possible, aux richesses de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois se disputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit sa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuse.



## PHILOS. ET POLITIQUE. II

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Flamand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaisseaux pour l'isle de Java. Ils en revinrent avec des cargaisons suffisantes pour dédommager les intéressés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entreprises.

Le capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après plusieurs négocians de Dieppe à entrer dans une carrière, qui pouvoit donner de grandes richesses à quiconque sauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de l'isle de Madagascar, découverte en 1506 par les Portugais.

L'idée avantageuse qu'on en avoit prise, donna naissance en 1642 à une compagnie qui devoit y former un grand établissement, pour assurer à ses vaisseaux la facilité d'aller plus loin.

Lorsqu'on eut parcouru cette isle, on trouva qu'elle étoit située le long des côtes orientales de l'Afrique; qu'elle avoit trois cens trente-six lieues de long, cent vingt dans sa plus grande largeur, & environ huit cens de circonférence. Par quelque vent qu'un navigateur y aborde, il n'apperçoit que des sables tristes & tout-à-fait stériles. Mais à mesure qu'il s'éloigne du rivage, il trouve un sol tantôt noir, tantôt rougeâtre,

III.  
Etablisse-  
ment des  
Français à  
Madagascar. Des-  
cription  
de cette  
isle.



communément assez fertile, & par-tout arrosé par un grand nombre de rivières. La nature y est toujours en végétation, & produit, sans beaucoup de travail, du riz, des patates, des bananes, des ananas, de l'indigo, du chanvre, du coton, de la soie, du sucre, des palmiers, des cocotiers, des orangers, des arbres gommiers, des bois propres à la construction & à tous les arts. Les pâturages sont excellens; on y voit paître des bœufs de la plus grande espèce, & des bêtes à laine entièrement semblables à celles de Barbarie.

L'île de Madagascar est partagée en un grand nombre de provinces. Chacune a un chef nommé *Dian*, mot qui répond à celui de seigneur: des esclaves & des troupeaux, c'est tout ce qu'il a pour soutenir la dignité de son rang. Sa place est héréditaire; mais s'il meurt sans postérité, elle appartient de droit au plus ancien de ses délégués. Quelques-uns de ces magistrats qu'il choisit lui-même, forment son conseil, pendant que le plus grand nombre va maintenir la tranquillité dans les villages, & y rendre la justice. Il ne peut entreprendre la guerre que de leur aveu, ni la soutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ses peuples.

Telle est la forme du gouvernement établie généralement dans l'île: on ne s'en est écarté que dans la province d'Anossi, où les Arabes



s'établirent il y a plusieurs siècles. Quoique peu nombreux, ils s'y rendirent bientôt les plus forts, & partagerent le pays en vingt-deux districts, dont chacun eut un maître de leur nation qu'on nomma *Boandrian*, ou descendant d'Abraham. Ces especes de souverains se font perpétuellement la guerre; mais ils ne manquent jamais de se réunir contre les autres princes de Madagascar, auxquels la qualité d'étrangers & d'usurpateurs les rend extrêmement odieux. C'est la partie de l'isle où il y a moins de mœurs, d'activité, d'industrie & de bravoure, parce que c'est la seule où il n'y a point de liberté.

Des François établis au Fort - Dauphin dans le pays d'Anossi, ont découvert depuis peu dans leurs courses une nouvelle espece d'hommes, appelés *Kimos*, dont les plus grands n'ont pas quatre pieds. Ils forment une quarantaine de villages dans l'intérieur des terres, au Nord-Ouest de l'isle. On les dit plus méchans, & ce qui paroît bien extraordinaire, moins poltrons que tous leurs voisins. Ils ne sortent pas de leurs montagnes, & ne permettent à personne d'y pénétrer.

Les autres habitans de Madagascar sont grands, agiles, d'une contenance fiere. Ils cachent sous un air riant, un grand dessein ou une passion forte avec autant d'art que les fourbes des nations civilisées. Leurs loix, dont ils ignorent eux-mê-



mes l'origine, s'observent avec beaucoup d'uniformité. Les vieillards chargés de les maintenir, ne reçoivent jamais aucun honoraire pour le procès d'un criminel, & croient assez gagner en délivrant leur pays d'un malfaiteur. Dans les causes civiles, on leur amène un nombre d'animaux proportionné à l'importance des affaires.

Le délit qui arme le plus souvent la justice, c'est le vol. Malgré l'usage où l'on est de percer la main à ceux qui en sont convaincus, la passion pour le brigandage est universelle. Les citoyens inquiets pour leurs propriétés, vivent dans une continuelle méfiance les uns des autres. Pour se rassurer mutuellement, autant qu'il est possible, ils scellent leurs engagements par les sermens les plus solennels. L'habitude de ces formalités est si bien établie, qu'ils les observent lors même qu'ils traitent avec les Européens. Dans ces occasions importantes, celui qui représente la nation, met dans un vase rempli d'eau de vie, de l'or, de l'argent, une pierre à fusil, de la poudre à canon, s'il se peut, de la poussière du tombeau de ses ancêtres, souvent même du sang, qu'à la manière des anciens Scythes, les contractans font sortir de leur bras par une incision. Durant ces préparatifs, les armes sont posées à terre en forme de croix. Bientôt après, les deux parties intéressées les ramassent, &



en tiennent la pointe dans la coupe, en remuant sans cesse ce qu'elle contient, jusqu'à ce que les engagemens aient été contractés. Alors les négociateurs, les témoins, les spectateurs, tout le monde boit dans le vase, jusqu'à ce qu'il ait été vuidé. On s'embrasse, & l'on se retire.

Des principes religieux n'arrêtent pas les infidélités des habitans de Madagascar. Quoiqu'ils admettent confusément la doctrine si répandue des deux principes, ils n'ont point de culte. Cette indifférence n'empêche pas qu'ils ne soient livrés à des superstitions de tous les genres. Dans leurs idées grossières d'astrologie, ils ne voient rien, ils n'imaginent rien, à quoi ils n'attachent quelque liaison avec l'avenir.

Le plus dangereux de leurs préjugés, est, sans doute, celui qui a établi la distinction des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir tous les enfans nés sous des auspices funestes. C'est un principe de destruction qui, joint à beaucoup d'autres, empêche le pays de se peupler.

Ceux qui ne sont pas la victime de cette cruelle superstition, sont la plupart circoncis à deux ans, ou à vingt-quatre lunes, selon leur manière de s'exprimer. On donne à la cérémonie le plus d'éclat qu'il est possible. Pendant qu'on fait l'amputation, un des parens de l'enfant tient une coupe sous le couteau sacré du prêtre ou de l'om-



biaffe; l'oncle le plus distingué avale la partie du prépuce qui a été coupée. Le reste de la famille & des assistans, trempe le doigt dans le sang & le goûte. Des festins, des danses, des plaisirs de tous les genres, terminent enfin ces singuliers mysteres.

Parvenu à l'âge viril, sans avoir reçu aucune éducation, l'habitant de Madagascar se marie. L'homme du peuple, l'esclave même, prend autant de femmes qu'il veut, ou qu'il en peut trouver. Les gens au-dessus du commun n'ont qu'une épouse légitime; mais ils se dédommagent avec des concubines des ennuis de l'uniformité. Les unes & les autres rompent, quand bon leur semble, un nœud qu'ils trouvent mal assorti; & les deux sexes ont alors un droit égal de former de nouveaux liens, ou de rester libres.

C'est par une vie oisive & corrompue que l'habitant de Madagascar, arrive à la fin de sa carrière. Elle est rarement très-longue. Un climat mal-sain, de mauvais alimens, une débauche continuelle, le défaut de secours, d'autres causes encore la précipitent ordinairement. Un homme est-il mort, des cris de douleur, exprimés par des chants continuels & monotones, en avertissent tout le voisinage. Les parens s'assemblent. Ils se livrent aux profusions des festins, tandis que le plus affectionné des esclaves est occupé à demander à celui qui a cessé d'être,



quelles raisons l'ont déterminé à se séparer de ce qu'il avoit de plus cher. Au bout de huit jours le cadavre est enterré avec ses bijoux les plus précieux. Cependant il n'est pas oublié. Le respect pour les ancêtres est incroyable dans ces régions barbares. Il est ordinaire de voir des hommes de tous les âges aller pleurer sur le tombeau de leurs peres, & leur demander des conseils dans les actions les plus intéressantes de leur vie.

Le riz, qui malgré la plus mauvaise des cultures, se multiplie au centuple, est la nourriture ordinaire des habitans de Madagascar. Ils ont pour boisson une espèce d'hydromel & du vin de sucre & de banane. Leur habit le plus somptueux est un pagne sur leurs épaules, & un autre au milieu du corps.

Madagascar avoit été visité par les Portugais, les Hollandois & les Anglois, qui, n'y trouvant aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient, l'avoient dédaigné. Les François qui ne paroissent pas avoir de but bien arrêté, employerent à le conquérir les fonds qu'ils avoient faits pour étendre leur commerce. Quelque or qu'ils trouverent répandu dans un coin de l'isle, leur fit présumer qu'il devoit y avoir des mines. Leur avidité les empêcha de soupçonner que ce métal qui diminuoit tous les jours sensiblement avoit été porté par les Arabes; & ils furent punis de



leur aveuglement par la perte entière de leurs capitaux. A l'expiration de leur octroi, il ne leur restoit que quelques habitations situées en cinq ou six endroits de la côte, construites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & honorées du nom imposant de forts, parce qu'on y voyoit quelques mauvais canons. Leurs défenseurs étoient réduits à une centaine de brigands, qui par leur cruauté ajoutaient tous les jours à la haine qu'on avoit conçue contre leur nation. Quelques petits districts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus d'où la force arrachoit un tribut en denrées, formoient toutes leurs conquêtes.

Le Maréchal de la Meilleraie s'empara de ces débris, & conçut le dessein de relever pour son utilité particulière une entreprise si mal conduite. Il y réussit si peu, que sa propriété ne fut vendue que vingt mille francs; & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

Enfin Colbert présenta, en 1664, à Louis XIV le plan d'une Compagnie des Indes. La France avoit alors une agriculture si florissante & une industrie si animée, qu'il sembloit que cette branche du commerce lui fût inutile. Son ministre pensa autrement. Il prévint que les nations d'Europe établissent à son exemple des manufactures de toute espèce, & qu'elles auroient de plus que la France leurs liaisons avec l'Orient.



Cette vue fut trouvée profonde, & l'on créa une Compagnie des Indes avec tous les privilèges dont jouissoit celle de Hollande. On alla même plus loin. Colbert considérant qu'il y a naturellement pour les grandes entreprises de commerce une confiance dans les républiques, qui ne se trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilege exclusif fut accordé pour cinquante ans, afin que la Compagnie fût enhardie à former de grands établissemens dont elle auroit le tems de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres devenoient régnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix, les officiers, à quelques corps qu'ils fussent attachés, étoient dispensés de résidence, sans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui devoit servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux, étoit déchargé de tous le droits d'entrée & de sortie, ainsi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandises qu'on porteroit de France aux Indes, & soixante quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à soutenir les établissemens de



la Compagnie par la force des armes, à escorter ses envois & ses retours, par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeroient.

La passion dominante de la nation fut intéressée à cet établissement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux qui se distingueroient au service de la Compagnie.

Comme le commerce ne faisoit que de naître en France, & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fonds de la nouvelle société, le ministère s'engagea à en prêter jusqu'à trois. Les grands, les magistrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au reste. La nation jalouse de plaire à son prince qui ne l'avoit pas encore écrasée du poids de sa fausse grandeur, s'y porta avec un empressement extrême.

L'obstination de s'établir à Madagascar fit perdre le fruit de la première expédition. Il fallut enfin renoncer à cette île, dont le peuple sauvage & indomptable ne s'accommodoit ni des marchandises, ni du culte, ni des mœurs de l'Europe.

A cette époque, les vaisseaux de la Compagnie prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Ispahan, mais attaché au service de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs sur diverses côtes de la péninsule. On tenta même d'avoir part au commerce du



Japon. Colbert offrit de n'y envoyer que des protestans ; mais les artifices des Hollandois firent refuser aux François l'entrée de cet empire, comme ils l'avoient fait refuser aux Anglois.

Surate avoit été choisie pour être le centre de toutes les affaires que la Compagnie devoit faire dans l'Inde. C'étoit de cette ville principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes : c'étoit là que devoient se réunir les différentes marchandises qu'on expédieroit pour l'Europe.

Le Guzurate forme une presqu'isle entre l'Indus & le Malabar. Il a environ cent soixante milles de long , & une largeur à peu près égale. Les montagnes de Marva le séparent du royaume d'Agra. Les pluies y sont continuelles, depuis juin jusqu'en septembre ; le reste de l'année, le ciel est si serein, qu'on y apperçoit rarement un nuage. Heureusement les ardeurs du soleil sont tempérées par une rosée bienfaisante, qui rafraîchit l'air & humecte la terre. La richesse d'un sol abondant en bled, en riz, en sucre, en coton, en troupeaux, en gibier, en fruits de toute espece qui se succedent sans interruption, jointe à plusieurs manufactures importantes , suffisoit au bonheur des habitans ; lorsque des étrangers leur porterent, au commencement du huitieme siecle, de nouvelles branches d'industrie.

IV.  
Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée de cette ville célèbre, & du Guzurate où elle est située.



Des Persans persécutés dans leurs opinions , par les Sarrafins leurs vainqueurs , se réfugièrent dans l'isle d'Ormus , d'où quelque tems après , ils firent voile pour l'Inde , & prirent terre à Diu. Ils ne s'arrêterent que dix-neuf ans dans cet asyle , & se rembarquerent. Les vents les poussèrent sur une plage riante , entre Daman & Baçaim. Le prince qui donnoit des loix à cette contrée , ne consentit à les admettre parmi ses sujets , qu'à condition qu'ils dévoileroient les mystères de leur croyance , qu'ils quitteroient leurs armes , qu'ils parleroient indien , qu'ils feroient paroître leurs femmes en public sans voile , & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit , selon l'usage du pays ; comme ces stipulations n'avoient rien de contraire à leurs idées religieuses , les réfugiés les acceptèrent. On leur donna un terrain où ils bâtirent une ville , d'où ils ne tarderent pas à se répandre dans l'intérieur des terres.

L'habitude du travail contractée & perpétuée par une heureuse nécessité , fit prospérer entre leurs mains les terres & les manufactures de l'état. Assez sages pour ne se mêler ni du gouvernement , ni de la guerre , ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonspection & leur aisance multiplièrent leur nombre. Ils formerent toujours sous le nom de Parsis un peuple séparé , par l'attention qu'ils eurent de ne point s'allier aux Indiens , & par



l'attachement aux principes qui les avoit fait proscrire. Ce sont ceux de Zoroastre, mais un peu altérés par le tems, l'ignorance & par l'avidité des prêtres.

La prospérité du Guzurate qui étoit en partie l'ouvrage des Persans réfugiés, excita l'ambition de deux puissances redoutables. Tandis que les Portugais le pressoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faisoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raison comme le boulevard du royaume; les Mogols, déjà maîtres du Nord de l'Inde, & qui brûloient d'avancer vers les contrées méridionales où étoient le commerce & les richesses, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzurate, sentit l'impossibilité de résister à la fois à deux ennemis si acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient séparées de ses états par des mers immenses, que d'une nation puissamment établie aux frontières de ses provinces. Cette considération le réconcilia avec les Portugais. Les sacrifices qu'il leur fit les déterminèrent même à joindre leurs troupes aux siennes contre Akebar, dont ils ne redoutoient guere moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne



pouvoient se résoudre à combattre des Européens qui passaient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avoient causé, les peignoient aux soldats Mogols comme des hommes descendus du ciel ou sortis des eaux, d'une espèce infiniment supérieure aux Asiatiques en valeur, en génie & en connoissances. Déjà l'armée fautive de frayeur, pressoit ses généraux de la ramener à Delhi; lorsqu' Akebar convaincu qu'un Prince qui entreprend une grande conquête, doit lui même commander ses troupes, vole à son camp. Il ne craint pas d'assurer ses troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richesses, les délices, les chaleurs des Indes; & que la gloire de purger l'Asie de cette poignée de brigands leur est réservée. L'armée rassurée, applaudit à l'Empereur & marche avec confiance. La bataille s'engage; les Portugais mal secondés par leurs alliés, sont enveloppés & taillés en pièces. Badur s'enfuit & disparoît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empressent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devient en 1565 une province du vaste empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indostan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans sa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Les manufactures



se multiplient à Cambaye, à Amadabad, à Broitschia, dans plusieurs autres villes. Il s'en établit dans celles qui n'avoient pas connu cette industrie. Les campagnes étendirent leurs productions & leur culture. Bientôt la partie du Malabar qui en est voisine, fatiguée depuis long-tems par les vexations des Portugais, y porta ses fabriques de toile. On y vit arriver aussi les marchandises des bords de l'Indus, qu'il étoit difficile de déboucher par le haut du fleuve, à cause de sa rapidité, & par le bas, parce que ses eaux se déchargeant dans la mer par un très-grand nombre d'embouchures, se perdent, pour ainsi dire, dans les sables.

Toutes ces richesses se réunissoient à Surate, bâtie sur la rivière de Tapti, à quelques milles de l'Océan. Cette ville dut cet avantage à un fort qui faisoit la sûreté des marchands, & à son port, le meilleur de la côte, sans être excellent. Les Mogols, dont c'étoit alors la seule place maritime, y prenoient tout ce qui servoit à leur luxe, ou à leur volupté; les Européens qui n'avoient encore aucun des grands établissemens qu'ils ont formés depuis dans le Bèngale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandises des Indes. Elles s'y trouvoient toutes réunies par l'attention qu'avoit eu Surate de se procurer une marine supérieure à celle de ses voisins.



Ses vaisseaux qui duroient des siècles entiers, étoient la plupart de mille ou douze cens tonneaux. Ils étoient construits d'un bois très-dur qu'on appelle tecke. Loin de lancer les navires à l'eau, par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduisoit dans les chantiers la marée qui les enlevoit. Les cordages faits d'écorce de cocotier étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres; mais ils avoient autant ou plus de solidité. Si leurs voiles de toiles de coton n'étoient ni si fortes, ni si durables que celles de chanvre, elles étoient plus pliantes & moins sujettes à se fendre. Au lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nommé damar, qui valoit peut-être mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit suffisante, pour les mers, pour les saisons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots appelés Lascars; les Européens les ont trouvés bons, pour leurs voyages d'Inde en Inde. On s'en est même quelquefois servi avec succès pour ramener dans nos parages orageux, des vaisseaux qui avoient perdu leurs équipages.

Tant de moyens réunis avoient attiré à Surate une infinité de Mogols, d'Indiens, de Persans, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs & d'Européens. Nous soupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes, & ils étoient connus, pratiqués dans cette partie de l'Asie. On y trou-



voit des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une ressource très-usitée. Il régnoit tant de bonne-foi, que les sacs étiquetés & cachetés par les banquiers, circuloient des années entières, sans être ni comptés, ni pesés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étoient pas rares, & il y en avoit de plus considérables.

Elles étoient la plupart entre les mains des Banians. Ces négocians étoient renommés pour leur franchise. Quelques momens leur suffisoient, pour terminer les affaires les plus importantes. Ils conservoient, dans les discussions les plus compliquées, une égalité & une politesse dont nous nous formerions difficilement l'idée.

Leurs enfans qui assistoient à tous les marchés, se formoient de bonne heure à ces mœurs paisibles. A peine avoient-ils une lueur de raison, qu'ils étoient initiés dans tous les mystères du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur pere. Quel contraste, quelle distance de cette éducation, à celle que nos enfans reçoivent; & cependant, quelle différence entre les lumières des Indiens, & les progrès de nos connoissances!



Les Banians qui avoient quelques esclaves Abyssins, ce qui étoit rare chez des hommes si doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien singulière. Ils les élevoient comme s'ils eussent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laissoient pas seulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en disposer en faveur de leurs descendans, lorsqu'ils en avoient.

La dépense des Banians ne répondoit pas à leur fortune. Réduits par principe de religion à se priver de viandes & de liqueurs spiritueuses; ils ne vivoient que de fruits & de quelques ragoûts simples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établissement de leurs enfans. Dans cette occasion unique, tout étoit prodigué pour le festin, pour la musique, la danse, les feux d'artifice. Leur ambition étoit de pouvoir se vanter de la dépense que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même, avoient du goût pour ces mœurs simples. Leur unique gloire, étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lien conjugal, venoit-elle de l'usage où l'on étoit de les engager dès l'âge le plus tendre. Ce sentiment étoit à leurs yeux le point le plus sacré de leur reli-



gion. Jamais elles ne se permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réserve n'auroit pas suffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux sexes. Ceux qui leur assuroient que des manieres si libres n'avoient aucune influence sur la conduite, ne les persuadoient pas. Ils répondoient, en secouant la tête, par un de leurs proverbes, qui signifie que *si l'on approche le beurre trop près du feu, il est bien difficile de l'empêcher de fondre.*

A l'exception des Mogols qui possédoient toutes les charges du gouvernement; qui dépensent beaucoup pour leurs écuries, pour leurs bains, pour leur ferrail; & qui pour oublier les violences du despotisme sous lequel ils vivent, outroient tous les genres de volupté; l'économie des Baniens étoit devenue celle des autres négocians de Surate; autant que la différence de religion le permettoit. Leur plus grande dépense, étoit l'embellissement de leurs maisons.

Elles étoient construites de la maniere la plus convenable à la chaleur du climat. De très-belles boiseries couvroient les murs extérieurs; & les murs intérieurs, ainsi que les plafonds, étoient incrustés de porcelaine. Les fenêtres recevoient le jour par des carreaux d'écaille ou de



nâcre qui tempéroient l'éclat du soleil, fans en trop affoiblir la lumiere. Entre les appartemens, dont la distribution & l'ameublement étoient agréablement assortis aux usages du pays; l'on distinguoit la piece où jaillissoit dans un bassin de marbre une fontaine, dont la fraîcheur & le murmure invitoit à un doux sommeil.

Dans le tems de leur repos, le plus grand plaisir, le plaisir le plus ordinaire des habitans de Surate, étoit de s'étendre sur un sofa, où des hommes d'une dextérité singuliere les pétrifesoient, pour ainsi dire, comme on pétrit la pâte. Le besoin de faciliter la circulation des fluides, souvent rallentie par la trop grande chaleur; avoit donné l'idée de cette opération, source féconde d'une infinité de sensations délicieuses. On éprouvoit une tendre langueur, qui alloit quelquefois jusqu'à l'évanouissement. Cet usage étoit, dit-on, passé de la Chine aux Indes; & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Sénèque, paroissent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le tems où ils raffinoient sur tous les plaisirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinerent dans la suite sur tous les supplices,

Il y avoit à Surate, un autre genre de délices, que notre mollesse lui eût peut-être encore plus envié: c'étoient ses danseuses, ou *balliaderes*,



nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Elles sont réunies en troupes, dans des séminaires de volupté. Les sociétés de cette espèce les mieux composées, sont consacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples aux grandes solennités, & de servir aux plaisirs des Brame. Ces prêtres qui n'ont pas fait le vœu artificieux & imposteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Ils n'attendent pas aux droits d'autrui par l'adultère; mais ils sont jaloux des danseuses, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs dieux, jusqu'à ne permettre jamais sans répugnance, qu'elles aillent amuser les rois & les grands.

On ignore comment cette institution singulière s'est formée. Il est vraisemblable qu'un Brame qui avoit sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre Brame, qui avoit aussi sa concubine ou sa femme; mais qu'à la longue, le mélange d'un grand nombre de Brame & de femmes, occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.



Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalousie s'éteignit, & que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se multiplier, & les hommes, le nombre des Brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il est vraisemblable que pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêterent d'autant plus volontiers à cette espèce de superstition, qu'elle renfermoit dans une seule enceinte les desirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainsi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la séduction.

Il est vraisemblable qu'en attachant un caractère sacré à ces espèces de courtisannes, les pères virent sans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maison paternelle, pour entrer dans ce séminaire, d'où les femmes surannées pouvoient retourner sans honte dans la société : car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux dieux, parce qu'elle est bonne; mais elle est bonne, parce qu'elle plaît aux dieux.



Il ne restoit plus aux Brames qu'un pas à faire, pour porter l'institut à sa dernière perfection : c'étoit de persuader aux peuples qu'il étoit agréable aux dieux, honnête & saint, d'empoufer une Balladiere de préférence à toute autre femme, & de faire solliciter comme une grace spéciale le reste de leurs débauches.

Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes, pour l'amusement de tous les gens riches. Les Maures & les Gentils peuvent également se procurer le spectacle de ces danseuses, dans leurs maisons de campagne ou dans leurs assemblées publiques. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui, d'élèves de ces sortes de séminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraste bizarre, & dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, & qui aux Indes se nomme *Tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les Balladières, échauffées par le desir de plaire & par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.



Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour : le plan , le dessein , les attitudes , les mesures , les sons , & les cadences de ces ballets , tout respire cette passion , & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses ; l'art & la richesse de leur parure , l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs , épars sur leurs épaules ou relevés en tresses , sont chargés de diamans & parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers & leurs bracelets. Les bijoux même attachés à leurs narines , cette parure qui choque au premier coup-d'œil , est d'un agrément qui plaît & relève tous les autres ornemens , par le charme de la symétrie , & d'un effet inexplicable , mais sensible avec le tems.

Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein , comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer , elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger , joints ensemble & bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis & si souples , qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps , sans aplâtir , sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans. C'est-là sans contredit la parure la plus recherchée , la



plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légèreté singulière. Ce voile qui couvre le sein n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poètes Orientaux; après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des Balladières. On résiste difficilement à leur séduction. Elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les ferrails de l'Indostan, comme les Georgiennes & les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan & de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisanes exercées.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à décheoir en 1664. Le fameux Sevagi la saccagea, & en emporta



vingt-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus considérable, si les Anglois & les Hollandois n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eu de fortifier leurs comptoirs; & si le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'insulte. Cette perte inspira des précautions. On entourra la ville de murs, pour prévenir un pareil désastre. Il étoit réparé, lorsque les Anglois arrêterent en 1686, par une coupable & honteuse avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut presque réduit à ses richesses naturelles.

D'autres pirates ont depuis infesté ses parages, & troublé à diverses reprises ses expéditions. Ses caravanes mêmes qui transportoient les marchandises à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours respectées par les sujets des Rajas indépendans, qu'on trouve sur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen singulier pour la sûreté de ces caravanes; c'étoit de les mettre sous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race sacrée, chez les peuples qu'on avoit à craindre. Lorsque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de se donner la mort, s'ils persistoient



dans leur résolution; & si l'on ne cédoit pas à ses remontrances, il se la donnoit effectivement. Les hommes irreligieux, que le respect pour un sang révééré de leur nation n'avoit pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caste. La crainte de ces peines rigoureuses enchaînoit quelquefois l'avarice; mais depuis que tout est en combustion dans l'Indostan, aucune considération n'y peut éteindre la soif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate est encore une ville de grand commerce. Tout le Guzurate verse dans ses magasins, le produit de ses innombrables manufactures. Une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres; le reste passe, par le moyen d'une navigation suivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandises les plus connues, sont les douttis, grosse toile écrue qui se consomme en Perse, en Arabie, en Abyssinie, sur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même destination, & que les Anglois & les Hollandois placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaye, à carreaux bleus & blancs, qui servent de mante en Arabie & en Turquie. Il y en a de grossières, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'usage des gens riches.

Les toiles blanches de Broitschia, si connues sous le nom de bastas. Comme elles sont d'une



finesse extrême, elles servent pour le caftan d'été des Turcs & des Persans. L'espece de mouffeline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perse, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Bairapour, les bleues servent en Perse & en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus distingués. Les Juifs à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en servent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de soie & de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas si considérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur dessein, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu; mais c'est à quoi l'on ne regarde guere dans les sérails de Turquie & de Perse, où s'en fait la consommation.

Quelques étoffes purement de soie, appelées tapis. Ce sont des pagnes de plusieurs couleurs, fort recherchées dans l'est de l'Inde. Il s'en fa-



briqueroit davantage, si l'obligation d'y employer des matieres étrangères, n'en augmentoit trop le prix.

Les chaales, draps très légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils servent à l'habillement d'hyver en Turquie, en Perse, & dans les contrées de l'Inde où le froid se fait sentir. On fait avec cette laine précieuse des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui se vendent depuis 2400 liv. jusqu'à 3600 l. Quoiqu'elle soit mise quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages sortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton que Surate employe dans ses manufactures, elle en envoyé annuellement sept ou huit mille bales au moins dans le Bengale. La Chine, la Perse & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorsque la récolte est très abondante. Si elle est médiocre tout le superflu va sur le Gange, où le prix est toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ses exportations des porcelaines de la Chine; des soies de Bengale & de Perse; des mâtures & du poivre de Malabar; des gommes, des dattes, des fruits secs, du cuivre, des perles de Perse;



des parfums & des esclaves d'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clincailleries des Anglois; la balance lui est si favorable qu'il lui revient tous les ans en argent vingt cinq ou vingt-six millions. Le profit augmenteroit de beaucoup, si la source des richesses de la cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais redevenir aussi considérable qu'elle l'étoit, lorsqu'en 1668 les François s'établirent à Surate. Leur chef se nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine François qui avoit vieilli au service de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme qui s'étoit rendu agréable à l'empereur du Japon, en avoit obtenu la permission de bâtir dans l'isle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maison pour le compte de ses maîtres. Ce bâtiment devint un château, sans aucune défiance des naturels du pays qui n'entendent rien aux fortifications. Ils surprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & instruisirent la cour de ce qui se passoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de sa conquête. Comme il ne put alléguer rien de raisonnable pour sa justification, il fut traité avec beaucoup de sévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe; on lui mit un bonnet & un habit de fou; on l'exposa en cet état à la risée



publique, & il fut chassé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embrassés; & un motif de vengeance l'attacha à la compagnie François, dont il devint l'agent.

Surate où on l'avoit fixé, ne remplissoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établissement principal. Il en trouvoit la position mauvaise. Il gémissoit d'être obligé d'acheter sa sûreté par ses soumissions. Il voyoit du désavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus instruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelque'un des lieux où croissent les épiceries, sans quoi il croyoit impossible qu'une compagnie pût se soutenir. La baie de Trinquemale dans l'isle de Ceylan lui parut réunir tous ces avantages, & il y conduisit une forte escadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe sous les ordres de la Haye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer sans blesser les droits des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le souverain de l'isle, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entreprise qu'il falloit brusquer. On se laissa

V.  
Entre-  
prise des  
François  
sur l'isle  
de Ceylan  
& sur  
Saint-  
Thomé.  
Leur éta-  
blissement  
à Pondi-  
chery.



intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de hasarder une action. La disette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laissa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à se rendre. Avec le reste on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; & le désespoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-tems florissante avoit été bâtie il y avoit plus d'un siècle par les Portugais. Le roi de Golconde ayant conquis le Carnate, ne vit pas sans chagrin dans des mains étrangères une place de cette importance. Il la fit attaquer en 1662 par ses généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique considérables & bien conservées, n'arrêterent pas les François qui les emportèrent d'assaut en 1672. Ils s'y virent bientôt investis, & forcés deux ans après de se rendre; parce que les Hollandois qui étoient en guerre avec Louis XIV, joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépense que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, si Martin n'avoit pas été de nombre des négocians envoyés



sur l'escadre de la Haye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint Thomé; & il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville, lorsque la compagnie coucut les plus belles espérances d'un nouvel établissement qu'on eut occasion de former dans l'Inde.

Quelques prêtres des missions étrangères avoient prêché l'Evangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, sans intrigue & sans avarice, ils ne s'étoient rendus suspects ni au gouvernement, ni aux peuples; ils leur avoient inspiré du respect & de l'amour pour les François en général, pour Louis XIV en particulier.

Un Grec d'un esprit inquiet & ambitieux, nommé Constantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au prince, & en peu de tems il étoit parvenu à l'emploi de principal ministre, ou Barcalon, charge à peu près semblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit despotiquement le peuple & le roi. Ce prince étoit foible, valétudinaire & sans postérité. Son ministre forma le projet de lui succéder, peut-être même celui de le détrôner. On fait que ces entreprises sont aussi faciles & aussi communes dans les pays

VI.  
Etablisse-  
ment des  
François à  
Siam.  
Leurs  
vues sur  
le Ton-  
quin et sur  
la Con-  
chinchine.



soumis aux despotes, qu'elles sont difficiles & rares dans les pays où le prince regne par la justice; dans les pays où son autorité a pour principes, pour mesure & pour règle des loix fondamentales & immuables dont la garde est confiée à des corps de magistrature éclairés & nombreux. Là, les ennemis du souverain se montrent les ennemis de la nation. Là, ils se trouvent arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la nation; parce que, en s'élevant contre le chef de l'état, ils s'élèvent contre les loix qui sont les volontés communes & immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire servir les François à son projet, comme quelques ambitieux s'étoient servis auparavant d'une garde de six cents Japonois. qui avoient disposé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 des ambassadeurs en France pour y offrir l'alliance de son maître, des ports aux négocians François, & pour y demander des vaisseaux & des troupes.

La vanité fastueuse de Louis XIV tira un grand parti de cette ambassade. Les flatteurs de ce prince, digne d'éloges, mais trop loué, lui persuaderent que sa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de l'orient. Il ne se borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire usage des dispositions



du roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, & plus encore en faveur des missionnaires. Il fit partir une escadre sur laquelle il y avoit plus de Jésuites que de négocians; & dans le traité qui fut conclu entre les deux rois, les ambassadeurs de France dirigés par le Jésuite Tachard, s'occupèrent beaucoup plus de religion que de commerce.

La Compagnie avoit cependant conçu les plus grandes espérances l'établissement de Siam, & ces espérances étoient fondées.

Ce royaume, quoique coupé par une chaîne de montagnes qui va se réunir aux rochers de la Tartarie, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en même qui, sans les travaux du laboureur, sans le secours de la semence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz. Moissonné comme il est venu, sans soin & sans attention, ce grain abandonné, pour ainsi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il est né, pour se reproduire dans les eaux du fleuve qui traverse le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée sur la terre où les fruits soient en aussi grande abondance, aussi variés, aussi sains que dans cette terre délicieuse. Elle en a qui lui sont particuliers; & ceux qui lui sont communs avec d'autres climats,



ont un parfum, une saveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre toujours chargée de ces trésors sans cesse renaissans, couvre encore sous une légère superficie des mines d'or, de cuivre, d'aiman, de fer, de plomb & de calin, cet étain si recherché dans toute l'Asie.

Le despotisme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. Un prince corrompu par sa puissance même, opprime du fond de son sérail par ses caprices, ou laisse opprimer par son indolence les peuples qui lui sont soumis. A Siam, il n'y a que des esclaves & point de sujets. Les hommes y sont divisés en trois classes. Ceux de la première composent la garde du monarque, cultivent ses terres, travaillent aux ateliers de son palais. La seconde est destinée aux travaux publics, à la défense de l'état. Les derniers servent les magistrats, les ministres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'est élevé à un emploi distingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainsi les gages des grandes places sont bien payés à la cour de Siam; parce que ce n'est pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux sont inscrits dès l'âge de seize ans dans des registres. A la première sommation, chacun doit se rendre au poste qui lui est assigné,



sous peine d'être mis aux fers, on condamné à la bastonnade.

Dans un pays où les hommes doivent six mois de leur travail au gouvernement sans être payés ni nourris, & travaillent les autres six mois pour gagner de quoi vivre toute l'année: dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui sont la richesse des jardins du monarque & des grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions soient précieuses, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire en devient le gardien; & quand le tems de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable, sous des peines ou des traitemens sévères.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphants. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs & des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes, des cannes à sucre. Ces animaux qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puis-



fance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaster, à moins qu'on ne se redime de cette vexation par des présens continuels. Personne n'oseroit fermer son champ aux éléphants du roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables & élevés aux premières dignités de l'état.

Tant d'espèces de tyrannie font que les Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart se dérobent à l'oppression en fuyant dans les forêts, où ils mènent une vie sauvage cent fois préférable à celle des sociétés corrompues par le despotisme. Cette désertion est devenue si considérable, que, depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers sans trouver la moindre population, dans des plaines immenses, bien arrosées, dont le sol est excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays est abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient successivement formées toutes les nations situées à l'est de l'Asie. Cet empressement tiroit son origine du commerce



Immense qui s'y faisoit. Tous les historiens attestent qu'au commencement du seizieme siecle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaisseaux dans ses rades. La tyrannie qui commença peu de tems après, anéantit successivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles disparurent les négocians étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confusion & dans la langueur qui en est la suite. Les François, à leur arrivée, le trouverent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, sans arts, soumis à un despote qui voulant faire le commerce de ses états, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens & de marchandises de luxe qui se consommoient à la cour & chez les grands, étoient tirés du Japon. Le Siamois avoit un respect extrême pour les Japonois, un goût exclusif pour leurs ouvrages.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'industrie Française. Si quelque chose pouvoit amener le changement, c'étoit la religion Chrétienne que les prêtres des missions étrangères avoient annoncée avec succès; mais les Jésuites trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abusant de leur faveur à la cour, se firent haïr, & cette haine retomba sur leur religion. Des églises furent bâties avant



qu'il y eût des Chrétiens. On fonda des maisons religieuses, & on révolta ainsi le peuple & les Talapoins. Ce sont des moines; les uns solitaires, les autres intriguans. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommonacodom. Ce législateur des Siamois fut long-tems honoré comme un sage, & il a été honoré depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la divinité, un fils de Dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ses yeux pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna sa femme. Il commandoit aux astres, aux rivières, aux montagnes; mais il avoit un frere qui le contrarioit beaucoup dans ses projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frere. Cette fable avoit indisposé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié; & ils ne pouvoient révéler Jésus-Christ, parce qu'il étoit mort du même genre de supplice que le frere de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas possible de porter des marchandises à Siam, on pouvoit travailler à en inspirer peu-à-peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & se servir de celui qu'on trouvoit en ce moment, pour ouvrir des liaisons avec tout l'Orient. La situation



du royaume entre deux golfes où il occupe cent soixante lieues de côtes sur l'un, & environ deux cens sur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La forteresse de Bangkok bâtie à l'embouchure du Menan, qu'on avoit remise aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'est de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, & l'un des meilleurs d'Asie, qu'on leur avoit aussi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, sur tout pour le Bengale. Il leur assuroit une communication avantageuse avec les royaumes de Pegu, d'Ava, d'Arrakan, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, & de la poudre d'or. Tous ces états offrent de même que Siam l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois & les Japonois composent leur vernis; & quiconque posséderait le commerce de cette denrée, en fera un très lucratif à la Chine & au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établissemens tout formés, qui ne coûtoient rien à la compagnie, & qui pouvoient mettre dans ses mains une grande partie du commerce de l'Orient; elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe de l'ivoire, du bois de teinture semblable



à celui qu'on coupe à la baie de Campeche, beaucoup de casse, cette grande quantité de peaux de buffle & de daim qu'y alloient chercher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam indifférent à tout ne réussissoit à rien.

Les François ne s'occupèrent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers, les troupes, les Jésuites n'entendoient rien au commerce; ils ne songeoient qu'aux conversions, & à se rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal secouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ses desseins, ils furent entraînés dans sa chute; & les forteresses de Mergui & de Bangkok défendues par des garnisons Françaises, furent reprises par le plus lâche de tous les peuples.

Pendant le peu de tems que les François furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle se flattoit de pouvoir négocier avec sûreté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris soin d'instruire il y avoit environ sept siècles. Le théisme y domine, c'est la religion de Confucius, dont les dogmes & les livres y sont révéérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas comme à la



Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'opinion & les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur; il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui regnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'industrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût & sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains & des étrangers; soit qu'il y ait dans son caractère un fonds d'inquiétude; soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumières, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation; il faut toujours que l'un & l'autre se perfectionnent à la fois & de concert, sans quoi les états sont exposés aux plus grandes révolutions. Aussi, dans le Tonquin, voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ses dissensions; & le mal doit empirer, jusqu'à ce que les sujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais,



les Hollandois qui avoient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras qui aient suivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

La Cochinchine étoit trop voisine de Siam pour ne pas attirer aussi l'attention des François, & il est vraisemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la sagacité de prévoir ce que cet état naissant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philosophe le peu qu'elle sait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoissances se réduisent.

Lorsque les François arriverent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-siècle, qu'un prince du Tonquin fuyant devant son souverain qui le poursuivoit comme un rébel, avoit franchi avec ses soldats & ses partisans, le fleuve qui sert de barrière entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés, chasserent bientôt des habitans épars qui erroient sans société policée, sans forme de gouvernement civil, & sans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & sensible qu'ils avoient à ne point



se nuire réciproquement. Ils y fonderent un empire sur la culture & la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante : il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer & les rivières attirèrent des habitans sur leurs bords, par une provision d'excellent poisson. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus nécessaires, tels que le cotonier pour se vêtir. Les montagnes & les forêts qu'il n'étoit pas possible de défricher donnerent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums & des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce. On construisit les cent galères qui défendent constamment les côtes du royaume.

Tout ces avantages de la nature & de la société étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractère humain, dont il est en partie redevable aux femmes ; soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son assiduité au travail & de son intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des sociétés, les femmes sont les premières à se policer. Leur foiblesse même, & leur vie sédentaire, plus occupée de détails variés & de petits soins, leur donnent plutôt ces lumières & cette expérience, ces atta-



chemens domestiques qui sont les premiers instrumens & les liens les plus forts de la sociabilité. C'est peut-être pour cela qu'on voit chez plusieurs peuples sauvages les femmes chargées des premiers objets de l'administration civile, qui sont une suite de l'économie domestique. Tant que l'état n'est qu'une espece de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'est alors sans doute que les peuples sont les plus heureux, surtout quand ils vivent sous un climat où la nature n'a presque rien laissé à faire aux hommes.

Tel est celui qu'habitent les Cochinchinois. Aussi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de sa police un bonheur qu'on ne sauroit trop lui envier dans le progrès d'une société plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendiants. Tout le monde a droit d'y vivre dans son champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'asseoit à table, mange, boit, se retire, sans invitation, sans remerciement, sans question. C'est un homme; dès-lors il est ami, parent de la maison. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curiosité; mais il seroit reçu avec la même bonté.

Ce sont les suites & les restes du gouvernement des six premiers rois de la Cochinchine, & du contrat social qui se fit entre la nation & son



conducteur, avant de passer le fleuve qui sépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étoient des hommes las d'oppression. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent se prémunir contre les abus de l'autorité, qui, d'elle-même, transgresse ses limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de se révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juste, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où il s'étoient sauvés ensemble. Il ne leur demanda jamais qu'une seule rétribution annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le despote Tonquinois, qui les poursuivait longtemps au delà du fleuve qu'ils avoient mis entr'eux & sa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieusement observé durant plus d'un siècle, sous cinq ou six successeurs de ce brave libérateur: mais il s'est enfin altéré & corrompu. Cet engagement réciproque & solennel se renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel & de la terre, dans une assemblée générale de la nation, qui se tient en plein champ, où le plus ancien préside, où le roi n'assiste que comme un particulier. Ce prince honore & protège encore l'agriculture, mais sans donner l'exemple du labourage comme ses ancêtres. En parlant



de ses sujets, il dit encore: *ce sont mes enfans*; mais ils ne le sont plus. Ses courtisans se sont appelés ses esclaves, & lui ont donné le titre fastueux & sacrilège de *roi du ciel*. Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des insectes rampans sur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a desséché l'agriculture. Il a méprisé le toit simple & modéré de ses peres; il a voulu un palais. On en a creusé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un despote. Bientôt on ne le verra plus sans doute; & l'invisibilité qui caractérise la majesté des rois de l'orient, fera succéder le tyran au pere de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts; & le nom d'administration des finances, ne tardera pas à remplacer celui de législation civile, & de contrat social. Les tributs ne sont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont surprendre au palais du roi, le privilege de piller les provinces. Avec de l'or, ils achètent à la fois le droit du crime & de l'impunité: ils corrompent les courtisans, se dérobent aux magistrats, & vexent les laboureurs. Déjà les grands chemins offrent aux voyageurs des villages aban-



donnés par leurs habitans, & des terres négligées. *Le roi du ciel*, semblable aux dieux d'Epicure, laisse tomber les fléaux & les calamités sur les campagnes. Il ignore & les maux, & les larmes de ses peuples. Bientôt ils retomberont dans le néant, où sont ensevelis les sauvages qui leur céderent leur territoire. Ainsi périssent, ainsi périront les nations gouvernées par le despotisme. Si la Cochinchine retombe dans le cahos dont elle est sortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ses ports. Les Chinois, qui sont en possession d'y faire le principal commerce, en tirent aujourd'hui en échange des marchandises qu'ils y portent; des bois de menuiserie, des bois pour la charpente des maisons & la construction des vaisseaux.

Une immense quantité de sucre, le brut à quatre livres le cent, le blanc à huit, & à dix le candi.

De la soie de bonne qualité, des satins agréables, & du pitre, filament d'un arbre ressemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais, qui sert à la consommation du peuple.

De la canelle si parfaite, qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan.



Il y en a peu ; elle ne croît que sur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer si pur, qu'on le forge sortant de la mine, sans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y est plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui est plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins résineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette résine, sont communément tirés du cœur de l'arbre ou de sa racine. On les nomme calunbac, & ils sont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conserve avec un soin extrême dans des boîtes d'étain, pour qu'ils ne sechent pas. Quand on veut les employer, on les broye sur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui se vend au moins cent francs la livre, est porté en Perse, en Turquie & en Arabie. On l'y emploie à parfumer les habits, & même dans les grandes occasions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération,



lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la conversation commence à languir, arrive le forbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se leve pour s'en aller, on lui présente une cassiolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau de rose.

Quoique les François, qui ne pouvoient guere porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon & du soufre, à la Cochinchine, eussent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le suivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits sur les marchandises envoyées en Europe, ou qui se feroient vendues dans l'Inde, auroient fait disparoître cet inconvénient. Mais il n'est plus tems de revenir sur ses pas. La probité & la bonne-foi qui sont essentiellement la base d'un commerce actif & solide, disparoissent de ces contrées autrefois si florissantes, à mesure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conséquent injuste. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des états voisins dont on connoît à peine l'existence.

Quoi qu'il en soit de ces observations, la compagnie Françoisse chassée de Siam, & n'est



pérant point de s'établir aux extrémités de l'Asie, commença de regretter son comptoir de Surate, où elle n'osoit plus se montrer depuis qu'elle en étoit sortie sans payer ses dettes. Elle avoit perdu le seul débouché qu'elle connoît alors pour ses draps, son plomb, son fer; & elle éprouvoit des embarras continuels dans l'achat des marchandises que demandoient les fantaisies de la métropole, ou qu'exigeoient les besoins des colonies. En faisant face à ses engagements, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol qui desiroit une plus grande concurrence dans sa rade, & qui auroit préféré les François aux Anglois, à qui la cour avoit vendu le privilege de ne payer aucun droit d'entrée, l'en pressa souvent. Soit défaut de probité, d'intelligence, ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute son attention se bornoit à se fortifier à Pondichery, lorsqu'elle vit ses projets arrêtés par une guerre sanglante dont l'origine étoit éloignée.

VII.  
 Perte & recouvrement de Pondichery, devenu le principal établissement dans l'Inde.

Les Barbares du Nord qui avoient renversé l'empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pousser leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ses limites naturelles. La ruine des loix féodales, & les changemens qui en furent les suites nécessaires, sem-



bloient conduire à voir une seconde fois s'établir une sorte de monarchie universelle; mais la puissance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ses possessions, & par la distance où elles étoient les unes des autres, ne réussit pas à renverser les boulevards qui s'élevoient contre elle. Après un siècle de travaux, d'espérances & de revers, elle fut réduite à céder son rôle à une nation que ses forces, sa position & son activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin commencèrent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé l'acheverent par leurs victoires. Colbert l'affermir par la création des arts & par tous les genres d'industrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de son siècle, que comme celui qui représente sur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'usage de sa puissance & le sentiment de sa supériorité, il est difficile de prévoir jusqu'où il auroit poussé sa fortune. Sa vanité nuisit à son ambition. Après avoir plié ses sujets à ses volontés, il voulut y assujettir ses voisins. Son orgueil lui suscita plus d'ennemis, que son ascendant & son génie ne pouvoient lui procurer d'alliés & de ressources.

Le goût qu'il sembloit prendre aux flatteries de ses panégyristes & de ses courtisans, qui lui



promettoient l'empire universel , servit plus que l'étendue même de son pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une servitude générales. Les pleurs & les satyres de ses sujets protestans dispersés par un fanatisme tyrannique , mirent le comble à la haine que ses succès & l'abus de ses prospérités avoient inspirée.

Le prince d'Orange , esprit juste , ferme , profond , doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition , devint le centre de tant de ressentimens , qu'il formoit depuis long-tems par ses négociations & ses émissaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'histoire ait conservé le souvenir , & la France fut par tout & constamment triomphante.

Elle ne fut pas aussi heureuse en Asie qu'en Europe. Les Hollandois essayèrent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays , qui ne pouvoient être jamais contraints de le restituer. Le prince Indien auquel ils s'adressèrent , ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit , de se prêter à cette perfidie. *Les François , répondit-il constamment , on acheté cette place , il seroit injuste de les en déloger.* Ce que ce Raja refusoit de faire , fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils assiégèrent la place en 1693 , & furent forcés de la rendre à la paix



de Riswick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient prise.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduisit les affaires de la compagnie avec la sagesse, l'intelligence & la probité qu'on attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery; & il leur en fit aimer le séjour, par le bon ordre qu'il y fit régner, par sa douceur & par sa justice. Il fut plaire aux princes voisins, dont l'amitié étoit nécessaire à une colonie foible & naissante. Il choisit ou forma des sujets excellens, qu'il envoya dans les différens marchés d'Asie, & chez les différens princes. Il avoit persuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers dans l'Inde, s'y trouvant sans force, & n'y ayant aucune espérance d'être secourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réussir qu'en y donnant une idée avantageuse de leur caractère. Il leur fit perdre ce ton léger & méprisant, qui rend si souvent leur nation insupportable aux étrangers. Ils furent doux, modestes, appliqués. Ils furent se conduire selon le génie des peuples, & suivant les circonstances. Ceux qui ne se bernoient pas aux emplois de la compagnie répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où se fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandises les plus précieuses, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.



Préparer de loin des succès à la compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le soin de lui former des agens, par les connoissances qu'il faisoit prendre, & par le bon ordre qu'il faisoit maintenir dans Pondichery, où se rendoient de jour en jour de nouveaux habitans; c'étoit le seul service que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas assez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès son berceau de maladies visiblement mortelles.

III.  
Décaden-  
ce de la  
Compagnie de  
France.  
Causes de  
son dépé-  
rissement.

Ses premières opérations eurent pour but d'établir un grand empire à Madagascar. Un seul armement y porta seize cens quatre-vingt-huit personnes, à qui on avoit fait espérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouverent que la famine, la discorde & la mort.

Un commencement si ruineux dégoûta d'une entreprise à laquelle on ne s'étoit porté que par une espèce de mode, ou par complaisance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur souscription avec l'exactitude nécessaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquième des sommes qui seroient versées dans les caisses de la compagnie, & qui n'avoit dû y fournir jusqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du trésor public, dans l'espérance de



soutenir son ouvrage. Il poussa quelque tems après la générosité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce sacrifice de la part du ministère, n'empêcha pas que la compagnie ne se vît réduite à concentrer ses opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner ses établissemens de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatam, de Bender-Abassi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fussent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plusieurs de mal placés; mais ce ne furent pas ces raisons qui les firent proscrire; il n'y eut que l'impuissance absolue de les soutenir, qui les fit désert.

Bientôt après il il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux régnicoles & aux étrangers, de faire pendant cinq ans le commerce des Indes sur les vaisseaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendrait, & à condition que les marchandises en retour, seroient déposées dans ses magasins, vendues avec les siennes, & lui payeroient un droit de cinq pour cent. L'empressement du public à profiter de ces facilités, fit tout espérer aux directeurs de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement sans courir de risque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils reti-



roient de cet arrangement , que blessés des bénéfices considérables que faisoient les négocians libres , obtinrent au bout de deux ans qu'il leur seroit permis de redonner à leur privilège toute son étendue.

Pour soutenir ce monopole avec quelque bienfaisance , il falloit des fonds. En 1684 , la compagnie fit ordonner par le gouvernement , à tous les associés , de donner comme par supplément le quart de la valeur de leur intérêt , sous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel , de voir passer leurs droits entiers à ceux qui auroient payé à leur place. Soit humeur , soit raison , soit impuissance , un grand nombre de personnes ne nourrirent pas leurs actions , qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire ; & à la honte de la nation , il se trouva des hommes assez barbares ou assez injustes , pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient si déshonorant , mit en état d'expédier quelques vaisseaux pour l'Asie ; mais de nouveaux besoins se firent bientôt sentir. Cette situation cruelle , & qui empirait sans cesse , fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697 , les répartitions de dix & de vingt pour cent , qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une proposition si extraordinaire révolta tous les esprits. Il fallut recourir à la voie déjà usée des emprunts. Plus



on les multiplioit & plus ils devenoient onéreux, parce que le payement étoit toujours moins assuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de sa caisse la mettoit dans l'impôssibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, sans cét encouragement, ne travaille pas & ne fait pas travailler. Cette impuissance réduisoit à rien les ventes françoises. Il est prouvé que depuis 1664 jusqu'en 1684, c'est à dire dans l'espace de vingt ans, elles ne s'éleverent pas en totalité au-dessus de neuf millions cent mille livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des administrateurs, des agens de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée ni bien surveillée. On avoit pris sur les capitaux, des dividendes qui ne devoient sortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit servi de modele à une société de négocians. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus sûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Asie.

La sanglante guerre de 1689, ajouta aux calamités de la compagnie, par les succès même de la France. Des effaims de corsaires sortis des différents ports du royaume, désolèrent par leur activité & par leur courage, le



commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables prises, se trouva une quantité prodigieuse de marchandises des Indes: elles se répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéramens qui pussent la tirer de ce précipice; elle n'en imagina aucun qui pût se concilier avec l'intérêt des armateurs, & le ministre ne jugea pas devoir sacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis si long tems le fatiguoit de ses besoins & de ses murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien d'autres causes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haine ouverte: ils la traversoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils associés, qu'ils ont en tout tems à la cour, ils tenterent, sous le spécieux prétexte de favoriser les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite opposée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus solennels: mais les traitans trouverent des expédiens pour rendre inutiles des privileges qu'on ne vouloit pas abolir; & sans en être dépouillée, la compagnie cessa d'en jouir.

On surchargea successivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il se passoit rarement



fix mois , sans qu'on vît paroître des réglemens qui autorisoient , qui proscrivoient l'usage de ces marchandises : c'étoit un flux , un reflux continuel de contradictions , dans une partie d'administration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penser à l'Europe , que le commerce s'établirait , se fixerait difficilement dans un empire où tout dépend des caprices d'un ministre , & des intérêts de ceux qui gouvernent.

La conduite d'une administration ignorante & corrompue ; la légèreté , l'impatience des actionnaires , la jalousie intéressée de la finance , l'esprit oppresseur du fisc , d'autres causes encore , avoient préparé la chute de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la succession d'Espagne , précipiterent sa ruine.

Toutes les ressources étoient épuisées. Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre , que si par quelque bonheur inespéré , on réussissoit à expédier quelques foibles bâtimens , ils ne fussent arrêtés en Europe ou aux Indes , par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puissans motifs déterminèrent la compagnie en 1707 à consentir que de riches négocians envoyassent leurs propres vaisseaux dans l'Inde , sous la condition qu'elle retire-



roit quinze pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre sur ces navires l'intérêt que ses facultés lui permettoient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & exclusif de son privilège à quelques armateurs de Saint-Malo, mais sous la réserve du même indult, qui depuis quelques années lui conservoit un reste de vie.

Cette situation désespérée ne l'empêcha pas de solliciter en 1714, le renouvellement de son privilège qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-siècle. Il lui fut accordé une prorogation de dix ans, par un ministère qui ne savoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des mesures plus raisonnables. Ce nouvel arrangement n'eut lieu qu'en partie, par des événemens extraordinaires dont il faut développer les causes.

## IX.

La compagnie de France recouvrant un éclat passager du système de Law, & retombe dans l'obscurité.

Les esprits accoutumés à suivre la marche des empires, ont toujours regardé la mort de Colbert comme le terme de la vraie prospérité de la France. Elle jetta encore quelque éclat au-dehors; mais le dépérissement de son intérieur devenoit tous les jours plus grand. Ses finances administrées sans ordre & sans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils se rendirent nécessaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la



loi au gouvernement. La confusion, l'usure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine & des impositions, des engagements impossibles à tenir, la création des rentes & des charges, les privilèges, les exemptions de toute espèce; cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la suite d'une administration si vicieuse.

Le discrédit devint bientôt universel. Les banqueroutes se multiplièrent. L'argent disparut. Le commerce fut anéanti. Les consommations diminuèrent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers passèrent chez l'étranger. Le peuple n'eut ni nourriture, ni vêtement. La noblesse fit la guerre sans appointemens, & engagea ses possessions. Tous les ordres de l'état accablés sous le poids des taxes, manquoient du nécessaire. Les effets royaux étoient dans l'avilissement; les contrats sur l'hôtel-de-ville ne se vendoient que la moitié de leur valeur, & les billets d'ustensiles perdoient quatre-vingt & quatre-vingt-dix pour cent. Louis XIV eut un besoin pressant sur la fin de ses jours de huit millions: il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de rescptions. C'étoit emprunter à quatre cens pour cent.

Tel étoit le désordre des affaires, lorsque le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement.



Les gens extrêmes vouloient que dans l'impossibilité de faire face à tout, on sacrifiât aux propriétaires des terres les créanciers de l'état, qui n'étoient tout au plus que comme un à six cents. Le régent se refusa à une violence qui auroit imprimé une tache ineffaçable sur son administration. Il préféra un examen des engagements publics à une banqueroute entière.

Malgré la réduction de six cents millions d'effets au porteur, à deux cents cinquante millions de billets d'état, la dette nationale se monta à deux milliards soixante-deux millions cent trente-huit mille une livres, à vingt-huit francs le marc, dont les intérêts au denier vingt-cinq montoient à quatre-vingt-neuf millions neuf cents quatre-vingt-trois mille quatre cent cinquante-trois livres.

L'énormité de ces engagements qui absorboient presque entièrement les revenus de l'état, fit adopter l'idée d'une chambre de justice destinée à poursuivre ceux qui avoient causé la misère publique, & qui en avoient profité. Cette inquisition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des ministres qui avoient conduit les finances, les ruses des traitans qui les avoient englouties, la bassesse des courtisans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons esprits furent affermis par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient



toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du prince qui manque à ses engagemens, & met sous les yeux des peuples les moins éclairés les vices d'une administration corrompue. Il anéantit les droits du citoyen qui ne doit compte de ses actions qu'à la loi. Il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune bien ou mal acquise désigne à la proscription. Il encourage les délateurs, qui marquent du doigt à la tyrannie ceux qu'il est avantageux de ruiner. Il est composé de sangsues impitoyables qui voient des criminels partout où ils soupçonnent des richesses. Il épargne des brigands qui savent se mutiler à tems, pour dépouiller des ames honnêtes, défendues seulement par leur innocence. Il sacrifie les intérêts du fisc aux fantaisies de quelques favoris avides, débauchés & dissipateurs.

Tandis que la France donnoit à l'Europe le spectacle cruel & déshonorant de tant de maux, elle vit arriver dans sa capitale un empirique Ecoissois, qui promenoit depuis long-tems ses talens & son inquiétude. Son génie ardent & décisif étoit fait pour braver les raisonnemens, pour surmonter les difficultés. Il fit goûter en 1716 l'idée d'une banque, dont les succès confondirent ses contradicteurs, surpassèrent même ses espérances. Avec quatre-vingt-dix millions que lui fournit la compagnie d'Occident, elle



redonna la vie à l'agriculture, au commerce, aux arts, à l'état entier. Son auteur passa pour un génie juste, étendu, élevé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit arriver à la postérité par de grandes choses. La reconnaissance le jugeoit digne des monumens publics les plus honorables. Cette étonnante prospérité lui procura une autorité entière. Il s'en servit pour réunir en 1719 les compagnies d'Occident, d'Afrique, de la Chine, des Indes, dans un même corps. Des projets de commerce furent ceux qui occuperent le moins la nouvelle société. Elle porta son ambition jusqu'à vouloir rembourser toutes les dettes de l'état. Le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recetres & les fermes générales, pour la mettre en état de suivre un si grand projet.

Ses premières opérations subjuguèrent toutes les imaginations. Six cents vingt-quatre mille actions, achetées la plupart avec des billets d'état, & qui, l'une dans l'autre, ne coûtoient pas réellement cinq cents livres, valurent jusqu'à dix mille francs payables en billets de banque. Les François, l'étranger, les gens les plus sensés vendoient leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu si extraordinaire. L'or & l'argent tomberent dans le plus grand avilissement. On ne vouloit que du papier.



## PHILOS. ET POLITIQUE. 77

Cet enthousiasme le fit multiplier à l'infini. Il fut porté à six milliards cent trente-huit millions deux cents quarante-trois mille cinq cents quatre-vingt-dix livres en actions de la compagnie des Indes, ou en billets de banque, quoiqu'il n'y eût dans le royaume que douze cents millions d'espèces à soixante francs le marc

Une pareille disproportion eût été peut-être soutenable chez un peuple libre où elle se seroit formée par degrés. Les citoyens accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoissance exacte de ses facultés, & qu'ils ont de sa justice une idée favorable, fondée ordinairement sur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y est souvent porté au-delà des ressources & des sûretés. Il n'en est pas ainsi dans les monarchies absolues, dans celles sur-tout qui ont souvent violé leurs engagements. Si dans un instant de vertige on leur accorde une confiance aveugle, elle finit toujours avec la folie qui l'a vu naître. Leur insolvabilité frappe tous les yeux. La bonne-foi du monarque, l'hypothèque, les fonds, tout paroît imaginaire. Le créancier revenu de son premier éblouissement revendique son argent, avec une impatience proportionnée à ses inquiétudes. L'histoire du système vient à l'appui de cette vérité.



Pour pouvoir faire face aux premières demandes, on eut recours à des expédiens bien extraordinaires. L'or fut prosrit dans le commerce. Il fut défendu de garder chez soi plus de cinq cens livres en especes. Un édit annonça plusieurs diminutions successives dans les monnoies. Ces moyens n'arrêterent pas seulement l'empressement qu'on avoit eu à retirer l'argent de la banque: ils y firent encore porter, dans moins d'un mois, quarante-quatre millions six cens quatre-vingt-seize mille cent quatre-vingt-dix livres d'especes à quatre vingts francs le marc.

Comme cet aveuglement ne pouvoit pas être durable, on pensa que pour rapprocher le papier de l'argent, il convenoit de réduire le billet de banque à la moitié de sa valeur, & l'action à cinq neuviemes. Le marc de l'argent fut porté à quatre-vingt deux livres dix sols. Cette opération, la plus raisonnable peut-être qu'on pût faire dans la crise où l'on s'étoit mis, acheva de tout confondre. La consternation fut universelle. Chacun s'imagina avoir perdu la moitié de son bien, & s'empressa de retirer le reste. La banque manquoit de fonds, & il se trouva que les agioteurs n'avoient embrassé que des chimeres. Les moins malheureux furent les étrangers, qui, les premiers, avoient réalisé leur papier, & qui emporterent le tiers des métaux



qui étoient dans le royaume. Les espérances qu'avoit conçues le gouvernement de payer ses dettes, disparurent avec Law, & il ne resta de monument solide du système qu'une compagnie des Indes, dont les actions fixées par la liquidation de 1723, au nombre de cinquante-fix mille, furent réduites par des événemens postérieurs à cinquante mille deux cens soixante-huit quatre dixiemes.

Malheureusement elle conserva les privileges des différentes compagnies dont elle étoit formée; & cette prérogative ne servit pas à lui donner de la puissance & de la sagesse. Elle gêna la traite des negres; elle arrêta les progrès des colonies à sucre. La plupart de ses privileges ne firent qu'autoriser les monopoles odieux. Les pays les plus fertiles de la terre ne furent entre ses mains ni peuplés, ni cultivés. L'esprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'esprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne songerent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Asie, à la compagnie. Elle devint une société de fermiers, plutôt que de négocians. Si elle n'eût eu la probité de payer les dettes accumulées depuis un siecle par la nation de l'Inde; si elle n'eût eu la précaution de mettre Pondichéry à l'abri de l'invasion en l'entourant de



murs, on se trouveroit réduit à l'impossibilité de louer aucune partie de son administration. Son commerce fut foible & précaire, jusqu'au moment où Orri fut chargé des finances du royaume.

X.  
Grands  
succès des  
Français  
aux Indes.

Ce ministre, dont l'intégrité & le désintéressement formoient le caractère, gâtoit ses vertus par une rudesse qu'il justifioit d'une manière peu honorable pour sa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement, disoit-il un jour à un de ses amis qui lui reprochoit sa brutalité: sur cent personnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un sot, & cinquante pour un fripon.* Il avoit un frere nommé Fulvy, dont les principes étoient moins austères, mais qui avoient plus de liant & de capacité. Il lui confia le soin de la compagnie, qui devoit prendre nécessairement de l'activité dans de telles mains.

Les deux freres, malgré les préjugés anciens & nouveaux; malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejetton du système; malgré l'autorité de la Sorbonne, qui avoit déclaré le dividende des actions usuraire; malgré l'aveuglement d'une nation assez crédule pour n'être pas révoltée d'une décision si absurde, réussirent à persuader au cardinal de Fleuri qu'il convenoit de protéger efficacement la compagnie des Indes. Ils engagèrent même ce ministre, quelquefois trop économe, à prodiguer les bienfaits du roi à cet



établissement. Le soin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut ensuite confié à plusieurs sujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichery. Bientôt il obtint de la cour de Delhy la permission de battre monnoie; privilege qui valut quatre à cinq cens mille francs par an. Il se fit céder le territoire de Karical, qui donna une part considérable dans le commerce de Tanjaour. Quelque tems après, cent mille Marattes firent une invasion dans le Decaso. Ils attaquèrent le Nabad d'Arcato, qui fut vaincu & tué. Sa famille & plusieurs de ses sujets se réfugièrent à Pondichery. On les reçut avec les égards qui étoient dus à des alliés malheureux. Ragogi Bouffola, général du parti victorieux, demandoit qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cens mille livres, en vertu d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient anciennement soumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils avoient toujours traité les François avec la considération due à l'une des plus illustres nations du monde, & qu'elle se faisoit gloire de protéger à son tour ses bienfaiteurs; qu'il n'étoit pas dans le caractère de ce peuple magnanime d'abandonner une troupe de femmes, d'enfans, de malheureux sans défense, pour les voir égor-



ger ; que les fugitifs renfermés dans la ville étoient sous la protection de son roi, qui s'honoroit sur-tout de la qualité de protecteur des infortunés ; que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery perdrait volontiers la vie pour les défendre ; qu'il lui en coûteroit la tête, si son souverain savoit qu'il eût seulement écouté la proposition d'une redevance. Il ajouta qu'il étoit disposé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité, & que si la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe sur ses vaisseaux. Que c'étoit à Ragogi à juger s'il lui convenoit d'exposer à une destruction entière une armée, dont le plus grand bonheur devoit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Les Indiens n'étoient pas accoutumés à entendre parler les François avec tant de dignité. Cette fierté jeta le général des Marattes dans l'incertitude, des négociations habilement conduites le décidèrent à accorder la paix à Pondichery.

Tandis que Dumas donnoit des richesses & de la considération à la compagnie, le gouvernement envoya la Bourdonnais à l'Isle de France.

Au tems de leurs premières navigations aux Indes, les Portugais avoient découvert à l'Est de Madagascar, entre le dix-neuvième & le vingtième degrés de latitude, trois isles, qu'ils appellerent Mascarenhas, Cerné & Rodrigue.



Ils n'y trouverent ni hommes, ni quadrupedes, & n'y formerent aucun établissement. La plus occidentale de ces isles, qu'ils avoient nommée Mascarenhas, servit d'asyle vers l'an 1665 à quelques François établis auparavant à Madagascar. Leur nouvelle patrie leur offroit un espace de soixante milles de long sur quarante-cinq de large, où il y avoit peu de plaines & beaucoup de montagnes. Ils y éleverent d'abord des troupeaux; ensuite ils cultiverent des grains d'Europe, les fruits de l'Asie & de l'Afrique, quelques végétaux propres à ce doux climat. La santé, l'aisance, la liberté dont ils jouissoient, déterminèrent plusieurs matelots des vaisseaux qui y alloient prendre des rafraîchissemens, à se joindre à eux. L'industrie augmenta avec la population. En 1718, on tira d'Arabie quelques pieds de café, qui se multiplièrent utilement, quoique le fruit eût beaucoup perdu de son parfum. Leur culture, ainsi que les autres travaux pénibles, devinrent le partage des esclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagascar. Alors, l'isle Mascarenhas qui avoit quitté son nom pour prendre celui de Bourbon, devint pour la compagnie un objet important. Sa population en 1763 étoit de 4627 blancs & de 15149 noirs. 8702 bœufs, 4084 moutons, 7405 chevres, 7619 cochons, formoient ses



troupeaux. Sur un espace de 125909 arpens de terre mis en valeur, elle récoltoit le manioc nécessaire à la nourriture de ses esclaves, 1135000 livres de bled, 844100 livres de riz, 2879100 livres de mays, & enfin, 2535100 livres de café, que la compagnie lui achetoit à raison de six sols la livre.

Malheureusement cette possession précieuse n'a point de port. Cet inconvénient tourna les yeux des François vers l'isle de Cerné, où les Portugais, selon leur méthode, avoient jetté quelques quadrupedes, & des volailles, pour les besoins des vaisseaux de leur nation que les circonstances détermineroient à y relâcher. Les Hollandois qui s'y fixerent depuis, l'abandonnerent, pour ne pas trop multiplier leurs établissemens. Elle étoit déserte, lorsque les François y aborderent en 1720, & changerent son nom de Maurice en celui d'Isle de France, qu'elle porte encore.

Les premiers habitans qu'on y fit passer, étoient partis de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formerent, pour-ainsi-dire, qu'un corps-de-garde, chargé d'arborer un pavillon qui apprît aux nations que cette isle avoit un maître. La compagnie, long-tems incertaine, se décida enfin à la conserver, & la Bourdonais fut chargé en 1735 de la rendre utile.



Cet homme, depuis si célèbre, étoit né à Saint-Malo. A dix ans il s'étoit embarqué: rien n'avoit interrompu ses voyages, & dans tous il s'étoit fait remarquer. Il avoit reconcilié les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger dans la rade de Moka. Il s'étoit distingué dans la guerre de Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers des Indes. On le connoissoit également propre à construire des vaisseaux, à les conduire & à les défendre. Ses projets portoient l'empreinte du génie; & l'esprit de détail qu'il avoit supérieurement, ne rétrécissoit pas ses vues. Les difficultés ne servoient qu'à exciter son activité, & à montrer le talent qu'il avoit pour tirer parti des hommes soumis à ses ordres. On ne lui reprocha qu'une passion démesurée pour les richesses; & il faut convenir, qu'il n'étoit pas délicat sur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès qu'il fut arrivé à l'Isle de France, il s'attacha à la connoître. Il lui trouva 31890 toises dans son plus grand diamètre, 22124 dans sa plus grande largeur, & 432680 arpens de superficie. La majeure partie de cet espace étoit couverte de forêts presque impénétrables, & de montagnes dont l'élévation ne passoit pas 400 toises. La plupart de ces hauteurs étoient remplies de réservoirs, dont les eaux alloient arro-



fer une terre d'un noir cendré, criblée de trous, & le plus souvent remplie de pierres.

Les côtes attirèrent principalement l'attention de la Bourdonais; & les deux ports qu'elles offrent aux navigateurs, furent ce qu'il y observa avec plus de soin. Il ne fit pas grand cas de celui du Sud-Est; dont des vents réguliers & forts, rendent la sortie impossible ou très-difficile durant toute l'année. Celui du Nord-Ouest lui parut mériter une préférence entière, quoiqu'on y arrive entre deux bas-fonds par un canal étroit, qu'il faille se faire remorquer pour y entrer, & qu'il ne puisse guere contenir que trente-cinq ou quarante vaisseaux.

Dès que la Bourdonais se fut procuré ces connoissances nécessaires, on le vit occupé à inspirer de l'émulation aux premiers colons de l'île, entièrement découragés par l'abandon où on les avoit laissés, & à assujettir à l'ordre les brigands récemment arrivés de la métropole. Il fit cultiver le riz & le bled, pour la nourriture des Européens. Le manioc, qu'il avoit porté du Brésil, fut destiné à la subsistance des esclaves. Madagascar devoit lui fournir la viande nécessaire à la conformation journaliere des navigateurs & des colons aisés, jusqu'à ce que les troupeaux qu'il en avoit tirés, fussent assez multipliés, pour qu'on pût se passer de ces secours étrangers. Un poste qu'il avoit placé à la petite île de Ro-



drigue, ne le laissoit pas manquer de tortues pour les pauvres. Bientôt les vaisseaux qui alloient aux Indes, trouverent les rafraîchissemens, les commodités nécessaires après une longue navigation. On vit sortir des arsenaux trois navires, dont l'un étoit de cinq cens tonneaux. Si le fondateur n'eut pas la consolation de porter la colonie au degré de prospérité dont elle étoit susceptible, il eut du moins la gloire d'avoir découvert ce qu'elle pourroit devenir dans des mains habiles.

Cependant ces créations, quoique faites comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéressoient le plus. La Bourdonais fut réduit à se justifier. Un des directeurs lui demandoit un jour, comment il avoit si mal fait les affaires de la compagnie, & si bien les siennes. *C'est, répondit-il, que j'ai fait mes affaires selon mes lumieres, & celles de la compagnie d'après vos instructions.*

Par-tout les grands hommes ont plus fait que les grands corps. Les peuples & les sociétés ne sont que les instrumens des hommes de génie: ce sont eux qui ont fondé des états, des colonies. L'Espagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établissemens des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des législateurs d'une ame supérieure. La France, sur-tout, est plus



redevable de sa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à son gouvernement. Un de ces sujets rares venoit d'établir la puissance des François sur deux isles importantes de l'Afrique; un autre encore plus extraordinaire, l'illustroit en Asie: c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé sur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établissement, quoique formé dans la région de l'univers la plus propre aux grandes entreprises de commerce, n'avoit fait que languir jusqu'au tems de son administration. La compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire passer des fonds considérables; & ses agens transplantés dans l'Inde sans un commencement de fortune, n'avoient pu profiter de la liberté qu'on leur laissoit d'avancer leurs affaires particulières. L'activité du nouveau gouvernement, qui apportoit des richesses considérables acquises par dix ans d'heureux travaux, se communiqua à tous les esprits. Dans un pays qui regorge d'argent, ils trouverent aisément du crédit, lorsqu'ils commencerent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint bientôt un sujet d'étonnement pour ses voisins, & de jalousie pour ses rivaux. Dupleix qui avoit associé à ses vastes spéculations les autres François, s'ouvrit des sources de commerce dans tout le Mogol, & jusques dans le Thibet. En arrivant il n'avoit pas trou-



vé une chaloupe, & il arma jusqu'à quinze bâtimens à la fois. Ces vaisseaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la mer Rouge, pour le golfe Persique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit possible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix soutenoit l'honneur du nom François dans le Gange, qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulières, lorsqu'en 1742 il fut appelé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la compagnie dans l'Inde. Elles étoient alors plus florissantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elles ne l'ont été depuis, puisque les retours de cette année s'éleverent à vingt-quatre millions. Si l'on eût continué à se bien conduire, si l'on eût voulu prendre plus de confiance en deux hommes tels que Dupleix & la Bourdonais, il est vraisemblable qu'on auroit acquis une puissance qui eût été difficilement détruite.

La Bourdonais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France; & il proposa un projet qui devoit donner aux vaisseaux de sa nation l'empire des mers de l'Asie pendant toute la guerre. Convaincu que celle des deux nations qui seroit la première en armes dans l'Inde, auroit un avantage décisif, il demande une escadre qu'il conduiroit à l'Isle de France, où il at-



tendrait le commencement des hostilités. Alors il devoit partir de cette île, & aller croiser dans le détroit de la Sonde, par lequel passent la plupart des vaisseaux qui vont à la Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtimens Anglois, & sauvé ceux de son pays. Il s'y feroit même emparé de la petite escadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages; & maître des mers de l'Inde, il y auroit ruiné tous les établissemens Anglois.

Le ministère approuva ce plan. On accorda à la Bourdonais cinq vaisseaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs également blessés du mystère qu'on leur avoit fait de la destination de l'escadre, de la dépense où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas assez dépendant, renouvelèrent les cris qu'ils avoient déjà poussés sur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroissoient si persuadés de la neutralité qui s'observeroit dans l'Inde entre les deux compagnies, qu'ils en convinquirent le ministre, dont la foiblesse n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de la Bourdonais.

La cour de Versailles ne vit pas qu'une puissance qui a pour base principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer sérieusement à com-



battre sur l'Océan Indien ; & que si elle faisoit ou écoutoit des propositions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du tems. Elle ne vit pas que quand la convention auroit été faite de bonne-foi de part & d'autre, mille inconvéniens qu'il n'étoit pas possible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient si fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on se propoisoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine guerrière des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces sociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas surprises ; que ces précautions meneroient à une défiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'escadre fut rappelée. Les hostilités commencerent, & la prise de presque tous les bâtimens François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuse.

La Bourdonais fut touché des fautes qui causoient le malheur de l'état, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne songea qu'à les réparer. Sans magasins, sans vivres, sans argent, il parvint par ses soins & par sa constance, à former une escadre, composée d'un vaisseau de soixante canons, & de cinq navires marchands armés en



guerre. Il osa attaquer l'escadre Angloise; il la battit, la poursuivit, la força de quitter la côte de Coromandel & alla assiéger & prendre Madras, la premiere des colonies Angloises. Le vainqueur se dispoisoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient sûres & faciles; mais il se vit contrarié avec un acharnement qui coûta la perte de neuf millions cinquante-sept mille livres, stipulées pour le rachat de la ville conquise, sans compter les succès qui devoient suivre cet événement.

La compagnie étoit alors gouvernée par deux commissaires du roi, brouillés irréconciliablement. Les directeurs, les subalternes avoient pris parti dans cette querelle, suivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter à la Bourdonais son escadre, ne voyoit pas sans chagrin qu'il eût trouvé des ressources dans son génie, pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raisons pour croire qu'elle le poursuivit dans l'Inde, & qu'elle versa le poison de la jalousie dans l'ame de Dupleix. Deux hommes faits pour s'estimer, pour s'aimer, pour illustrer le nom François, pour aller peut-être ensemble à la postérité, devinrent les vils instrumens d'une haine qui leur étoit étrangere. Dupleix traversa la Bourdonais, & lui fit perdre un tems



précieux. Celui-ci, après avoir resté trop tard sur la côte de Coromandel, à attendre les secours qu'on avoit différés sans nécessité, vit son escadre ruinée par un coup de vent. La division se mit dans ses équipages. Tant de malheurs causés par les intrigues de Dupleix, forcèrent la Bourdonais à repasser en Europe, où un cachot affreux fut la récompense de ses glorieux travaux, & le tombeau des espérances que la nation avoit fondées sur ses grands talens. Les Anglois délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par de puissans secours, se virent en état d'attaquer à leur tour les François. Ils mirent le siege devant Pondichery.

Dupleix fut réparer alors les torts qu'il avoit eus. Il défendit sa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois furent obligés de se retirer. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hostilités cessèrent entre les compagnies des deux nations.

La prise de Madras, le combat naval de la Bourdonais & la levée du siege de Pondichery, donnerent aux nations de l'Inde le plus grand respect pour les François. Ils furent pour ces régions, le premier peuple de l'Europe, la puissance principale.

Dupleix voulut faire usage de cette disposition des esprits. Il s'occupa du soin de procurer



à sa nation des avantages solides & considérables. Pour juger sagement de ses projets, il faut avoir sous les yeux un tableau de la situation où étoit alors l'Indostan.

XI.  
Vues des  
Francois  
pour leur  
aggrandis-  
sement.  
Tableau  
de l'Indo-  
stan.

Cette belle & riche contrée tenta, si l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérans du monde. Mais soit que Bacchus, Hercule, Sésostris, Darius, aient ou n'aient pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe; il est certain qu'elle fut pour les premiers Grecs, un champ inépuisable de fictions & de merveilles. Ces chimères enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par son imagination, qu'on ne s'en défabusa pas, même dans les siècles les plus éclairés de la république.

En réduisant les choses à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des alimens sains, une grande frugalité avoient de bonne-heure prodigieusement multiplié les hommes dans l'Indostan. Ils connurent les loix, la police, les arts; lorsque le reste de la terre étoit désert ou sauvage. Des institutions sages & heureuses préservèrent de la corruption des peuples, qui paroissoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du sol & de climat. Si, de tems en tems, les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques terres, les trônes étoient aussitôt renversés; & lorsqu'Alexandre



se montra dans ces régions , il y restoit fort peu de rois ; il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays , partagé en une infinité de petits états , populaires ou asservis , ne pouvoit pas opposer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Aussi ses progrès furent-ils rapides. Il auroit tout asservi , si la mort ne l'eût surpris au milieu de ses triomphes.

En suivant le conquérant dans ses expéditions , l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme , auquel ses talens tenoient lieu de droits & de naissance , rassembla une armée nombreuse , & chassa les Macédoniens des provinces qu'ils avoient envahies. Libérateur de sa patrie , il s'en rendit le maître , & réunit sous ses loix l'Indostan entier. On ignore quelle fut la durée de son regne , quelle fut la durée de l'empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitieme siecle , les Arabes se répandirent aux Indes , comme dans plusieurs autres contrées de l'univers. Ils soumirent à leur domination quelques isles. Mais contents de négocier paisiblement dans le continent , ils n'y formerent que peu d'établissmens.

Trois siecles après , des barbares de leur religion , fortis du Khorassan & conduits par Mahmoud , attaquent l'Inde par le Nord , & poussent leurs brigandages jusqu'au Guzurate. Ils



emportent de ces opulentes contrées, d'immenses dépouilles, qu'ils font enfouir dans leurs incultes & misérables déserts.

Le souvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé; lorsque Gengiskan, qui avec ses Tartares, avoit subjugué la plus grande partie de l'Asie, porta, vers l'an douze cents, ses armes victorieuses sur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ses descendans prirent aux affaires de l'Indostan. Il est vraisemblable qu'elles les occupèrent peu; puisqu'on voit, peu de tems après, les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient, dit-on, des marchands Arabes, établis sur les côtes de l'Indostan, qui, profitant de la foiblesse des rois & des peuples qui les avoient admis parmi eux, s'emparèrent sans beaucoup d'efforts de plusieurs provinces, & fonderent un vaste empire dont Delhy fut la capitale. Sous leur domination, l'Inde fut heureuse; parce que des hommes élevés dans le commerce, n'avoient pas porté dans la conquête cet esprit de ravage & de rapine, qui accompagne ordinairement les invasions.

Les Indiens avoient eu à peine le tems de se façonner à un joug étranger, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, sorti de la grande Tartarie & déjà célèbre par ses cruautés & par ses victoires, se montre à la fin du



quatorzieme siecle au nord de l'Indostan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'assure lui-même des provinces septentrionales, & abandonne à ses lieutenans le pillage des terres méridionales, On le croyoit déterminé à subjuguier l'Inde entière; lorsque tout-à-coup il tourna ses armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna; & se trouva, par la réunion de toutes ses conquêtes, le maître de l'espace immense qui s'étend depuis la délicieuse Smirne jusqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres sanglantes suivirent sa mort. Ses riches dépouilles échapperent à sa postérité. Babar, sixieme descendant d'un de ses enfans, conserva seul son nom.

Ce jeune prince élevé dans la mollesse, régnoit à Samarcande; où son aïeul avoit fini ses jours. Les Tartares Usbecks le précipiterent du trône, & le forcerent de se réfugier dans le Cabulistan. Ranguildas, gouverneur de la Province, l'accueillit & lui donna une armée.

” Ce n'est pas du côté du nord où t'appelle-  
 roit la vengeance, que tu dois porter tes  
 pas, lui dit cet homme sage. Des soldats  
 amollis par les délices des Indes, n'attaque-  
 roient pas sans témérité des guerriers céle-  
 bres par leur courage & par leurs victoires.  
 Le ciel t'a conduit sur les rives de l'Indus;  
 pour placer sur ta tête une des plus riches  
 couronnes de l'univers. Jette les yeux sur



„ l'Indostan. Cet empire, déchiré par les guer-  
„ res continuelles des Indiens & des Patanes,  
„ attend un maître. C'est dans ces délicieuses  
„ régions qu'il faut former une nouvelle mo-  
„ narchie, & te couvrir d'une gloire égale à  
„ celle du redoutable Tamerlan „.

Un conseil si judicieux fit sur l'esprit de Babar une forte impression. On traça sans perdre de tems un plan d'usurpation, qui fut suivi avec beaucoup de vivacité & d'intelligence. Le succès le couronna. Les provinces septentrionales, Delhy même, se soumirent après quelque résistance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puissance des Tartares Mogols qui existe encore.

La conservation de la conquête exigeoit un gouvernement. Celui que Babar trouva établi dans l'Inde, étoit un despotisme purement civil, tempéré par les usages, par les formes, par l'opinion; en un mot, absolument conforme au caractère de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puissante encore des opinions religieuses. A cette constitution paisible, Babar fit succéder un despotisme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Ranguildas fut long-tems le témoin de la puissance du nouveau souverain. Il s'applaudif-



soit de son ouvrage. Le souvenir de ce qu'il avoit fait pour placer sur le trône le fils de son maître, remplissoit son ame d'une satisfaction vraie & sans trouble. Un jour qu'il faisoit sa priere dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écrioit: " ô Dieu ! tu vois les  
 „ malheurs de mes freres. Nous sommes la  
 „ proie d'un jeune homme qui nous regarde  
 „ comme un bien qu'il peut dissiper & consu-  
 „ mer à son gré. Parmi les nombreux enfans  
 „ qui t'implorent dans ces vastes contrées, un  
 „ seul les opprime tous: venge-nous du tyran ;  
 „ venge-nous des traîtres qui l'ont porté sur le  
 „ trône, sans examiner s'il étoit juste „.

Ranguildas étonné, s'approcha du Banian, & lui dit: " ô toi qui maudis ma vieillesse,  
 „ écoute. Si je suis coupable, c'est ma conf-  
 „ cience qui m'a trompé. Lorsque j'ai rendu  
 „ l'héritage au fils de mon souverain, lorsque  
 „ j'ai exposé ma fortune & ma vie pour établir  
 „ son pouvoir, Dieu m'est témoin que j'ai cru  
 „ me conformer à ses sages décrets ; & qu'au  
 „ moment où j'ai entendu ta priere, je bénif-  
 „ fois encore le ciel de m'avoir accordé les deux  
 „ plus grands biens des derniers jours le repos  
 „ & la gloire.

„ La gloire, dit le Banian ? Apprenez, Ran-  
 „ guildas, qu'elle n'appartient qu'à la vertu, &  
 „ non à des actions qui sont éclatantes sans être



„ utiles aux hommes. Eh ! quel bien avez-vous  
 „ fait à l'Indostan, quand vous avez couronné  
 „ le descendant d'un usurpateur ! Aviez-vous  
 „ examiné s'il feroit le bien, s'il auroit la vo-  
 „ lonté & le courage d'être juste ? Vous lui  
 „ avez, dites-vous, rendu l'héritage de ses peres,  
 „ comme si les hommes pouvoient être légués &  
 „ possédés, ainsi que des terres & des troupeaux.  
 „ Ne prétendez pas à la gloire, ô Ranguildas !  
 „ ou si vous voulez de la reconnoissance, allez  
 „ la chercher dans le cœur de Babar ; il vous la  
 „ doit. Vous l'avez achetée assez cher par le  
 „ bonheur de tout un peuple „

Cependant en appesantissant le despotisme, Babar avoit voulu l'enchaîner lui-même, & donner à ses institutions une telle force, que ses successeurs, quoiqu'absolus, fussent obligés d'être justes. Le prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre de l'état. Mais son Tribunal & son Conseil étoient dans la place publique. L'injustice & la tyrannie, aiment à se renfermer dans l'ombre ; elles se cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais, quand le Monarque ne veut agir que sous les yeux de ses sujets ; c'est qu'il n'a que du bien à leur faire. Insulter en face à des hommes rassemblés, est une injure dont les tyrans mêmes peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité, étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les



premiers esclaves du Prince. C'est dans ce corps que l'on choisissoit les Omrahs, c'est-à-dire, ceux qui entroient dans les conseils de l'Empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands privileges. Ces sortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le Prince héritoit de ceux qu'il en avoit fait possesseurs. C'est à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places : tant il paroît de la nature du despotisme, de n'enrichir des esclaves que pour les dépouiller.

Les places d'Omrahs n'en étoient pas moins brigüées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aspirait au gouvernement d'une province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former les gouverneurs; on mettoit auprès d'eux des surveillans qui ne leur étoient soumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faisoient des forces militaires, qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le respect les Indiens assujettis. Les places fortes étoient souvent entre les mains d'officiers qui ne rendoient compte qu'à la cour. Cette cour soupçonneuse mandoit souvent le gouverneur, le retenoit ou le déplaçoit, selon les vues d'une politique changeante. Ces vicissitudes étoient devenues si communes, qu'un nouveau gouverneur, sortant de Delhy, resta sur son



éléphant, le visage tourné vers la ville, *pour voir*, disoit-il, *venir son successeur.*

Cependant, la forme de l'administration n'étoit pas la même dans tout l'empire. Les Mogols avoient laissé plusieurs princes Indiens en possession de leurs souverainetés, & même avec pouvoir de les transmettre à leurs descendans. Ils gouvernoient selon les loix du pays, quoique relevant d'un Nabab nommé par la cour. On ne leur imposoit qu'un tribut, & l'obligation de rester soumis aux conditions accordées à leurs ancêtres au tems de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puisqu'elle ne fait encore que le dixieme de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens sur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne se sont point mélangés. Les Indiens seuls sont cultivateurs & ouvriers. Eux seuls remplissent les campagnes & les manufactures. Les Mahométans sont dans la capitale, à la cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées.

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrèrent dans l'Indostan, ils n'y trouverent point de propriétés particulieres. Toutes les terres appartenoient aux princes Indiens; & l'on peut bien croire que des conquérans féroces, livrés à l'ignorance & à la cupidité, consacrerent cet abus,



qui est le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'empire, que les nouveaux souverains s'attribuent, fut divisée en grands gouvernemens qu'on appella Soubabies. Les Soubas, chargés de l'administration militaire & civile, le furent aussi de la perception des revenus. Ils en confioient le soin aux Nababs qu'ils établirent dans l'étendue de leurs Soubabies, & ceux-ci à des fermiers particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui est fixé au mois de juin, les officiers du Nabab convenoient avec les fermiers d'un prix de bail. Il se faisoit une espece de contrat, appelé jamabandi, qui étoit déposé dans la chancellerie de la province, & ces fermiers alloient ensuite, chacun dans leur district, chercher des cultivateurs auxquels ils faisoient des avances assez considérables, pour les mettre en état d'ensemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux officiers du Nabab. Le Nabab le faisoit passer entre les mains du Souba, & le Souba le versoit dans les trésors de l'Empereur. Les baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié servoit à couvrir les frais de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui sont les récoltes principales, les



autres productions de la terre se trouvoient enveloppées dans le même systême. Le bétel, le fel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit aussi quelques douanes, quelques droits sur les marchés publics; mais aucune imposition personnelle, aucune taxe sur l'industrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des despotes de demander quelque chose à des hommes à qui on ne laissoit rien. Le tisserand, renfermé dans son aldée, travailloit sans inquiétude, & dispoisoit librement du fruit de son travail.

Cette facilité s'étendoit à toute espece de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à personne. Ils pouvoient en disposer de leur vivant; & après leur mort, il passoit à leurs descendans. Les maisons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu considérables, dont elles sont ornées, formoient encore un objet de propriété particuliere. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur se rendoient devant le Cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le Cothoal apposoit son sceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'observoit à l'égard des esclaves; c'est-à-dire de ces hommes infortunés,



qui, pressés par la misère, préféroient une servitude particuliere qui les faisoit subsister, à l'état d'une servitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils se vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de vente se passoit en présence du Cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le Cothoal étoit une espece d'officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de notaire. C'étoit devant lui que se passoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit donner lieu. Un autre officier, du nom générique de Gémidard, prononçoit sur les contestations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugemens étoient presque toujours définitifs, à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût assez de fortune, pour aller acheter un jugement différent à la cour du Nabab. Le Gémidard étoit aussi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des peines légères ; mais lorsqu'il s'agissoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réservé au Nabab, parce qu'à lui seul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre chose qu'un despotisme qui alloit en se subdivisant, depuis le trône jusqu'au dernier officier, ne pouvoit avoir d'autre ressort qu'une force



coactive toujours en action. Aussi, dès que la saison des pluies étoit passée, le monarque quittoit sa capitale & se rendoit dans son camp. Les Nababs, les Rajas, les principaux officiers étoient appelés autour de lui, & il parcouroit ainsi successivement les provinces de l'empire, dans un appareil de guerre, qui, pourtant, n'excluoit pas les ruses de la politique. Souvent on se servoit d'un grand, pour en opprimer un autre. Le raffinement le plus odieux du despotisme, est de diviser ses esclaves. Des délateurs, publiquement entretenus par le prince, fomentoient ces divisions & répandoient des allarmes continuelles. Ces délateurs étoient toujours choisis parmi les personnes du rang le plus distingué. La corruption est au comble, quand le pouvoir annoblit ce qui est vil,

Chaque année, le Mogol recommençoit les courses, plutôt en conquérant qu'en souverain, allant rendre la justice dans les provinces, comme on y va pour les piller, & maintenant son autorité par les voies & l'appareil de la force, qui font que le gouvernement despotique n'est qu'une continuation de la guerre. Cette maniere de gouverner, quoiqu'avec des formes légales, est bien dangereuse pour un despote. Tant que les peuples n'éprouvent ses injustices que par le canal des dépositaires de son autorité, ils se contentent de murmurer, en présumant que le sou-



verain les ignore, & ne les souffriroit pas : mais lorsqu'il vient les consacrer par sa présence & par ses propres décisions, il perd la confiance. L'illusion cesse. C'étoit un Dieu; c'est un imbécile ou un méchant.

Cependant les empereurs Mogols ont joui long-tems de l'idée superstitieuse que la nation s'étoit formée de leur caractère sacré. La magnificence extérieure qui en impose au peuple, plus que la justice, parce que les hommes ont une plus grande opinion de ce qui les accable que de ce qui les sert; la richesse fastueuse de la cour du prince, & la pompe qui l'environnoit dans ses voyages, nourrissoient dans l'esprit des peuples ces préjugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes cours de l'Univers n'approche pas de l'ostentation du Mogol, lorsqu'il se montroit à ses sujets. Les éléphants, autrefois si terribles à la guerre, & qui n'y feroient plus que des masses incommodes depuis que l'on combat avec la foudre; ces colosses d'Orient, inconnus à nos climats, donnent aux despotes de l'Asie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples se prosternent devant le monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, resplendissant de pierres, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents, fier de présenter au respect de tant



d'esclaves le maître d'un grand empire. C'est ainsi qu'en éblouissant les hommes ou en les effrayant, les Mogols conserverent, & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en se rendant maître de toute la péninsule. Tout l'Indostan, si l'on en excepte une petite langue de terre sur la côte de Malabar, se soumit à ce tyran superstitieux & barbare, teint du sang de son père, de ses frères & de ses neveux.

Ce despote exécrationnable avoit fait détester la puissance Mogole: mais il la soutint, & à sa mort elle tomba pour ne plus se relever. L'incertitude du droit de succession fut la première cause des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitième siècle. Il n'y avoit qu'une seule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne sortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque empereur pouvoit choisir son successeur, n'importe à quel degré de parenté. Ce droit indéfini étoit une source de discorde. De jeunes princes que leur naissance appelloit à régner, & qui se trouvoient souvent à la tête d'une armée, soutenoient leurs prétentions les armes à la main, & ne respectoient guère les dispositions d'un despote qui n'étoit plus. C'est ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut ensanglantée. Dans ces convulsions du corps politique, les ressorts qui contenoient une milice



de douze cent mille hommes se relâcherent. Chaque nabab ne songea plus qu'à se rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit sur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au trésor de l'empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes princes ne promettoit aucun remede à tant de maux. Abandonnés aux femmes jusqu'à l'âge de sept ans, imbus pendant leur adolescence de quelques préceptes religieux, ils alloient ensuite consommer dans la molle oisiveté d'un ferrail ces années de jeunesse & d'activité qui doivent former l'homme & l'instruire dans la science de la vie. On les amollissoit, pour n'avoir pas à les craindre. Les conspirations des enfans contre leurs peres étoient fréquentes. On vouloit les prévenir, on leur ôtoit toute vertu, de peur qu'ils ne fussent capables d'un crime. De-là cette pensée atroce d'un poëte Oriental que *les peres, pendant la vie de leurs fils donnent toute leur tendresse à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenoient à quelque place importante, ou à de grandes richesses, changeoient de domicile suivant les saisons.



Dans ces retraites plus ou moins délicieuses, ils n'occupoient que des maisons bâties d'argile & de terre, mais dont l'intérieur respiroit toute la mollesse Asiatique, le faste des cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune stable, ni la transmettre à leurs descendans, ils se hâtent de rassembler toutes leurs jouissances dans le seul moment dont ils soient sûrs. Ils épuisent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaisirs & tout leur être.

L'empire Mogol étoit dans cet état de foiblesse, lorsqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Thomas Koulikan. Les innombrables milices de l'Inde se disperferent sans résistance devant cent mille Persans, comme ces mêmes Persans avoient été autrefois dissipés devant trente mille Grecs instruits par Alexandre. Thomas entra victorieux dans Delhy, reçut les soumissions de l'imbécile Muhammet, & trouvant le monarque plus imbécile encore que les sujets, lui permit de vivre & de régner, réunit à la Perse les provinces qui étoient à sa bienséance, & se retira chargé d'un butin immense & des dépouilles de l'Indostan.

Muhammet, méprisé par son vainqueur, le fut encore plus par ses sujets. Les grands ne voulurent plus relever du vassal d'un roi de Perse. Les Nababies devinrent indépendantes, & ne



## PHILOS. ET POLITIQUE. III

furent plus soumises qu'à un léger tribut. Inutilement l'empereur exigea qu'elles continuassent d'être amovibles; chaque Nabab employoit la force, pour rendre sa place héréditaire, & le fer décidait de tout. La guerre se faisoit continuellement entre le maître & les sujets, sans être traitée de rebellion. Quiconque put payer un corps de troupe, prétendit à une souveraineté. La seule formalité qu'on observoit, c'étoit de contrefaire le seing de l'empereur dans un *firman* ou brevet d'investiture. L'usurpateur se le faisoit apporter & le recevoit à genoux. Cette comédie étoit nécessaire pour en imposer au peuple, qui respectoit encore assez la famille de Tamerlan, pour vouloir que toute espèce d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainsi, la discorde, l'ambition, & l'anarchie désoloient cette belle contrée de l'Indostan. Les crimes étoient d'autant plus aisés à cacher, que les grands de l'Empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agents obscurs qu'ils défavouoient quand il le falloir. L'assassinat & le poison devinrent des forfaits communs qu'on ensevelissoit dans l'ombre de ces palais impénétrables remplis de satellites prêts à tout oser au moindre signal de leur maître.

Les troupes étrangères appelées par les différens partis, mirent le comble au désastre de



ce malheureux pays. Elles en emportoient les richesses, ou forçoient ses peuples à les enfouir. Ainsi disparurent peu-à-peu ces trésors amassés pendant tant de siècles. Le découragement devint général. La terre ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour des étrangers déprédateurs ou pour des oppresseurs domestiques. La misère & la famine se firent sentir. Ces calamités qui, depuis dix ans ravageoient les provinces de l'empire, alloient s'étendre jusqu'à la côte de Coromandel. Le sage Nizam-Elmoulouk, Souba du Decan, n'étoit plus. Sa prudence & ses talens avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négocians d'Europe craignirent que leur commerce ne tombât, lorsqu'il n'auroit plus cet abri. Contre ce danger, ils ne voyoient de ressource que la propriété d'un terroir assez vaste pour contenir un nombre de manufacturiers suffisant pour former leurs cargaisons.

Dupleix fut le premier qui vit la possibilité de réaliser ce souhait. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuses, avec lesquelles il espéra de se procurer par des conquêtes rapides, des avantages plus considérables que les nations rivales n'en avoient obtenus par une conduite suivie & réfléchie.

Depuis long-tems il étudioit le caractère des



Mogols, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis sur ces objets des lumières, qui auroient pu étonner dans un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connoissances profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit se donner une influence principale dans les affaires de l'Indostan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de son ame, qui le portoit à vouloir au de-là même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ses réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il se dispoſoit à jouer à six mille lieux de sa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers; il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'affurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Asie; de la mettre en état, par les revenus qui y seroient attachés, de couvrir les frais de commerce & les dépenses de souveraineté; de l'affranchir même du tribut que notre luxe paye à l'industrie des Indiens; en procurant au royaume des cargaisons riches & nombreuses, qui ne seroient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont le fonds seroit fait par la surabondance des nouveaux revenus. Plein de ce grand projet, Dupleix saisit avec empressement la première occasion qui se présenta de l'exécuter; & bientôt il osa disposer de la Soubabie du Decan, de la Nababie du Carnate, en faveur de deux hom-



mes prêts à tous les sacrifices qu'il exigeroit.

La Soubabie de Decan est une vice-royauté, composée de plusieurs provinces qui formoient autrefois des états indépendans. Elle s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inspection sur tous les princes Indiens, sur tous les gouverneurs Mogols qui sont dans l'étendue de sa juridiction; c'est dans ses mains que sont déposées les contributions qui doivent enrichir le trésor public. Il peut obliger ses subalternes de le suivre dans toutes les expéditions militaires qu'il juge à propos de faire dans les contrées soumises à ses commandemens; mais sans un ordre formel du chef de l'empire, il ne lui est pas permis de les conduire sur un territoire étranger.

La Soubabie de Decan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une suite d'événemens & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foiblesse des Indiens, l'audace des François, se firent également remarquer, en mit en possession au commencement de 1751, Salabétzingue, l'un des fils du dernier vice-roi. Ce succès assuroit de grands avantages aux établissemens François répandus sur la côte de Coromandel; mais l'importance de Pondichery parut exiger des soins plus particuliers. Cette



ville située dans le Carnate, a des rapports si suivis & si immédiats avec le Nabab de cette riche contrée, qu'on crut nécessaire de procurer le gouvernement de la province à un homme, sur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba sur Chandasaeb, connu par ses intrigues, par ses malheurs, par ses faits de guerre, par un caractère ferme, & parent du dernier Nabab.

Pour prix de leurs services, les François se firent céder un territoire immense. A la tête de leurs acquisitions, étoit l'isle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette isle, longue & fertile, doit son nom & sa célébrité à une pagode, qui est fortifiée comme la plupart des grands édifices destinés au culte public. Le temple est entouré de sept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois cents cinquante pieds, & formés par des murs qui ont une assez grande élévation, & une épaisseur proportionnée. L'autel est au centre. Un seul monument de cette espece avec ses fortifications, & les mysteres & les richesses qu'il renferme, est plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des prêtres dispersés dans les villes, avec les sacrifices, les cérémonies, les prières, les discours, qui par leur nombre, leur publicité, leur fréquente



Répétition, sont exposés au rebut des sens fatigués, au mépris de la raison clairvoyante, à des profanations dangereuses, ou à un oubli, à un abandon que le clergé redoute encore plus que des sacrilèges. Les prêtres de l'Inde aussi sages que ceux de l'Égypte, ont la politique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'histoire de ce temple, il y a apparence qu'un philosophe savant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblèmes, la forme & la construction de l'édifice, dans les pratiques superstitieuses & les traditions particulières à cette enceinte sacrée, des sources d'instruction & des lumières sur l'histoire des siècles les plus reculés. Des pèlerins de tout l'Indostan y viennent chercher l'absolution de leurs péchés, & ne se présentent jamais sans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore si considérables au commencement du siècle, qu'ils faisoient subsister dans les douceurs d'une vie oisive & commode quarante mille personnes. Ces Brames, malgré les gênes d'une assez grande subordination, étoient tellement satisfaits de leur situation, qu'ils quittoient rarement leur retraite, pour se précipiter dans les intrigues & la politique. Indépendamment des autres avantages que Scheringham offroit aux François, ils y trou-



voient une position qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voisins, & un empire absolu sur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver quand ils le voudroient, des eaux nécessaires pour la culture de ses riz.

Karicab & Pondichery virent augmenter chacune leur territoire, d'un espace de dix lieues & de quatre-vingts aldées. Si ces acquisitions n'étoient pas aussi considérables que celle de Scheringham pour l'influence dans les affaires générales, elles étoient bien plus avantageuses au commerce.

Mais c'étoit encore peu de chose, au prix du territoire qu'on gagnoit au Nord. Il embrassoit le Condavir, Mazulipatam, l'isle de Dioy, & les quatre provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry, & de Chicakeb. Des concessions de cette importance rendoient les François maîtres de la côte dans une étendue de six cens milles, & devoient leur donner des toiles supérieures à celles qui sortent du reste de l'Indostan. Il est vrai qu'ils ne devoient jouir des quatre provinces, qu'autant qu'ils entretiendroient au service du Souba le nombre des troupes dont on étoit convenu; mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit guere. Leur ambition dévorait d'avance les trésors accumulés dans ces vastes contrées depuis tant de siècles.



L'ambition des François & leurs projets de conquête, alloient bien plus loin encore. Ils se propofoient de fe faire céder la capitale des colonies Portugaifes, & de s'emparer du triangle qui eft entre Mazulipatam, Goa, & le cap Comorin.

En attendant que le tems fût venu de réaliser ces brillantes chimeres, ils regardoient les honneurs qu'on prodiguoit personnellement à Dupleix, comme le préfage des plus grandes prospérités. On n'ignore pas que toute colonie étrangere eft plus ou moins odieufe aux indigenes; qu'il eft dans les principes d'une conduite judicieufe, de chercher à diminuer cette averfion, & que le plus puiffant moyen pour arriver à ce but, eft d'adopter, autant qu'il eft poffible, les ufages du pays où l'on veut vivre. Cette maxime généralement vraie, l'eft fur-tout dans les contrées où l'on penfe peu, & par conféquent aux Indes.

Le penchant que le chef des François avoit pour le fafte Afiatique, l'affermiffoit encore plus dans ces principes. Auffi fut-il comblé de joie, lorsqu'il fe vit revêtu de la dignité de Nabab. Ce titre le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit jufqu'alors à briguer la protection, & lui donnoit une grande facilité pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux



grands intérêts qui lui étoient confiés. Il espéra encore davantage du gouvernement qu'il obtint de toutes les possessions Mogoles, dans un espace presque aussi étendu que la France entière. Tous les revenus de ces riches contrées devoient être déposés dans ses mains, sans qu'il fut obligé d'en rendre compte qu'au Souba même.

Quoique ces arrangemens faits par des marchands ne dussent pas être agréables à la cour de Delhy, on craignit peu son ressentiment. Privée des secours d'hommes & d'argent, que les Soubas, les Nababs, les Rajas, ses moindres préposés se permettoient de lui refuser, elle se voyoit assaillie de tous les côtés.

Les Rajeputes, descendans de ces Indiens que combattit Alexandre, chassés de leurs terres par les Mogols, se sont réfugiés dans des montagnes presque inaccessibles. Des troubles continuels les mettent hors d'état de former des projets de conquête; mais dans les momens de repos que leur laissent leurs dissensions, ils font des incursions qui fatiguent un empire épuisé.

Les Patanes sont des ennemis encore plus redoutables. Chassés par les Mogols de la plupart des trônes de l'Indostan, ils se sont réfugiés au pied du mont Imaüs, qui est une branche du Caucase. Ce séjour a singulièrement changé leur



mœurs, & leur a donné une férocité de caractère qu'ils n'avoient pas sous un ciel plus doux. La guerre est leur occupation la plus ordinaire. On les voit se ranger indifféremment sous les étendards des princes Indiens ou Mahométans; mais leur docilité n'égale pas leur valeur. De quelque crime qu'ils se soient rendus coupables, il est dangereux de les en punir, parce que l'esprit de vengeance les porte à l'assassinat quand ils sont foibles, & à la révolte, lorsque leur nombre peut les enhardir à des démarches audacieuses. Depuis que la puissance dominante a perdu sa force, la nation a secoué le joug. Ses généraux ont même, il y a peu d'années, poussé leurs ravages jusqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Au Nord de l'Indostan est une nation, qui, quoique nouvelle, & même parce qu'elle est nouvelle, inspire encore plus de terreur. Ces peuples, connus sous le nom de Seiks, ont su se tirer des fers du despotisme & de la superstition, quoiqu'entourés de nations esclaves. On les dit sectateurs d'un philosophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enseigna le déisme, sans aucun mélange de superstition. Ils se firent connoître au commencement du siècle; mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que comme une secte. Durant les calamités de l'empire Mogol,



leur nombre s'accrut considérablement, par des apostats de toutes les religions qui vinrent se joindre à eux, & y chercher un asyle contre les vexations & les fureurs de leurs tyrans. Pour être admis dans cette société, il suffit de jurer une haine implacable à la monarchie. Il passe pour constant, que dans un temple est un autel sur lequel est placé le code de leur législation, à côté duquel on voit un sceptre & un poignard. Quatre vieillards sont élus, pour consulter dans l'occasion la loi, unique souverain de cette république. Les Seiks possèdent actuellement toute la province de Punjal, la plus grande partie du Moultau & du Sindé, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire jusqu'à Tatla, & tout le pays du côté de Delhy, depuis Lahor jusqu'à Sirhind: ils peuvent mettre sur pied une armée de soixante mille bons chevaux.

Mais de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas d'aussi dangereux que les Marattes. Ces peuples, devenus depuis quelque tems si célèbres, occupoient, autant que l'obscurité de leur origine & de leur histoire permet de le conjecturer, plusieurs provinces de l'Indostan, d'où la crainte ou les armes des Mogols les chassèrent. Ils se réfugièrent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate jusqu'à Goa, & y formèrent plusieurs peuplades, qui avec le tems se fondirent dans un seul état, dont Sattarah fut



la capitale. La plupart d'entr'eux portèrent bientôt le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a secoué le joug des préjugés, sans mettre à leur place de bonnes loix & des lumieres. Dégoûtés des occupations louables & paisibles, ils ne respirerent que le brigandage. Cependant leurs rapines se bornoient à piller quelques villages, à détrousser quelques caravanes, lorsque le Coromandel pressé par Aurengzeb, les avertit de leurs forces, en implorant leur secours.

A cette époque on les vit sortir de leurs rochers, sur des chevaux petits & mal faits, mais robustes & accoutumés à une mauvaise nourriture, à des chemins impraticables, à des fatigues excessives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'étoit tout l'équipage du cavalier Maratte. Ses provisions se réduisoient à un petit sac de riz, & à une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour armes, qu'un sabre d'une trempe excellente.

Malgré le secours de ces barbares, les princes Indiens furent forcés de subir le joug d'Aurengzeb; mais le conquérant lassé de lutter sans cesse contre des troupes irrégulières, qui portoient continuellement la destruction & le ravage dans les provinces nouvellement asservies, se déterminà à un traité qui auroit été honteux, si la nécessité plus forte que les préjugés, les sermens &



les loix, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaye, ou la quatrième partie des revenus du Decan, Soubabie formée de toutes les usurpations qu'il avoit faites dans la peninsule.

Cette espece de tribut fut régulièrement payé, tant que vécut Aurengzeb. Après sa mort, on le donna, on le refusa, suivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le soin de le lever attira les Marattes en corps d'armée, jusques dans les lieux les plus éloignés de leurs montagnes. Leur audace s'est accrue dans l'anarchie de l'Indostan. Ils ont fait trembler l'empire; ils en ont déposé les chefs; ils ont étendu leurs frontieres, ils ont accordé leur appui aux Rajas, aux Nababs, qui cherchoient à se rendre indépendans. Leur influence a été sans bornes.

Tandis que la cour de Delhy luttoit avec désavantage contre tant d'ennemis acharnés à sa ruine, M. de Buffly, qui avec un foible corps de François & une armée Indienne, avoit conduit Salabetzingue à Aurengabad, sa capitale, s'occupoit avec succès du soin de l'affermir sur le trône où il l'avoit placé. L'imbécillité du prince, les conspirations dont elle fut la cause, l'inquiétude des Marattes, les Firmans qu'on avoit accordés à des rivaux, d'autres obstacles traverserent ses vues sans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paisiblement



que les circonstances ne permettoient de l'espérer, & il le maintint dans une indépendance absolue du chef de l'empire.

La situation de Chandasaeb, nommé à la Nababie du Carnate, n'étoit pas si heureuse. Les Anglois, toujours opposés aux François, lui avoient suscité un rival, nommé Mahamet-Alikan. Le nom de ces deux princes servit de voile aux deux nations, pour se faire une guerre vive : elles combattoient pour la gloire, pour la richesse, pour servir les passions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. La victoire passa souvent de l'un à l'autre camp. Les succès auroient été moins variés, si le gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou le gouverneur de Pondichery de meilleurs officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la nature avoit donné le même caractère d'inflexibilité, finiroit par donner la loi ; mais on étoit bien assuré qu'aucun ne la recevrait, tout le tems qu'il lui resteroit un soldat ou une roupie pour se soutenir. Cet épuisement même, malgré leurs efforts excessifs, paroissoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur haine & dans leur génie, des ressources que les plus habiles ne soupçonnoient pas. Il étoit manifeste que les troubles ne cesseroient point dans le Carnate, à moins que la paix n'y arrivât d'Europe ; & l'on pouvoit craindre que le feu concentré depuis six



ans dans l'Inde, ne se communiquât au loin. Les Ministres de France & d'Angleterre dissipèrent ce danger, en ordonnant aux deux compagnies de se rapprocher. Elles firent un traité conditionnel, qui commença par suspendre les hostilités dans les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entr'elles une égalité entière de territoire, de force & de commerce à la côte de Coromandel & à celle d'Orixá. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la sanction des cours de Londres & de Versailles, lorsque de plus grands intérêts rallumerent le flambeau de la guerre entre les deux nations.

La nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique septentrionale se communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un tems où les Anglois avoient à soutenir contre le Souba du Bengale une guerre très-embarrassante. Si les François avoient été alors ce qu'ils étoient quelques années auparavant, ils auroient joint leurs intérêts aux intérêts des naturels du pays. Des vues étroites & des intérêts mal combinés, leur firent desirer d'assurer par une convention formelle, une neutralité, qui dans les dernières dissensions avoit eu lieu sur les bords du Gange. Leur rival leur fit espérer cet arrangement, tant qu'il eut besoin de leur inaction. Mais aussitôt que ses succès l'eurent mis en état de donner la loi, il attaqua Chandernagor. La prise de cette

XII.  
Guerre  
entre les  
Anglois  
& les François. Les  
derniers  
perdent  
tous leurs  
établisse-  
mens.



place entraîna la ruine de tous les comptoirs qui lui étoient subordonnés; & elle mit les Anglois en état de faire passer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaisseaux, à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces considérables de terre & de mer.

Ces forces, destinés à couvrir les établissemens de leur nation, & à détruire ceux de leur ennemi, étoient plus que suffisantes pour ce double objet. Il s'agissoit seulement d'en faire un usage raisonnable, & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en est sensible.

Avant le commencement des hostilités, la compagnie possédoit aux côtes d'Orixa & de Coromandel, Mazulipatam avec cinq provinces; un grand arrondissement autour de Pondichery, qui n'avoit eu long-tems qu'une langue de sable; un domaine à-peu-près égal, près de Karical; & enfin l'isle de Scheringham. Ces possessions formoient quatre masses trop éloignées les unes des autres pour s'étayer mutuellement. On y voyoit l'empreinte de l'esprit un peu décousu, & de l'imagination souvent gigantesque de Dupleix, qui les avoit acquises.

Le vice de cette politique avoit pu être corrigé. Dupleix qui rachetoit ses défauts par de grandes qualités, avoit amené les affaires au point de se faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate. C'étoit la province de l'empire Mogol



la plus florissante. Des circonstances singulieres & heureuses, lui avoient donné de suite trois Nababs de la même famille, qui avoient fixé un œil également vigilant sur la culture & sur l'industrie. La félicité générale avoit été le fruit d'une conduite si douce & si généreuse, & les revenus publics étoient montés à douze millions. On en auroit donné la sixieme partie à Salaberingue, & le surplus seroit resté à la compagnie.

Si le ministère & la direction, qui tour-à-tour vouloient & ne vouloient pas être une puissance dans l'Inde, avoient été capables d'une résolution ferme & invariable, ils auroient pu ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en tenir à ce grand établissement. Seul, il devoit donner aux François une existence inébranlable, un état ferré & contigu, une quantité prodigieuse de marchandises, des vivres pour l'approvisionnement de leurs places fortes, des revenus suffisans pour entretenir un corps de troupes, qui les eût mis en état de braver la jalousie de leurs voisins, & la haine de leurs ennemis. Malheureusement pour eux, la cour de Versailles ordonna qu'on refusât le Carnate, & les affaires resterent sur le pied où elles étoient avant cette proposition.

La situation étoit délicate. Peut-être n'y avoit-



il que Dupleix qui pût s'y soutenir, ou à son défaut, l'officier célèbre qui étoit entré le plus avant dans sa confiance, & qui avoit eu le plus de part à ses combinaisons. On en jugea autrement. Dupleix avoit été rappelé. Le général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverser un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des tems de trouble, & il publia ses idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ses résolutions.

Cet homme, dont le caractère indomptable étoit presque toujours en contradiction avec les circonstances, avoit reçu de la nature les qualités les moins propres au commandement. Dominé par une imagination sombre, impétueuse, irrégulière, ses discours & ses projets, ses projets & ses démarches formoient un contraste continuel. Emporté, soupçonneux, jaloux, absolu à l'excès, il inspira une méfiance, un découragement universels; il excita des haines qui ne sont pas assouvies. Ses opérations militaires, son administration civile, ses combinaisons politiques, tout se ressentit du désordre de ses idées.

L'évacuation de l'Isle de Scheringham, fut la principale cause des malheurs de la guerre du Tanjabour. On perdit Mazulipatam & les provinces du Nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites puissances du Car-



nate ne respectant plus dans les François le caractère de leur ancien ami, le Souba du Decan, acheverent de tout perdre, en embrassant d'autres intérêts.

D'un autre côté, l'escadre François supérieure à celle des Anglois, l'avoit combattue trois fois, sans avoir pu la vaincre; & elle avoit fini par la laisser la maîtresse de la mer. Cet abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery, livré aux horreurs de la famine, fut obligé de se rendre le 15 Janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dressé par le conseil; il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi; & par une contradiction qui le peignoit, mais dont les suites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le général Anglois, auquel il marquoit, *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant possession de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non seulement les troupes qui l'avoient défendue, mais encore tous les François attachés au service de la Compagnie. On poussa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville superbe ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Ceux de ses habitans qu'on avoit transportés en France, y arriverent avec le désespoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu, en s'éloignant



du rivage, leurs maisons renversées. Ils remplirent Paris de leurs cris; ils dénoncerent leur chef à l'indignation publique; ils le présentèrent au gouvernement comme l'auteur de tous leurs maux, comme la cause unique de la perte d'une colonie florissante. Lally fut arrêté; le parlement instruisit son procès. Il avoit été accusé de haute trahison & de concussion; la première de ces accusations fut reconnue absolument fautive; la seconde resta sans preuves; & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons au nom de l'humanité; quel étoit son crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la justice n'a point été déposé dans les mains des magistrats, pour venger des haines particulières, ni même pour suivre les mouvemens de l'indignation publique. C'est à la loi seule qu'il appartient de marquer les victimes; & si les clameurs d'une multitude aveugle & passionnée pouvoient décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de sûreté pour le citoyen. Analysons l'arrêt sous ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu *d'avoir trahi les intérêts du roi, de son état, & de la compagnie des Indes*. Qu'est-ce que trahir les intérêts? Où est la loi qui ordonne la peine de mort, pour ce délit vague & indéfini? Il n'en existe,



il ne peut en exister aucune. La disgrâce du prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, sont les châtimens destinés à l'homme incapable ou insensé qui a mal servi l'état : mais la mort, & la mort sur l'échaffaud, pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre.

L'arrêt déclare encore Lally convaincu *de vexations, d'exactions, d'abus d'autorité*. Nous n'en doutons pas ; il en a commis sans nombre. Il a employé des moyens violens pour se procurer des ressources pécuniaires ; mais cet argent a été versé dans le trésor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens ; mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur honneur. Il a fait dresser des gibets dans la place publique ; mais il n'y a fait attacher personne.

Dans la vérité, c'étoit un fou noir & dangereux ; un homme odieux & méprisable ; un homme essentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concussionnaire, ni un traître ; & pour nous servir de l'expression d'un philosophe dont les vertus font honneur à l'humanité : *tout le monde avoit droit de tuer Lally, excepté le bourreau.*

Les disgrâces qu'éprouvoient les François en Asie avoient été prévues par tous les observateurs, qui réfléchissoient sur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient sur-tout dégénéré

XIII  
Source  
des mal-  
heurs é-  
prouvés  
par les  
François.



dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres, avoient commencé un assez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduisirent triomphant dans sa capitale & l'affermirent sur le trône, les multiplièrent & les augmentèrent. Les officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, cherchèrent à se consoler de leur malheur, en réduisant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la solde, parce qu'on leur en laissoit la manutention. Les commis à qui ces ressources étoient interdites, débitant les marchandises envoyées d'Europe, ne rendoient à la Compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui reven-  
doient fort cher celles de l'Inde, qu'elle auroit dû recevoir de la première main. Ceux qui étoient chargés de l'administration de quelque possession, l'affermoient eux-mêmes sous des noms Indiens, ou la donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification considérable; souvent même ils retenoient tout le revenu de ces possessions, en supposant des violences & des ravages qui avoient rendu impossible le recouvrement. Toutes les entreprises, de quelque nature qu'elles fussent, s'accordoient



clandestinement: elles étoient la proie des employés qui avoient su se rendre redoutables, ou de ceux qui jouissoient de plus de faveur & de fortune. L'abus solennel aux Indes de faire & de recevoir des présens à chaque traité, avoit multiplié les engagemens sans nécessité. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaisseaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richesse qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à son comble par les gens de qualité, avilis & ruinés, qui sur ce qu'ils voyoient, sur ce qu'ils entendoient dire, voulurent passer en Asie, dans l'espérance d'y rétablir leurs affaires ou d'y continuer avec impunité leurs dérèglemens. La conduite personnelle des directeurs les mettoit dans la nécessité de fermer les yeux sur tous ces désordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, le pouvoir qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les postes les plus importans à des parens sans mœurs, sans application, sans capacité. On leur reprochoit de multiplier sans cesse & sans mesure le nombre des facteurs, pour se ménager des protecteurs à la ville & à la cour. Enfin on leur reprochoit de fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus



modique, & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, soit qu'il n'eût pas le courage de les réprimer; il fut par son aveuglement, ou par sa foiblesse, complice en quelque sorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même sans injustice l'accuser d'en avoir été la cause principale, par les instrumens foibles ou infideles qu'il employa pour diriger, pour défendre une colonie importante, qui n'avoit pas moins à craindre de sa corruption, que des flottes & des armées Angloises.

XIV.  
Mesures  
que l'on  
prend en  
France  
pour le  
rétablisse-  
ment des  
affaires  
dans l'In-  
de.

Le poids des malheurs qui accabloient la Compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la situation où elle se trouvoit en Europe. Dès les premiers momens, on crut devoir en présenter le fidele tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le désespoir, & ce désespoir enfanta cent systêmes, la plupart absurdes. On passoit rapidement de l'un à l'autre, sans qu'aucun pût fixer des esprits pleins d'incertitude & de défiance. Des momens précieux se passoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuisoit aux délibérations. Personne ne pouvoit prévoir où tant de convulsions aboutiroient; lorsqu'un jeune négociant d'un génie hardi, lumineux & profond, se fit entendre. A sa voix, les orages se calment; les cœurs s'ouvrent à l'espérance. Il n'y a qu'un avis, & c'est le sien. La Compagnie, que les ennemis de tout privilege exclusif desiroient de voir abolie, & dont



tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, est maintenue ; & ce qui est indispensable, on la réforme.

Parmi les causes qui avoient précipité la Compagnie dans l'abîme où elle se trouvoit, il y en avoit une regardée depuis long-tems comme la source de toutes les autres : c'étoit la dépendance, ou plutôt la servitude où le gouvernement tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-siècle.

Dès 1723, la cour avoit elle-même choisi les directeurs. En 1730, un commissaire du roi fut introduit dans l'administration de la Compagnie. Dès-lors, plus de liberté dans les délibérations ; plus de relation entre les administrateurs & les propriétaires ; aucun rapport immédiat, entre les administrateurs & le gouvernement. Tout se dirigea par l'influence & suivant les vues de l'homme de la cour. Le mystère, ce voile dangereux d'une administration arbitraire, couvrit toutes les opérations ; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on assembla les actionnaires. Ils furent autorisés à nommer des syndics, & à faire tous les ans une assemblée générale ; mais ils n'en furent pas mieux instruits de leurs affaires, ni plus maîtres de les diriger. Le prince continua à nommer les directeurs ; & au lieu d'un commissaire qu'il avoit eu jusqu'alors dans la compagnie, il voulut en avoir deux.



Dès ce moment, il y eut deux partis. Chacun des commissaires forma des projets différens, adopta des protégés, chercha à faire prévaloir ses vues. De-là, les divisions, les intrigues, les délations, les haines, dont le foyer étoit à Paris, mais qui s'étendirent jusqu'aux Indes, & qui y éclaterent d'une manière si funeste pour la nation.

Le ministère frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remède. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troisième commissaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le despotisme avoit régné lorsqu'il n'y en avoit qu'un; la division, lorsqu'il y en eut deux: mais dès l'instant qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on tâcha de concilier le mieux qu'on put: & il n'y en avoit même qu'un en 1764; lorsque les actionnaires demandèrent qu'on rappellât la Compagnie à son essence, en lui rendant sa liberté.

Ils osèrent dire au gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la Compagnie, puisque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires: qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour eux & pour l'état, qu'autant qu'elles le seroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires



& les administrateurs & le ministère : que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les représentations faites de l'autre, recevraient nécessairement en passant par ses mains, l'impression de ses vues particulières & de sa volonté personnelle ; en sorte qu'il seroit toujours le véritable & l'unique administrateur de la compagnie : qu'un administrateur de cette nature, toujours sans intérêt, souvent sans lumières, sacrifieroit perpétuellement à l'éclat passager de son administration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce : qu'on devoit tout attendre au contraire d'une administration libre, choisie par les propriétaires, éclairée par eux, agissant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit constamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raisons furent senties par le gouvernement. Il assura à la Compagnie sa liberté par un édit solennel ; & le même négociant qui venoit de lui donner une nouvelle existence par son génie, forma un projet de statuts provisoires, pour donner une nouvelle forme à son administration.

Le but de ces institutions étoit, que la Compagnie ne fût plus conduite par des hommes, qui souvent n'étoient pas dignes d'en être les facteurs : que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la protéger : qu'elle fût également pré-



servée & de la servitude, sous laquelle elle avoit constamment gémi, & de l'esprit de mystère qui avoit perpétué la corruption: qu'il y eût des relations continuelles entre les administrateurs & les actionnaires: que Paris, privé de l'avantage dont jouissent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'instruire du commerce dans des assemblées libres & paisibles: que le citoyen s'y formât enfin des idées justes de ce lien puissant de toutes les nations, & qu'il apprît, en s'éclairant sur les sources de la prospérité publique, à respecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainsi qu'à mépriser les professions qui la détruisent.

Les événemens qui suivirent ces sages institutions, furent plus heureux qu'on n'osoit l'espérer. On remarqua de tous côtés une grande activité. Durant les cinq années que dura la nouvelle administration, les ventes s'élevèrent annuellement à dix-huit millions. Elles n'avoient pas été si considérables, dans les tems qu'on avoit regardé comme les plus brillans; puisque depuis 1726, jusques & y compris 1756, elles n'étoient montées qu'à 437, 376, 284 livres; ce qui faisoit année commune, paix & guerre, 14, 108, 912, liv.

Il faut tout dire. Les bénéfices depuis 1764 n'étoient pas ce qu'ils avoient été. La différence



de l'achat à la vente qui avoit été auparavant de cent pour cent au moins, n'étoit plus que d'environ soixante-dix pour cent. Cette diminution de profit venoit du défaut de fonds, de la ruine de la considération Françoise dans l'Inde, du pouvoir exorbitant de la nation conquérante qui venoit d'affervir ces régions éloignées. Les agents de la Compagnie étoient réduits à se procurer l'argent & la marchandise aux conditions les plus dures. Ils tiroient l'un & l'autre des négocians Anglois, qui cherchoient à faire passer en Europe les fortunes immenses qu'ils avoient faites en Asie.

C'est avec ces entraves & ces dégoûts, qu'étoit exercé le privilege exclusif du commerce des Indes; lorsque le gouvernement jugea convenable de le suspendre. Il faut voir quelle étoit alors la situation de la Compagnie.

Avant 1764, il existoit 52068 actions. A cette époque le ministère, qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoit, leur sacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de 11835, pour les indemniser des dépenses qu'ils avoient faites durant la dernière. Ces actions ayant été annulées, il n'en resta que 28432.

Les besoins de la compagnie, firent décider dans la suite un appel de 400 livres par action.

XV.  
Les mesures sont insuffisantes. On substitue le commerce des particuliers à celui de la Compagnie. Situation de ce corps à l'époque de son anéantissement.



Plus de trente quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille qui s'en étoient dispensées ayant été réduites aux termes de l'édit, qui avoit autorisé l'appel, aux cinq huitiemes de la valeur de celles qui y avoient satisfait; le nombre total se trouva réduit, par l'effet de cette opération à 36920 actions entieres & six huitiemes.

Le Dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, suivant les circonstances. Il fut de 100 livres, en 1722. Depuis 1723 jusqu'en 1745, de 150. Depuis 1746 jusqu'en 1749, de 70 livres. Depuis 1750 jusqu'en 1758, de 80 livres. Depuis 1759 jusqu'en 1763, de 40 livres. Il ne fut que de 20 livres en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient nécessairement assujettis au hazard du commerce, & au flux & reflux de l'opinion publique. De-là, ces écarts prodigieux, qui, tantôt élevoient, tantôt abaissoient le prix de l'action; qui de deux cens pistoles la réduisoient à cent, dans la même année; qui la reportoient ensuite à dix-huit cens livres, pour la faire retomber à sept cens quelque tems après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient presque toujours les mêmes. Mais c'est un calcul que le public ne fait jamais. La circonstance du moment le détermine; & dans sa con-



fiance comme dans ses craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement exposés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les hazards d'une pareille situation. En faisant de nouveaux fonds pour la reprise du commerce, ils demandèrent à mettre à couvert tout ce qui leur restoit de leur bien; de maniere que dans tous les tems, l'action eût un capital fixe, & une rente assurée. Le gouvernement consacra cet arrangement par son édit du mois d'août 1764. L'article treizieme porte expressément, que pour assurer aux actionnaires un fort fixe, stable & indépendant de tout événement futur du commerce; il sera détaché de la portion du contrat qui se trouvoit libre alors, le fonds nécessaire pour former à chaque action un capital de 1600 livres, & un intérêt de 80 liv., *sans que cet intérêt & ce capital soient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cause que ce soit, des engagements que la compagnie pourroit contracter postérieurement à cet édit.*

La compagnie devoit donc pour 36920 actions & six huitiemes, sur le pied de 80 livres par action, un intérêt de 2953660 liv. Elle payoit pour ses différens contrats 2, 727, 506 livres; ce qui faisoit en tout 5, 681, 166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viagères montoient



à 3, 074, 899 livres. Ainsi la totalité des rentes viagères & perpétuelles, formoit une somme de 8, 756, 065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie, pour faire face à des engagements si considérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, lui avoit fourni, 90, 000, 000 livres. A la chute du système, on lui abandonna pour son payement la vente exclusive du tabac, qui rendoit alors trois millions par an; mais il ne lui restoit aucun fonds pour son commerce. Aussi son inaction dura-t-elle jusqu'en 1726, que le gouvernement vint à son secours. La célérité de ses progrès étonna toutes les nations. L'effort qu'il prenoit, sembloit devoir l'élever au-dessus des compagnies les plus florissantes. Cette opinion, qui étoit générale, enhardissoit les actionnaires à se plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le trésor du prince s'enrichissoit de leurs dépouilles. Le profond mystère, sous lequel on ensevelissoit le secret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement des hostilités entre la France & l'Angleterre en 1744, rompit le charme. Le ministère, trop gêné dans ses affaires pour faire des sacrifices à la compagnie, l'abandonna



à elle-même. On fut alors bien surpris, de voir tout prêt à s'écrouler, ce colosse, qui n'avoit point éprouvé de secousses, & dont tous les malheurs se réduisoient à la perte de deux vaisseaux d'une valeur médiocre. C'en étoit fait de son sort, si en 1747 le gouvernement ne se fût reconnu débiteur envers la compagnie de 180, 000, 000 livres, dont il s'obligeoit de lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente exclusive du tabac, est un point si important dans son histoire, qu'on ne le trouveroit pas assez éclairci, si nous ne reprenions les choses de plus haut.

L'usage du tabac, introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La consommation en étoit si bornée, que le premier bail, qui commença le premier décembre 1674 & qui finit le premier octobre 1680, ne rendit au gouvernement que 500, 000 livres les deux premières années, & 600, 000 livres les quatre dernières; quoiqu'on eût joint à ce privilege le droit de marque sur l'étain. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales jusqu'en 1691, qu'elle y resta encore unie; mais elle y fut comprise pour 1, 500, 000 liv. par an. En 1697, elle redevint une ferme particuliere aux mêmes conditions, jusqu'en 1709, où elle reçut une augmentation de



100, 000 liv., jusqu'en 1715. Elle ne fut alors renouvelée que pour trois années, dont les deux premières devoient rendre 2, 000, 000 livres, & la dernière 200, 000 livres de plus. A cette époque, elle fut élevée à 4, 020, 000 livres par an; mais cet arrangement ne dura que du premier octobre 1718, au premier juin 1720. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du royaume, & resta sur ce pied jusqu'au premier septembre 1721. Les particuliers en firent, dans ce court intervalle, de si grandes provisions, que lorsqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail, qui étoit le onzième, devoit durer neuf ans, à commencer du premier septembre 1721, au premier octobre 1730. Les fermiers donnoient pour les treize premiers mois, 1, 300, 000 livres; 1, 800, 000 liv. pour la seconde année; 2, 560, 000 livres pour la troisième année; & 3, 000, 000 liv. pour chacune des six dernières. Cet arrangement n'eut pas lieu; parce que la compagnie des Indes, à qui le gouvernement devoit 90, 000, 000 livres portées au trésor royal en 1717, demanda la ferme du tabac, qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité, & dont des événemens particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juste, & l'on lui adjugea ce qu'elle sollicitoit avec la plus grande vivacité.

Elle régit, par elle-même, cette ferme, de



puis le premier octobre 1723, jusqu'au dernier septembre 1730. Le produit durant cet espace, fut de 50, 083, 967 livres 11 f. 9. d.; ce qui faisoit par an, 7, 154, 852 liv. 10 f. 3. d.; sur quoi il falloit déduire chaque année, pour les frais d'exploitation, 3, 042, 963 liv. 19 f. 6 d.

Ces frais énormes firent juger, qu'une affaire qui devenoit tous les jours plus considérable, seroit mieux entre les mains des fermiers généraux, qui la conduiroient avec moins de dépense, par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres usages. La compagnie leur en fit un bail pour huit années. Ils s'engagerent à lui payer 7, 500, 000 livres pour chacune des quatre premières années, & 8, 000, 000 liv. pour chacune des quatre dernières. Ce bail fut continué sur le même pied jusqu'au mois de juin 1747, & le roi promit de tenir compte à la compagnie de l'augmentation de produit, lorsqu'elle seroit connue & constatée.

A cette époque, le roi réunit la ferme du tabac à ses autres droits, en créant & aliénant au profit de la compagnie neuf millions de rente perpétuelle, au principal de cent quatre-vingts millions. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de quatre-vingt-dix millions; pour l'excédent du produit de la ferme du tabac,



depuis 1738 jusqu'en 1747; & pour l'indemniser des dépenses faites pour la traite des negres, des pertes souffertes pendant la guerre, de la rétrocession du privilege exclusif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouissance du droit de tonneau, dont le paiement avoit été suspendu depuis 1731. Ce traitement a paru cependant insuffisant à quelques actionnaires, qui sont parvenus à découvrir que, depuis 1758, il s'est vendu annuellement dans le royaume, onze millions sept cent mille livres de tabac à un écu la livre, quoiqu'il n'eût coûté d'achat que vingt-sept francs le cent pesant.

La nation pense bien différemment. Elle a accusé les administrateurs, qui déterminèrent le gouvernement à se reconnoître débiteur d'une somme si considérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une société particulière. Un écrivain qui examineroit de nos jours si ce reproche est ou n'est pas fondé, passeroit pour un homme oisif. Cette discussion est devenue très-inutile, depuis que les vraies lumieres se sont répandues. Il suffira de remarquer que c'est avec les neuf millions de rente mal-à-propos sacrifiés par l'état, que la compagnie faisoit face aux 8, 756, 065 liv. dont elle étoit chargée; de maniere qu'il lui restoit encore environ 244, 000 livres de revenu libre.



Il est vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires 74, 505, 000 livres; mais elle avoit dans son commerce, dans sa caisse ou dans ses recouvremens à faire 70, 733, 000 livres; somme presque suffisante pour balancer ses dettes.

Son unique richesse consistoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ vingt millions, & dans l'espérance de l'extinction des rentes viagères, qui, avec le tems, devoit lui donner trois millions de revenu, dont la valeur actuelle pouvoit être assimilée à un capital libre de trente millions.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouissoit de quelques droits qui lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce exclusif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des isles de l'Amérique, sortît de son privilege en 1736: mais il lui fut accordé en dédommagement une somme annuelle de cinquante mille francs qui lui fut toujours payée. Le privilege même du café de Moka, fut détruit en 1767, le gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du levant. La compagnie n'obtint à ce sujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus sensible. On lui avoit accordé en



1720 le droit de porter seule des esclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce système ne tarda pas à se faire sentir ; & il fut décidé que tous les négocians du royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une pistole par tête, aux treize livres qu'avoit accordées le trésor royal. En supposant que les isles Françoises recevoient quinze mille noirs par an, il en résultoit un revenu de 345, 000 livres pour la compagnie. Cet encouragement qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faisoit pas, fut supprimé en 1767 ; mais remplacé par un équivalent moins déraisonnable.

La compagnie, au tems de sa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandises, qu'elle exporteroit, & une gratification de 75 livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle importeroit. Le ministère, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des negres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 livres, & à 80 livres celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à six mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus d'un million, en y comprenant les 50, 000 livres qu'elle recevoit pour les cafés.

En conservant ses revenus, la Compagnie avoit



vu diminuer ses dépenses. L'édit de 1764 avoit fait passer la propriété des isles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'étoit imposé l'obligation de les fortifier & de les défendre. Par cet arrangement, la Compagnie s'étoit trouvée déchargée d'une dépense annuelle de deux millions, sans que le commerce exclusif dont elle jouissoit dans des deux colonies eût reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens apparens de prospérité, la Compagnie devoit s'endetter tous les jours; parce que ses revenus & les bénéfices de son commerce n'étoient pas suffisans pour payer tout-à la fois les dépenses attachées à l'administration de ce commerce & celles qui tiennent à la souveraineté, dépenses qui s'élevoient ensemble à huit millions par an. Elles pouvoient même se porter plus loin, étant susceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître à l'infini, suivant les vues politiques du gouvernement, qui est l'unique juge de leur importance & de leur nécessité.

Dans une situation si fâcheuse, la Compagnie ne pouvoit se soutenir que par le secours du gouvernement. Mais depuis quelque tems le conseil de Louis XV paroissoit envisager avec indifférence l'existence de ce grand Corps. Il parut enfin un arrêt du conseil, en date du 13 août 1769, par lequel le roi suspendoit le privilege



exclusif de la Compagnie des Indes, & accor-  
doit à tous ses sujets la liberté de naviguer & de  
commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance.  
Cependant en donnant cette liberté inattendue,  
le gouvernement crut devoir y apposer quelques  
conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle  
carrière aux armateurs particuliers, les assujettit  
à se munir de passe ports qui doivent leur être  
délivrés gratuitement par les administrateurs  
de la Compagnie des Indes; il les oblige à faire  
leur retour dans le port de l'Orient, exclusive-  
ment à tout autre; il établit un droit d'indult  
sur toutes les marchandises provenant des In-  
des; droit qui, par un second arrêt du conseil  
rendu le six septembre suivant fut fixé à cinq  
pour cent sur toutes les marchandises des In-  
des & de la Chine, & à trois pour cent sur  
toutes celles du cru des isles de France & de  
Bourbon.

L'arrêt du 13 août, en se bornant à suspendre  
le privilege de la compagnie, sembloit conserver  
aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exer-  
cice: mais ils n'en prévirent pas la possibilité; &  
ils se déterminèrent sagement à une liquidation  
qui pût assurer le sort de leurs créanciers, & les  
débris de leur fortune.

Ils offrirent au roi de lui céder tous les vais-  
seaux de la Compagnie, au nombre de trente;  
tous les magasins & les édifices qui lui apparte-



noient au port de l'Orient & aux Indes; la propriété de ses comptoirs & des alldées qui en dépendoient; tous ses effets de marine & de guerre; enfin huit cents esclaves qu'elles s'étoit réservés aux isles. Ces objets furent évalués trente millions par les actionnaires qui demanderent en même tems le payement de 16, 500, 000 livres qui leur étoient dus par le gouvernement.

Le roi, en agréant la cession proposée, crut devoir en diminuer le prix: non pas que les choses qui en faisoient l'objet n'eussent une valeur plus considérable encore dans les mains de la Compagnie; mais parce qu'en passant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainsi, au lieu 46, 500, 000 livres demandées par les actionnaires, le prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit par son édit du moins de janvier 1770, 1, 200, 000 livres de rentes perpétuelles au principal de trente millions.

Ce nouveau contrat servit d'hypothèque à un emprunt de douze millions en rentes viagères à dix pour cent, & par voie de lotterie, que la Compagnie fit dans le mois de février suivant. L'objet de cet emprunt étoit de faire face aux engagemens pris pour former les dernières expéditions: mais il ne suffisoit pas encore; & dans l'impossibilité de se procurer des fonds par la voie



du crédit, les actionnaires remirent au roi, dans leur assemblée du 7 avril 1770 toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette nouvelle cession consistoient dans l'extinction de 4, 200, 000 livres de rentes viagères; dans la partie du contrat de neuf millions qui excédoit le capital des actions; dans l'hôtel de Paris; dans les marchandises des Indes attendues en 1770 & 1771, présumées devoir s'élever à 26, 000, 000 liv. & enfin dans trois ou quatre millions de créances à exercer sur des débiteurs la plupart solvables, aux Indes, aux îles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même tems à fournir au roi une somme de 14, 768, 000 livres, par la voie d'un appel qui fut fixé à 400 l. par action. Le ministère, en acceptant ces divers arrangemens, s'engagea de son côté à payer toutes les rentes perpétuelles & viagères constituées par la Compagnie; tous les autres engagements, qui montoient à environ quarante-cinq millions; toutes les pensions & demi soldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de quatre-vingt mille francs; enfin à supporter tous les frais & tous les risques d'une liquidation qui, nécessairement, devoit durer plusieurs années.

Le roi, en même tems porta à 2500 livres,



produisant 125 livres de rente, le capital de l'action, qui par l'édit du mois d'août 1764, avoit été fixé à 1600 livres de principal, produisant une rente de 80 liv. La nouvelle rente de 125 livres fut assujettie à la retenue du dixieme; & il fut décidé que le produit de ce dixieme seroit employé annuellement au remboursement des actions par la voie du sort, sur le pied de leur capital de 2500 livres; de maniere que la rente des actions remboursées accroîtroit le fond d'amortissement jusqu'au parfait remboursement de la totalité des actions.

Ces conditions respectives se trouvent consignées dans un arrêt du conseil, du 8 avril 1770, portant homologation de la délibération prise la veille dans l'assemblée générale des actionnaires, & revêtu de lettres patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangements, l'appel a été fourni, le tirage pour le remboursement des actions au nombre de deux cents vingt, a été fait chaque année, & les dettes chyrographaires de la Compagnie ont été fidèlement acquittées à leur échéance.

Il est difficile, d'après ces détails, de se former une idée précise de la maniere d'être actuelle de la Compagnie des Indes, & de l'état légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette Compagnie, aujourd'hui sans possessions, sans mouvement, sans objet, ne peut pourtant pas être



regardée comme absolument détruite; puisque les actionnaires se sont réservés en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caisse particulière & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre côté, le privilège a été suspendu, mais il n'a été que suspendu; & il n'est point compris au nombre des objets cédés au roi par la compagnie. La loi qui l'a établie subsiste encore; les vaisseaux qui partent pour les mers des Indes ne peuvent s'expédier qu'à la faveur d'une permission délivrée au nom de la Compagnie. Ainsi la liberté accordée n'est qu'une liberté précaire; & si les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds suffisans pour en assurer l'exploitation, ils en auroient incontestablement le droit, sans qu'il fût besoin d'une loi nouvelle. Mais, à l'exception de ce droit apparent, qui dans le fait est comme non-existant, par l'impuissance où sont les actionnaires de l'exercer, tous leurs autres droits, toutes leurs propriétés, tous leurs comptoirs ont passé dans les mains du gouvernement. Parcourons rapidement ces possessions, en commençant par le Malabar.

XVI.  
Situation  
actuelle  
des Fran-  
çois à la  
côte de  
Malabar.

Entre le Canara & le Calicut, est une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue sur la côte, & sept ou huit au plus dans les terres. Le pays, extrêmement inégal, est couvert de poi-



vriers & de cototiers. Il est partagé en plusieurs petits districts, soumis à des seigneurs Indiens, tous vassaux de la maison de Colastry. Le chef de cette famille Bramine doit borner son attention à ce qui peut intéresser le culte des dieux. Il seroit au-dessous de lui de se livrer à des soins profanes, & c'est son plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'état est partagé en deux provinces. Dans la plus considérable, nommée l'Irouvate, on voit le comptoir Anglois de Tallichery, & le comptoir Hollandois de Cananor. Ces deux nations s'en partagent le poivre, de maniere que la première en tire ordinairement quinze cens mille livres pesant, & qu'il n'en reste guere que cinq cens mille pour sa rivale.

C'est dans la seconde province, appelée Cartenate, & qui n'a que cinq lieues de côte, que les François furent appelés en 1722. On avoit en vue de s'en servir contre les Anglois; mais un accommodement ayant rendu leur secours inutile, ils se virent forcés d'abandonner un poste qui leur donnoit des espérances. Le ressentiment & l'ambition les ramenerent en plus grand nombre en 1725, & ils s'établirent, l'épée à la main, sur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinsent du seul prince



qui régissoit ce canton , le commerce exclusif du poivre. Une faveur si utile donna naissance à une colonie, composée de six mille Indiens. Ils cultivoient 6350 cocotiers, 3967 arequiers, & 7762 poivriers. Tel étoit cet établissement, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'esprit de destruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes, les suivit à Mahé. Leur projet étoit de démolir les maisons, & de disperser les habitans. Le souverain du pays réussit à les faire changer de résolution. Tout fut sauvé, excepté les fortifications. En rentrant dans leur comptoir, les François ont trouvé les choses telles à-peu-près qu'ils les avoient laissées. Il leur convient d'assurer leur état, il leur convient de l'améliorer.

Mahé est dominé par des hauteurs, sur lesquelles on avoit élevé cinq forts qui n'existent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages; mais il est indispensable de prendre quelques précautions. On ne doit pas rester perpétuellement exposé à l'inquiétude des Naïrs, qui ont été autrefois tentés de piller, de détruire la colonie, & qui pourroient bien encore avoir la même intention, pour se jeter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne sont éloignés que de trois milles.

Indépendamment des postes que la sûreté de



l'intérieur exige, il est nécessaire de fortifier l'entrée de la rivière. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, ils infestent la mer Malabare par leurs pirateries. Ces brigands tentent même des descentes, par-tout où ils comptent faire du butin. Mahé ne feroit pas à l'abri de leurs entreprises; s'il y avoit de l'argent ou des marchandises sans défense qui pussent exciter leur cupidité.

Les François se dédommageroient aisément des dépenses qui auroient été faites, s'ils conduisoient leur commerce avec activité & intelligence. Leur comptoir est le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays leur en fourniroit deux millions cinq cens mille livres pesant. Ce que l'Europe ne consommeroit pas, ils l'envoyeroient à la Chine, dans la mer Rouge, & dans le Bengale. La livre de poivre ne leur reviendrait qu'à douze sols, & ils nous la vendroit vingt cinq ou trente.

Ce bénéfice, considérable par lui-même, feroit grossi par celui qu'on pourroit faire sur les marchandises d'Europe qu'on porteroit à Mahé. Les spéculateurs auxquels ce comptoir est le mieux connu, jugent qu'il sera aisé d'y débiter annuellement quatre cens milliers de fer, deux cens milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fusils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres ou grappins, cinquante



balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une assez grande quantité de vif-argent, & environ deux cens barriques de vin ou d'eau-de-vie, pour les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois qui sont au voisinage. Ces objets réunis produiront au moins 384, 000 livres, dont 153, 600 livres feront gain, en supposant un bénéfice de quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'est qu'elle entretiendra toujours dans ce comptoir des fonds, qui le mettront en état de se procurer les productions du pays dans les saisons de l'année où elles sont à meilleur marché.

Le plus grand obstacle que le commerce peut trouver, c'est la douane établie dans la colonie. La moitié de cet impôt gênant appartient au souverain du pays, & a été toujours un principe de dissension. Les Anglois de Tallichery qui éprouvoient le même dégoût, ont réussi à se procurer de la tranquillité. On pourroit, comme eux, se rédimer de cette contrainte, par une rente fixe & équivalente. Mais pour y déterminer le prince, il faudroit commencer par lui payer les sommes qu'il a prêtées, & ne lui plus refuser le tribut auquel on s'est engagé, pour vivre paisiblement sur ses possessions. Il n'est pas si aisé de disposer favorablement les choses dans la Bengale.



La France s'est obligée par le traité de 1763, <sup>XVII. Situation actuelle des François dans le Bengale.</sup> à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaste contrée. Les Anglois, qui y exercent la souveraineté, ne permettront jamais qu'on s'écarte de la loi qu'ils ont imposée. Ainsi Chandernagor, qui avant la dernière guerre comptoit soixante mille âmes, & qui n'en a maintenant que vingt quatre mille, est, & sera toujours un lieu entièrement ouvert.

A ce malheur d'une situation précaire, se joignent des vexations de tous les genres. Peu content des préférences que lui assure une autorité sans bornes, l'Anglois s'est porté à des excès crians. Il a insulté les loges des François; il leur a enlevé les ouvriers qui lui venoient; il a déchiré sur le métier même, les toiles qui leur étoient destinées; il a voulu que les manufactures ne travaillassent que pour lui, durant les trois mois les plus favorables; il a ordonné que ses cargaisons seroient choisies & complétées, avant qu'on pût rien détourner des ateliers. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis, de faire un dénombrement exact des tisserands, & de se contenter ensemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit seul du reste, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a poussé ses prétentions jusqu'à vouloir que ses fac-



teurs pussent acheter dans Chandernagor même ; & il a fallu se soumettre à cette dure loi , pour ne se pas voir exclu des marchés de tout le Bengale. En un mot , il a tellement abusé de l'injuste droit de la victoire , que les philosophes pourroient être tentés de faire des vœux pour la ruine de sa liberté , si les peuples n'étoient pas cent fois plus oppresseurs & plus cruel encore sous le gouvernement d'un seul homme , que dans les possessions d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude.

Tout le tems que les choses resteront sur le pied où elles sont dans cette opulente partie de l'Asie , les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts , des humiliations , sans qu'il en puisse résulter aucun avantage solide & permanent pour leur commerce. On sortiroit de cet état d'opprobre , si l'on pouvoit changer Chandernagor pour Chatigam.

Chatigam est situé sur les confins d'Arrakan. Les Portugais , qui dans le tems de leur prospérité , cherchoient à occuper tous les postes importants de l'Inde , y formerent un grand établissement. Ceux qui s'y étoient fixés , secouèrent le joug de leur patrie , après qu'elle fut passée sous la domination Espagnole , & se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolèrent long-tems par leurs brigandages les côtes & les mers voisines. A la fin , les Mogols les



attaquerent, & éleverent sur leurs ruines une colonie assez puissante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Arrakan & du Pégu auroient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obscurité, & n'en est sortie qu'en 1758, lorsque les Anglois s'y sont établis.

Le climat en est sain, les eaux excellentes, & les vivres abondans: l'abord y est facile, & l'ancrage sûr. Le continent & l'isle de Sandiva lui forment un assez bon port. Les rivières de Barrempocter & de l'Ecki, qui sont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ses opérations de commerce. Si Chatigam est plus éloigné de Patna, de Casmibazar, de quelques autres marchés, que les colonies Européennes de la rivière d'Ougly, elle est plus proche de Jougdia, de Dacca, de toutes les manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoissance de ces avantages, eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de Chatigam, nous pensons qu'à la dernière paix, elle l'auroit cédé aux François, pour être débarrassée de leur voisinage dans les lieux pour lesquels l'habitude lui avoit donné plus d'at-



tachement. Nous présumons même qu'elle se feroit désistée pour Chatigam, des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert, & qui impriment sur ses possesseurs un opprobre plus nuisible qu'on ne croit aux spéculations de commerce. C'est une profession libre. La mer, les voyages, les risques, & les vicissitudes de la fortune, tout lui inspire l'amour de l'indépendance. C'est-là son ame & sa vie : dans les entraves, elle languit, elle meurt.

L'occasion est peut-être favorable, pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblemens de terre qui ont renversé les fortifications que les Anglois avoient commencé à élever, paroissent les avoir dégoutés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédilection. Cet inconvénient est encore préférable pour les François, à celui d'une ville sans force. Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'exposer aux secousses de la terre qu'aux insultes des nations. Heureusement les François gênés dans le Bengale, trouvent quelques dédommagemens dans une situation plus avantageuse au Coromandel.

XVIII.  
Situation  
actuelle  
des Fran-  
çois à la  
côte de  
Coroman-  
del.

Au Nord de cette immense côte, la France occupe Yanon, dans la province de Ragimendry. Ce comptoir sans territoire, situé à neuf milles de l'embouchure de la rivière d'Inge-



rom, fut autrefois florissant. De fausses vues le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourroit acheter pour quatre à cinq cens mille livres de marchandises, parce que la fabrication des bonnes & belles toiles est considérable dans le voisinage. Quelques expériences heureuses, prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y feroit plus lucratif, si l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établissement à deux milles seulement de celui des François.

Cette concurrence est bien plus funeste encore à Mazulipatam. La France réduite, dans cette ville qui reçut autrefois ses loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas soutenir l'égalité contre la Grande Bretagne, à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de sortie, & qui obtient d'ailleurs dans le commerce toute la faveur qu'entraîne la souveraineté. Aussi toutes les spéculations des François se bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles, pour la valeur de 150,000 livres. Il faut se former une autre idée de Karical.

Cette ville située dans le royaume de Tanjaour, sur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtimens de 150 tonneaux,



fut cédée en 1738 à la compagnie, par un roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies avant que ses engagements eussent été remplis, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un Nabab attaqua la place avec son armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonstances, le prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues de ses oncles; & son successeur, qui avoit hérité de ses ennemis comme de son trône, voulut se concilier une nation puissante, en la confirmant dans sa possession. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent sauter les fortifications. Elle fut depuis restituée aux François, qui y rentrèrent en 1765.

Dans l'état actuel, Karical est un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'usage des naturels du pays. Son territoire, considérablement augmenté par les concessions qu'avoit faites en 1749 le roi de Tanjaour, est redevenu ce qu'il étoit dans les premiers tems, de deux lieues de long sur une dans sa plus grande largeur. De quinze aldees qui le couvrent, la seule digne d'attention, se nomme Tiranoulé-Rayenpatnam: elle n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. On y fabrique, on y peint des perles médiocrement fines,



mais convenables pour Batavia & les Philippines. Les Choulis, Mahométans, ont de petits bâtimens, avec lesquels ils font le commerce de Ceylan, & le cabotage.

La France peut tirer tous les ans de cette possession, deux cens bales de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approvisionnement de ses autres colonies.

Toutes les marchandises achetées à Karical, à Yanon, à Mazulipatam, sont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établissemens François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencemens furent si foibles, acquit avec le tems, de la grandeur, de la puissance, & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres, qui donnoient de la fraîcheur, même au milieu du jour. Une mosquée, deux pagodes, deux églises, & le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des monumens publics dignes d'attention. On avoit construit en 1704 une petite citadelle, qui étoit devenue inutile, depuis qu'il avoit été permis de bâtir des maisons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défense, trois côtés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un fossé, des bastions, & un glacis.



imparfait dans quelques endroits. La rade étoit défendue par des batteries, judicieusement placées.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit soixante-dix mille habitans. Quatre mille étoient Européens, Metis ou Toppas. Il y avoit au plus dix mille Mahométans; le reste étoit des Indiens, dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres, de dix-sept ou dix-huit castes différentes. Trois aldées dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille ames.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruisirent de fond en comble, & en chassèrent tous les habitans. D'autres examineront peut-être, si le droit barbare de guerre pouvoit justifier toutes ces horreurs. Nous détournerons les yeux de tant de cruautés commises par un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la résolution que la France a prise de rétablir Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de son commerce. Tout justifie la sagesse de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties sur la côte de Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller



près du rivage, sous la protection du canon des fortifications. Son territoire qui a trois lieues de long sur une de large, n'est qu'un sable stérile sur le bord de la mer; mais dans sa plus grande partie, il est propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée chaya, qui fait les couleurs. Deux foibles rivières qui traversent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu singulièrement. A trois milles au Nord-Est de la place, s'élève cent toises au-dessus de la mer, un coteau, qui sert de guide aux navigateurs à sept ou huit lieues de distance, avantage inestimable sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur, est un vaste étang creusé depuis plusieurs siècles, & qui après avoir rafraîchi & fertilisé un grand territoire, vient arroser les environs de Pondichery. Enfin, la colonie est favorablement située pour recevoir les vivres & les marchandises du Carnate, du Mayssour, & du Tanjâour.

Tels sont les puissans motifs qui ont déterminé la France à la réédification de Pondichery. Aussi-tôt que ses agens parurent le 11 d'avril 1765, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévastation & la politique, avoient dispersés. Au commencement de 1770, il s'en trouvoit vingt-sept mille qui avoient re-



levé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils sont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour; ce préjugé si doux à conserver, si utile à nourrir, ne permet pas de douter qu'ils ne reviennent tous, aussi-tôt que la ville sera fermée. Les tisserands, les teinturiers, les peintres, les marchands, ceux qui ont quelque chose à perdre, n'attendent que cette sûreté pour suivre leur inclination.

Dans l'état actuel, les comptoirs François dans l'Inde coûtent beaucoup & rendent peu. Malheureusement on n'est pas dédommagé par les isles de Bourbon & de France, qui ne sont pas arrivées au degré de prospérité qu'on devoit attendre.

XIX.  
Situation  
actuelle  
des Fran-  
çois à l'is-  
le de Fran-  
ce.

La dernière des deux isles, devenue célèbre, occupa plus long-tems l'imagination que l'industrie de ses possesseurs. Ils s'épuisèrent en conjectures, sur l'usage qu'on en pouvoit faire.

Les uns vouloient qu'elle fût un entrepôt, où viendroient aboutir toutes les marchandises qu'on tireroit des Indes. Elles devoient y être portées sur des bâtimens du pays, & versées ensuite dans des vaisseaux François, qui ne pousseroient jamais leur navigation plus loin. Cet arrangement offroit le double avantage, & de l'économie, puisque la solde & la nourriture



des matelots Indiens ne coûtent que peu; & de la conservation des équipages Européens, souvent détruits par la longueur des voyages, plus souvent encore par l'intempérie du climat, sur-tout dans le Bengale & dans l'Arabie. Ce système, auquel on auroit dû peut-être s'arrêter, fut regardé comme impraticable, à cause de la nécessité supposée de promener dans les mers d'Asie un pavillon formidable, pour prévenir ou pour réprimer les vexations qui souvent y sont à craindre.

Une nouvelle combinaison occupa les esprits. On conjectura qu'il pourroit être utile d'ouvrir aux habitans de l'île de France, le commerce des Indes, qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenseurs de cette opinion, soutenoient qu'une pareille liberté seroit une source féconde de richesses pour la colonie, & par conséquent pour la métropole. Ils pouvoient avoir raison, mais les expériences ne furent pas heureuses; & sans examiner si cette innovation avoit ou n'avoit pas été judicieusement conduite, l'île fut fixée à l'état d'un établissement purement agricole.

Ce nouvel ordre de choses occasionna de nouvelles fautes. On fit passer d'Europe dans la colonie, des hommes qui n'avoient ni le goût ni l'habitude du travail. Les terrains furent distribués au hazard, & sans distinguer ce qui



devoit être défriché de ce qui ne le devoit pas être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de son industrie, mais de la protection qu'il avoit su se ménager dans l'administration. La compagnie qui gagnoit cent pour cent sur les marchandises qu'elle tiroit d'Europe, & cinquante pour cent sur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fussent livrées à vil prix dans ses magasins. La tyrannie des corvées, sans objet & sans mesure, aggrava les excès du monopole. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ses mains tous les pouvoirs, manqua aux engagements qu'il avoit pris avec ses sujets, ou si l'on veut avec ses esclaves.

Sous un pareil gouvernement, toute espèce de bien étoit impossible. Rien ne marchoit d'un pas ferme & soutenu. Le coton, l'indigo, le sucre, le rocou, le poivre, le thé, le cacao : tout fut essayé, mais avec cette légèreté qui ne permet aucun succès. En courant après des chimères, on négligea les cultures essentielles. Quoiqu'il y eût en 1765 dans la colonie 1469 blancs, non compris les troupes; 1587 Indiens ou negres libres; 11881 esclaves; ses productions ne s'élevoient pas au-dessus de 320650 livres pesant de bled, de 474030 liv. de riz, de 1570040 liv. de maiz, de 142700 livres de ha-



ricots, de 135500 livres d'avoine. Les observateurs qui voyoient l'agriculture de l'isle de France, ne la trouvoient pas fort différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi les Sauvages.

Depuis que cette isle est entre les mains du gouvernement, il s'y est fait quelques changemens utiles. La culture du café établie depuis long-tems à Bourbon, y a été introduite. C'est avec un tel succès, qu'on ne désespere pas d'y en recueillir un jour six à sept millions de livres, si le tems, & une administration éclairée, y réunissent jamais les moyens d'exploitation, sans lesquels il est impossible qu'aucune colonie puisse prospérer. A cet espoir s'en est joint un autre depuis peu.

Personne n'ignore que les Hollandois s'enrichissent depuis deux siècles par la vente du girofle & de la muscade. Pour s'en approprier le commerce exclusif, ils ont mis aux fers ou exterminé le peuple qui possédoit ces épiceries. Dans la crainte même d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, ils ont extirpé la plupart des arbres, & souvent brûlé le fruit de ceux qu'ils ont conservés. Cette avidité cruelle, dont les nations se sont si souvent indignées, révoltoit singulièrement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Asie en naturaliste & en philosophe. Il a profité de l'autorité qui lui étoit confiée à



l'isle de France, pour faire chercher dans les parties les moins fréquentées des Moluques, ce que l'avarice avoit dérobé jusqu'ici à l'activité. Le succès a couronné les travaux des navigateurs hardis & intelligens, dans lesquels il avoit placé sa confiance.

Le 24 Juin 1770 il a été porté dans l'isle de France quatre cents plants de muscadier; dix mille noix muscades, ou germées ou propres à germer, soixante-dix plants de girofliers; une caisse de baies de girofle, dont quelques-unes étoient germées & hors de terre.

Ces richesses ont été distribuées aux colons, pour essayer tous les terrains, toutes les expositions. La plupart des plantes ont péri, & il est vraisemblable que les autres ne porteront point de fruit. Mais quoi qu'il arrive, l'isle de France devra être toujours regardée comme le plus heureux présent de la nature, pour une nation qui voudra faire le commerce de l'Asie.

Elle est située dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'Océan Indien. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en est plus sûre du secret de ses armemens. Ceux qui la desiroient plus près de notre continent, ne voient pas qu'il seroit alors impossible de se porter en un mois au Malabar, au Coromandel, & en deux mois au plus dans les golfes les plus éloignés;



avantage inestimable pour un peuple qui n'a aucun port dans l'Inde. La position de cette île, située à la hauteur des côtes arides & brûlantes de l'Afrique, ne l'empêche pas d'être tempérée & saine. Le sol, quoique pierreux, est assez fertile. L'expérience a prouvé qu'il pouvoit donner la plupart des choses nécessaires aux besoins, aux délices même de la vie. Ce qui pourroit lui manquer sera fourni par Madagascar, qui a des vivres abondans, & par Bourbon, où des mœurs encore simples ont maintenu le goût de l'agriculture. Le fer qu'on ne trouveroit pas dans ces deux îles, elle le tire de ses propres mines.

La grande-Bretagne voit d'un œil chagrin dans les mains de ses rivaux, une possession où l'on peut préparer la ruine de ses prospérités d'Asie. Dès les premiers hostilités entre les deux nations, elle dirigera sûrement tous ses efforts contre une colonie qui menace la source de ses plus riches trésors. Quel malheur pour la France si elle s'en laissoit dépouiller !

Cependant que ne faut-il pas craindre, quand on voit que jusqu'ici il n'y a point eu de projet fixe pour fortifier cette île; que les moyens ont toujours manqué, ou qu'ils ont été mal employés; que d'année en année, le ministère de Louis XV a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des administrateurs, comme l'on attend le retour

XX.

Il convient à la cour de Versailles de fortifier l'île de France & Pondichéry, si elle veut prendre part au commerce des Indes.



d'un courier de la frontiere. Loin de pouvoir penser que les assaillans trouveroient une résistance insurmontable, on est réduit à craindre qu'ils ne fissent réussir leur projet par les seuls moyens que l'Inde peut leur fournir, sans aucun secours d'Europe.

Il est tems de tout dire. Quand on parcourt les côtes de l'isle de France, on est tout étonné de la trouver accessible pour des bateaux dans tous les points de sa circonférence. Malgré les récifs qui l'environnent, il y a plusieurs baies où un débarquement de troupes peut être exécuté de vive force sous la protection du feu des vaisseaux.

Dans les parties de l'isle où les navires sont obligés de se tenir le plus au large, les récifs laissent entr'eux & la terre une mer calme & tranquille, où des bateaux peuvent manœuvrer la nuit sans le plus petit risque.

Si dans certains endroits il se trouve entre les récifs & la terre trop peu d'eau pour que les bateaux y abordent, le débarquement se fait alors avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Le calme qui regne entre la terre & les récifs, ne laisse rien à craindre à l'assaillant dans une telle manœuvre. La retraite n'en est que plus sûre en cas de résistance, & les bateaux que plus en sûreté pendant l'opération.

Telle est, sans exception, l'idée qu'il faut se



former de l'isle de France ; parce que s'il se trouve une pointe où un bateau ne puisse pas aborder, l'obstacle cesse à vingt toises à droite ou à gauche. Ainsi l'ennemi ne fera jamais un débarquement de vive force, que par ignorance ou par présomption. Dans l'impossibilité où seront les défenseurs de garder toute une circonférence de quarante lieues, il aura toujours un lieu pour y débarquer sans obstacle.

Durant la dernière guerre, on avoit élevé autour de l'isle des batteries, dont les feux directs sur la mer n'avoient pour objet, que de tirer sur les vaisseaux mouillés au large, ou passant à la voile. Des ingénieurs plus éclairés, ont reconnu que ces batteries élevées à grands frais, partageroient inutilement les forces, demeureroient elles-mêmes sans défense comme sans utilité, & qu'elles ne résisteroient pas au feu des vaisseaux que les meilleures fortifications ne peuvent soutenir. On a pris le parti de les abandonner, mais sans leur rien substituer.

Le port du Nord-Ouest est le chef-lieu de l'isle, & doit être le principal objet de l'ennemi dans ses dispositions d'attaque. La nature du terrain ne permet pas de le fortifier assez, pour qu'il puisse soutenir un siège. Il faudroit le mettre à l'abri d'un coup de main, & fortifier dans l'intérieur du pays un point intermédiaire, d'où l'on pût porter rapidement par des communications



bien ménagées, les forces de la colonie par-tout où elles pourroient être nécessaires.

Avec un tel établissement pour dernière ressource, il faudra que l'ennemi livre cent combats pour s'emparer de l'isle. Il n'en viendra pas même à bout, si les chemins ouverts au milieu des bois pour aller du centre à la circonférence, ont été pratiqués avec un tel art, qu'en donnant toute facilité aux défenseurs pour se porter au rivage, ils aient réservé à l'ennemi les difficultés pour pénétrer au centre. La nature du pays en fournit les moyens: par-tout elle offre des ravins qu'il faut passer, des montagnes qu'il faut tourner. Il est aisé de saisir les points favorables.

Cependant il y a un rapport si nécessaire & si absolu entre l'isle de France & Pondichery, que ces deux possessions sont absolument dépendantes l'une de l'autre; car sans l'isle de France, il n'y a point de protection pour les établissemens de l'Inde; & sans Pondichery, l'isle de France sera exposée à l'invasion des Anglois par l'Asie comme par l'Europe.

L'isle de France & Pondichery, considérés dans leurs rapports nécessaires, feront leur sûreté respective. Pondichery protégera l'isle de France par sa rivalité avec Madras, que les Anglois seront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer; & réciproquement



l'isle de France fera toujours prête à porter du secours à Pondichery, ou à agir offensivement selon les circonstances.

D'après ces principes, rien de si pressé que de mettre Pondichery en état de défense. Depuis 1764, les intérêts particuliers qui croisent l'intérêt général, ont laissé à déterminer à quel plan de fortifications il falloit s'arrêter sur cette place importante. On a déjà dépensé des fonds assez considérables pour cet objet, & ils l'ont été inutilement, parce qu'ils ont été successivement employés à des systèmes contraires. Il seroit superflu de s'appesantir sur les inconvéniens de ces éternelles irrésolutions.

Lorsque l'isle de France & Pondichery seront arrivés au point de force où il convient de les porter, on pourra s'occuper sérieusement du commerce qui a cessé d'exister au moment où il est devenu libre. A la vérité, les expéditions pour la Chine ont continué, les expéditions pour les isles de France & de Bourbon se sont même multipliées; mais à l'exception d'un ou deux armemens qui tiennent à des circonstances particulières, aucun négociant raisonnable n'a envoyé ses fonds au Malabar, au Coromandel, au Bengale; & le petit nombre des armateurs inconsidérés qui ont osé le tenter, ont péri misérablement. Il en devoit être ainsi, sans qu'on

XXI.

Les François solidement établis dans l'Inde sortiront de l'état d'oppression où les tiennent les Anglois.



en puisse rien conclure en faveur des privileges exclusifs.

On peut se souvenir que la destruction de la compagnie, qui seroit arrivée d'elle-même, fut précipitée par la cupidité & par la haine. La politique, qui n'avoit aucune part à la révolution, n'avoit pas préparé d'avance l'action du commerce public, qui devoit remplacer le privilege exclusif. Ce passage subit ne pouvoit être suivi d'aucun succès. Avant d'essayer de ce nouveau régime, il auroit fallu substituer insensiblement & par degrés, les négocians particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'acquérir des connoissances positives sur les différentes branches d'un commerce jusqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laisser le tems de former des liaisons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriser, & pour-ainsi-dire les conduire dans les premières expéditions.

Disons plus. Toutes ces précautions n'auroient pas encore suffi, pour assurer les opérations des négocians François dans l'Inde. Il étoit impossible de lutter avec succès contre l'Anglois, qui, maître de tout & par-tout, auroit pour les faire échouer, les facilités que donne la puissance, & les principes relâchés qu'inspire la prospérité. Ainsi, de quelque maniere & sous quelque forme que le commerce de France fût exploité, c'étoit



une suite nécessaire de la situation des choses, qu'il éprouvât les plus grands malheurs. Les contrariétés seroient moindres, sans doute, si la cour de Versailles mettoit ses établissemens de l'Inde en état d'accorder une protection que le souverain doit à ses sujets, dans toute l'étendue de sa domination. Elles seroient encore moindres, si le ministere Britannique veilloit à l'exécution des traités avec la fermeté qu'exige la justice. Mais il n'y a que le rétablissement de la balance qui puisse finir efficacement une oppression qui déshonore également la nation qui la souffre, & celle qui la permet; & cet équilibre ne peut malheureusement s'établir que par la guerre.

Loin, & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la discorde. Que plutôt la voix de la philosophie & de la raison se fasse entendre des maîtres du monde. Puissent tous les souverains, après tant de siècles d'erreur, préférer la vertueuse gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer sur des régions dévastées & des cœurs ulcérés! Puissent tous les hommes devenus freres, s'accoutumer à regarder l'univers, comme une seule famille rassemblée sous les yeux d'un pere commun! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & sensibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux ministres ambitieux qui tiennent



les rênes des empires. Leur inquiète activité continuera à faire répandre des torrens de sang.

Ce seront de misérables intérêts de commerce, qui mettront de nouveau les armes à la main des François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'industrie de ses voisins, & que la supériorité de ses forces navales nourrisse cette espérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Asie, où elle auroit si peu à gagner & tant à perdre. Cette puissance n'ignore pas les vœux secrets qui se forment de toutes parts, pour le renversement d'un édifice qui offusque tous les autres de son ombre. Le Souba du Bengale est dans un désespoir secret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Decan ne se console pas de voir tout son commerce dans la dépendance d'une nation étrangère. Le Nâbab d'Arcate n'est occupé qu'à dissiper les défiances de ses tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obstacles à leurs rapines. Toutes les puissances de ces contrées ou portent des fers, ou se croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinssent le centre de tant de haines, se missent à la tête d'une ligue universelle? Ne peut-on pas prédire, au contraire,



qu'une exacte neutralité pour l'Inde, feroit le parti qui lui conviendrait le mieux, & qu'elle embrasseroit avec le plus de joie.

Mais ce système conviendrait-il également à ses rivaux ? on ne le sauroit croire. Les François sont instruits, que des moyens de guerre préparés à l'isle de France, pourroient être employés très-utilement ; que les conquêtes de l'Angleterre sont trop étendues pour n'être pas exposées ; & que depuis que les officiers qui avoient de l'expérience sont rentrés dans leur patrie, les possessions Britanniques dans l'Indostan ne sont défendues que par des jeunes gens, plus occupés de leur fortune que d'exercices militaires. On doit donc présumer qu'une nation belliqueuse saisisroit rapidement l'occasion de réparer ses anciens désastres. A la vue de ses drapeaux, tous les souverains opprimés se mettroient en campagne ; & les dominateurs de l'Inde, entourés d'ennemis, attaqués à la fois au Nord & au Midi, par mer & par terre, succomberoient nécessairement.

Alors les François, regardés comme les libérateurs de l'Indostan, fortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaise conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des princes & des peuples de l'Asie, si la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce fera étendu & florissant,



tout le tems qu'ils sauront être justes. Mais cette prospérité finiroit par des catastrophes, si une ambition démesurée les pouffoit à piller, à ravager, à opprimer. Il faudra même, pour donner de la stabilité à leur situation, que par des procédés nobles & généreux, ils se fassent pardonner leurs avantages, par les rivaux qu'ils auront surpassés. On n'aura pas besoin d'une grande magnanimité, pour souffrir patiemment les opérations des peuples du Nord de l'Europe dans les mers d'Asie.

*Fin du quatrieme Livre.*





# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

E T

## POLITIQUE.

*Des établissemens & du Commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

### LIVRE CINQUIEME.

---

*Commerce du Danemarck, d'Ostende, de la  
Suede, de la Prusse, de l'Espagne, de la  
Russie, aux Indes Orientales. Questions  
importantes sur les liaisons de l'Europe avec  
les Indes.*

C'EST une opinion assez généralement reçue, XXII.  
Ancien-  
nes révo-  
lutions du  
Dane-  
marck.  
que les Cimbres occupoient dans les tems les  
plus reculés, à l'extrémité de la Germanie, la  
Chersonese Cimbrique, connue de nos jours  
sous le nom de Holstein, de Sleswick, de



Jutland; & que les Teutons habitoient les isles voisines. Que l'origine des deux peuples, fût ou ne fût pas commune, ils sortirent de leurs forêts ou de leurs marais ensemble & en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire & un climat plus doux. Ils se dispofoient même à passer les Alpes; lorsque Rome jugea qu'il étoit tems d'opposer des dignes à un torrent qui entraînoit tout. Ces barbares triompherent de tous les généraux que leur opposa cette fiere république, jusqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

Leur pays presqu'entièrement désert après cette terrible catastrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes, qui, chassés par Pompée du vaste espace renfermé entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne, marcherent vers le nord & l'occident de l'Europe, soumettant les nations qui se trouvoient sur leur passage. Ils mirent sous le joug la Russie, la Saxe, la Westphalie, la Chersonese Cimbrigue & jusqu'à la Fionie, la Norwege & la Suede. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les asservir, qu'afin de soulever tous les esprits contre la puissance formidable, odieuse & tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laissa dans le nord, y fermenta si bien en secret, que quelques siècles après toutes les nations fondirent



d'un commun accord sur cet empire ennemi de toute liberté, & eurent la consolation de le renverser, après l'avoir affoibli par plusieurs secousses réitérées.

Le Danemarck & la Norwege, se trouverent sans habitans, après ces expéditions glorieuses. Ils se rétablirent peu-à-peu dans le silence, & recommencerent à faire parler d'eux vers le commencement du huitieme siecle. Ce ne fut plus la terre qui servit de théâtre à leur valeur; l'océan leur ouvrit une autre carrière. Entourés de deux mers, on les vit se livrer entièrement à la piraterie, qui est toujours la premiere école de la navigation pour des peuples sans police.

Ils s'effayerent d'abord sur les états voisins & s'emparerent du petit nombre de bâtimens marchands qui parcouroient la Baltique. Ces premiers succès enhardirent leur inquiétude, & les mirent en état de former des entreprises plus considérables. Ils infesterent de leurs brigandages, les mers & les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandres, de France, même de l'Espagne, de l'Italie & de la Grece. Souvent ils pénétrèrent dans l'intérieur de ces vastes contrées, & ils s'éleverent jusqu'à la conquête de la Normandie & de l'Angleterre. Malgré la confusion qui regne dans les annales de ces tems barba-



res, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étranges.

D'abord, les Danois & les Norwegiens avoient, pour la piraterie, un penchant violent qu'on a toujours remarqué dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs & de bonnes loix. L'habitude dut les familiariser avec l'océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une foible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges & de glaces, rien ne les attachoit à leur territoire. La facilité de construire des flottes, qui n'étoient que des radeaux grossièrement assemblés pour naviguer le long des côtes, leur donnoit les moyens d'aller par-tout, de descendre, de piller & de se rembarquer. Le métier de pirate étoit pour eux ce qu'il avoit été pour les premiers héros de la Grece, la carrière de la gloire & de la fortune, la profession de de l'honneur qui consistoit dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inspiroit un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différens chefs, & tantôt séparées en autant d'armemens que de nations. Ces irruptions subites, faites en cent endroits à la fois, ne laissoient aux habitans des côtes mal défendues parce qu'elles étoient mal gouvernées, que la triste alternative d'être massacrés ou de



racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avoient.

Quoique ce caractère destructeur fût une suite de la vie sauvage que menaient les Danois & les Norwégiens, de l'éducation grossière & toute militaire qu'ils recevoient; il étoit plus particulièrement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant imposteur exalta, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ses dogmes sanguinaires, la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui servoit à la guerre, les épées, les haches, les piques, fût déifié. On cimentoit les engagements les plus sacrés, par ces instrumens si chers. Une lance plantée au milieu de la campagne, attiroit à la prière & aux sacrifices. Odin lui-même, mis par sa mort au rang des immortels, fut la première divinité de ces affreuses contrées, où les rochers & les bois étoient teints & consacrés par le sang humain. Ses sectateurs croyoient l'honorer, en l'appellant le dieu des armées, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire. Les guerriers, qui alloient se battre, faisoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui consacroient. Ces ames étoient le droit d'Odin. La croyance universelle étoit, que ce dieu se montreroit dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui se défendoient avec courage, & tantôt pour frapper les heureuses victimes qu'il



destinoit à périr. Elles le suivoient au séjour du ciel, qui n'étoit ouvert qu'aux guerriers. On couroit à la mort, au martyre, pour mériter cette récompense. Elle achevoit d'élever jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à une sainte ivresse du sang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le christianisme renversa toutes les idées qui formoient la chaîne d'un pareil système. Ses missionnaires avoient besoin de rendre leurs prosélites sédentaires, pour travailler utilement à leur instruction; & ils réussirent à les dégouter de la vie vagabonde, en leur suggérant d'autres moyens de subsister. Ils furent assez heureux pour leur faire aimer la culture & surtout la pêche. L'abondance du hareng, que la mer amenoit alors sur les côtes, y procuroit un moyen de subsistance très-facile. Le superflu de ce poisson fut bientôt échangé contre le sel nécessaire pour conserver le reste. Une même foi, de nouveaux rapports, des besoins mutuels, une grande sûreté, encouragerent ces liaisons naissantes. La révolution fut si entière, que, depuis la conversion des Danois & des Norwegiens, on ne trouve pas dans l'histoire la moindre trace de leurs expéditions, de leurs brigandages.

Le nouvel esprit, qui paroissoit animer la Norwege & le Danemarck, devoit étendre de jour en jour leur communication avec les au-



tres peuples de l'Europe. Malheureusement, elle fut interceptée par l'ascendant que prenoient les villes Anséatiques. Lors même que cette grande & singulière confédération fut déchue, Hambourg maintint la supériorité qu'il avoit acquise sur tous les sujets de la domination Danoise. Ils commençoient à rompre les liens qui les avoient asservis à cette espèce de monopole; lorsqu'ils furent décidés à la navigation des Indes, par une circonstance assez particulière, pour être remarquée.

Un facteur Hollandois, nommé Boschower, chargé par sa nation de faire un traité de commerce avec le roi de Ceylan, se rendit si agréable à ce monarque, qu'il devint le chef de son conseil, son amiral, & fut nommé prince de Mingone. Boschower enivré de ces honneurs, se hâta d'aller en Europe, les étaler aux yeux de ses concitoyens. L'indifférence avec laquelle ces républicains reçurent l'esclave titré d'une cour Asiatique, l'offensa cruellement. Dans son dépit, il passa chez Christiern IV, roi de Danemarck, pour lui offrir ses services & le crédit qu'il avoit à Ceylan. Ses propositions furent acceptées. Il partit en 1618 avec six vaisseaux, dont trois appartenoient au gouvernement, & trois à la compagnie qui s'étoit formée pour entreprendre le commerce des Indes. La mort qui le surprit, dans la traversée, ruina les espé-

XXIII  
Le Dane-  
marck en-  
treprend  
le com-  
merce des  
Indes.



rances qu'on avoit conques. Les Danois furent mal reçus à Ceylan; & Ové Giedde de Tommerup leur chef, ne vit d'autre ressource que de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voisin de cette île.

Le Tanjaour est un petit état qui n'a que cent milles dans sa plus grande longueur, & quatre-vingts milles dans sa plus grande largeur. C'est la province de cette côte la plus abondante en riz. Cette richesse naturelle, beaucoup de manufactures communes, une grande abondance de racines propres à la teinture, font monter ses revenus publics à près de cinq millions. Elle doit sa prospérité à l'avantage d'être arrosée par le Caveri, rivière qui prend sa source dans les Gathes. Ses eaux, après avoir parcouru un espace de plus de quatre cents milles, se divisent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram. L'autre conserve le nom de Caveri, & se subdivise encore en quatre branches, qui coulent toutes dans le royaume, & le préservent de cette sécheresse horrible qui brûle durant une grande partie de l'année le reste du Coromandel.

Cette heureuse situation fit désirer aux Danois de former un établissement dans le Tanjaour. Leurs propositions furent accueillies favorablement. On leur accorda un territoire fertile & peuplé, sur lequel ils bâtirent d'abord Trinque-



bar, & dans la suite la forteresse de Dansbourg, suffisante pour la défense de la rade & de la ville. De leur côté, ils s'engagerent à une redevance annuelle de 16500 livres qu'ils payent encore.

La circonstance étoit favorable pour fonder un grand commerce. Les Portugais opprimés par un joug étranger, ne faisoient que de foibles efforts, pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyoient des vaisseaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandois ne travailloient qu'à se rendre maîtres des épices. Les Anglois se ressentoient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puissances voyoient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traversoit.

Il arriva delà que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne passoit pas 853263 liv., firent des affaires assez considérables dans toutes les parties de l'Inde. Malheureusement, la compagnie de Hollande prit une supériorité assez décidée, pour les exclure des marchés où ils avoient traité avec le plus d'avantage; & par un malheur plus grand encore, les dissensions qui bouleverserent le nord de l'Europe, ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie, de s'occuper d'intérêts si éloignés. Les Danois de Trinquebar tombèrent insensiblement dans le mépris, & des naturels du pays, qui



n'estiment les hommes qu'en proportion de leurs richesses, & des nations rivales dont ils ne purent soutenir la concurrence. Cet état d'impuissance les découragea. La Compagnie remit son privilège, & céda ses établissemens au gouvernement, pour le dédommager des sommes qui lui étoient dues.

## XXIV.

Varia-  
tions qu'a  
éprouvées  
le com-  
merce des  
Danois  
aux Indes.

Une nouvelle société s'éleva en 1670 sur les débris de l'ancienne. Christiern V lui fit un présent en vaisseaux & autres effets, qui fut estimé 310, 828 livres 10 sols, & les intéressés fournirent 732, 600 livres. Cette seconde entreprise formée sans fonds suffisans, fut encore plus malheureuse que la première. Après un petit nombre d'expéditions, le comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avoit, pour fournir à sa subsistance, à celle de sa foible garnison, que son petit territoire & deux bâtimens qu'il fretoit aux négocians du pays. Ces ressources même lui manquèrent quelquefois; & il se vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre bastions qui formoient sa forteresse. A peine le mettoit-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaisseau pour l'Europe avec une cargaison médiocre.

La pitié paroissoit le seul sentiment qu'une situation si désespérée pût inspirer, Cependant la jalousie qui ne dort jamais, & l'avarice qui



s'allarme de tout, suscitèrent aux Danois une guerre odieuse. Le raja de Tanjaour, qui leur avoit coupé plusieurs fois la communication avec son territoire, les attaqua en 1689 dans Trinquebar même, à l'instigation des Hollandois. Ce prince étoit sur le point de prendre la place après six mois de siege, lorsqu'elle fut secourue & délivrée par les Anglois. Cet événement n'eut, ni ne pouvoit avoir, des suites importantes. La compagnie Danoise continua à languir. Son dépérissement devenoit même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730.

De ces cendres naquit deux ans après celle qui subsiste aujourd'hui. Les faveurs qu'on lui prodigua pour la mettre en état de négocier avec économie, avec liberté, sont la preuve de l'importance que le gouvernement attachoit à ce commerce. Son privilege exclusif doit durer quarante ans. Ce qui sert à l'armement, à l'équipement de ses vaisseaux, est exempt de tout droit. Les ouvriers du pays qu'elle emploie, ceux qu'elle fait venir des pays étrangers, ne sont point assujettis aux réglemens des corps de métier qui enchaînent l'industrie en Danemarck comme dans le reste de l'Europe. On la dispense de se servir de papier timbré dans ses affaires. Sa juridiction est entière sur ses employés; & les sentences de ses directeurs ne sont point sujettes



à revision, à moins qu'elles ne prononcent des peines capitales. Pour écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte, le souverain a renoncé au droit qu'il devoit avoir de se mêler de l'administration, comme principal intéressé. Il n'a nulle influence dans le choix des officiers civils ou militaires, & ne s'est réservé que la confirmation du gouverneur de Trinquebar. Il s'est même engagé à ratifier toutes les conventions politiques qu'on jugeroit à propos de faire avec les puissances de l'Asie.

Pour prix de tant de sacrifices, le gouvernement n'a exigé qu'un pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine qui seroient exportées, & deux & demi pour cent sur toutes celles qui se consommeroient dans le royaume.

L'octroi, dont on vient de voir les conditions, n'eut pas été plutôt accordé, qu'on s'occupa du soin de trouver des intéressés. Pour y parvenir plus aisément, on distingua deux especes de fonds. Le premier appelé *constant*, fut destiné à l'acquisition de tous les effets que l'ancienne compagnie avoit en Europe & en Asie. On donna le nom de *roulant* à l'autre; parce qu'il est réglé tous les ans sur le nombre, la cargaison & la dépense des vaisseaux qu'on juge convenable d'expédier. Chaque actionnaire a la liberté de s'intéresser ou de ne



pas s'intéresser à ces armemens, qui sont liquidés à la fin de chaque voyage. Si quelqu'un refusoit d'y prendre part, ce qui n'est pas encore arrivé, on céderoit sa place à d'autres. Par cet arrangement, la Compagnie fut permanente par son fonds constant, & annuelle par le fonds roulant.

Il paroissoit difficile de régler les frais que devoit supporter chacun des deux fonds. Tout s'arrangea plus aisément qu'on ne l'avoit espéré. Il fut arrêté que le roulant ne feroit que les dépenses nécessaires pour l'achat, l'équipement, la cargaison des vaisseaux. Tout le reste devoit regarder le constant, qui, pour se dédommager, préleveroit dix pour cent sur toutes les marchandises de l'Asie qui se vendroient en Europe, & de plus cinq pour cent sur tout ce qui partiroit de Trinquebar. Cette addition continuelle au fonds *constant* a tellement augmenté sa masse, qu'au lieu de quatre cents actions de 1125 liv. chacune qu'avoit la Compagnie, on lui en compte aujourd'hui seize cent de 1687 l. 10 s. Elle s'est fixée à ce nombre en 1755; & depuis cette époque les droits dont s'accroissoit le fonds constant, ont servi à augmenter le dividende qui avoit été pris jusqu'alors sur les bénéfices du fonds roulant.

Il suffit d'être propriétaire d'une action pour



avoir droit de suffrage dans les assemblées générales. Ceux qui en ont trois ont deux voix; ceux qui en ont cinq ont trois voix, & ainsi dans la même proportion jusqu'au nombre de vingt actions qui donnent douze voix, sans qu'on puisse aller au-delà.

En renouvelant en 1772 pour vingt ans l'octroi de la Compagnie, on a fait quelque changement à ce règlement. Il a été arrêté qu'aucun membre, quel que fût son intérêt, ne pourroit jamais avoir au-delà de trois voix, & qu'il ne lui seroit plus permis de voter par écrit ou par procuration.

XXV.  
Etat du  
commer-  
ce des Da-  
nois aux  
Indes.

Le Danemarck fait son commerce d'Asie dans les mêmes contrées que les autres nations de l'Europe. Ce qu'il tire de poivre de Malabar, ne passe pas, une année dans l'autre, soixante milliers.

Tout porteroit à croire que ses affaires du Coromandel sont animées. Il y possède un excellent territoire qui, quoique de deux lieues de circonférence seulement, a une population de trente mille âmes. Environ dix mille habitent Trinquabar. Il y en a douze mille dans une grande aldée, remplie de manufactures grossières. Le reste travaille utilement dans quelques autres aldées moins considérables. Trois cents Danois, dont cinquante forment la garnison,



sont tout ce qu'il y a d'Européens dans la colonie. Leur entretien ne coûte annuellement que 96000 livres, ce qui est à-peu-près le revenu de la possession.

La compagnie y occupe peu ses facteurs. Elle ne leur expédie que deux bâtimens tout les trois ans; & ces vaisseaux n'emportent en tous que dix-huit cents bales de toiles communes, qui ne coûtent pas au-delà de 1500000 l. Les facteurs eux-mêmes ne savent pas profiter pour leur fortune particulière de l'inaction où on les laisse. Toute leur industrie se borne à prêter à gros intérêts à des marchands Indiens, les foibles fonds dont ils ont la disposition. Aussi Trinquebar, quoique fort ancien, n'a-t-il pas cet air de vie & d'opulence qu'une activité éclairée a donné à des colonies plus modernes. Les François chassés de leurs établissemens avoient donné quelque vigueur à Trinquebar; mais leur retraite a fait retomber cette colonie dans son état languissant. Cependant la situation des Danois au Coromandel, est encore moins fâcheuse que dans le Bengale.

Peu de tems après leur arrivée en Asie, ils firent voir leur pavillon sur le Gange. Une prompte décadence les en éloigna, & on ne les y a revus qu'en 1755. La jalousie du commerce, qui est devenue la passion dominante de notre siècle, a traversé leurs vues sur Bankibasar, &



ils ont été réduits à se fixer dans le voisinage. Les François qui avoient seuls appuyé le nouveau comptoir, y ont trouvé dans les malheurs de la dernière guerre un asyle, & tous les secours de l'amitié & de la reconnoissance. Rarement il reçoit des vaisseaux directement d'Europe. Depuis 1757 on n'y en a vu que deux, dont les cargaisons réunies n'ont coûté dans le pays que 2160000 liv.

Le commerce de la Chine n'étant point sujet à tant de longueurs, à tant d'obstacles; la compagnie Danoise s'y est attachée avec plus de vivacité qu'à celui du Gange ou de Coromandel, qui demandent des fonds d'avance. Elle y envoie tous les ans un, & le plus souvent deux gros vaisseaux. Les thés qui forment leur plus grand retour, se consommoient la plupart en Angleterre. L'acquisition que ce royaume a faite de l'isle du Man qui servoit d'entrepôt à cette fraude, en fermant aux Danois ce débouché, doit naturellement diminuer le commerce qu'ils faisoient à la Chine.

Actuellement les ventes annuelles de la compagnie s'élèvent à six millions cinq cents mille livres. Il n'est pas vraisemblable qu'elle les pousse beaucoup plus loin. Ses armemens, nous le savons, se font facilement & à bon marché. Ses navigateurs, moins hardis que ceux de quelques autres nations, ont de la sagesse & de l'expéri-



rience. Elle trouve dans les mines de Norwege le fer qu'elle porte aux Indes. Le gouvernement lui paye à un prix très-avantageux, le salpêtre qu'il l'oblige de rapporter. Les manufactures nationales ne sont ni en assez grand nombre ni assez favorisées, pour la gêner dans ses ventes. Tout le Nord, & une partie de l'Allemagne, lui ouvrent, par leur situation, un débit facile. Elle a de bonnes loix, & sa conduite est digne des plus grands éloges. Peut-être n'y a-t-il pas de régie qu'on puisse comparer à la sienne, pour la probité & l'économie.

Malgré ces avantages, la compagnie Danoise languira toujours. Les consommations de ses marchandises seront nécessairement médiocres, dans une région que la nature a condamnée à la pauvreté, & que l'industrie ne peut enrichir. La métropole n'est ni assez peuplée, ni assez puissante, pour lui fournir les moyens d'étendre son commerce. Ses fonds sont foibles & le seront toujours. Les étrangers ne confieront point leurs capitaux à un corps soumis à l'autorité arbitraire d'une monarchie absolue. Avec une administration, dont la sagesse feroit honneur à la république la mieux constituée, il éprouvera les maux qu'entraîne la servitude. Un gouvernement despotique eût-il les meilleures intentions, n'est jamais assez puissant pour faire le



bien. Il commence par ôter aux sujets ce libre exercice des volontés, qui est l'ame, le ressort des nations ; & quand il a brisé ce ressort, il ne peut plus le rétablir. C'est la confiance qui lie les hommes, unit les intérêts, fait les affaires ; & le pouvoir arbitraire est absolument exclusif de la confiance, parce qu'il est absolument exclusif de toute sûreté.

Le projet formé en 1728, de transférer de Copenhague à Altena le siege de la Compagnie, ne pouvoit pas remédier à ces inconvéniens. L'expédition des vaisseaux auroit été à la vérité plus facile, & ils n'auroient pas été exposés au malheur de manquer leur voyage, que les glaces du Sund leur font perdre quelquefois ; mais nous ne pensons pas avec les auteurs du projet que le voisinage eût déterminé Hambourg à placer ses capitaux dans une affaire pour laquelle il a toujours montré de l'éloignement. Ainsi nous ne craignons pas de dire que l'Angleterre & la Hollande firent un acte de tyrannie inutile en s'opposant à cet arrangement domestique d'une puissance libre & indépendante. Leurs inquiétudes sur Ostende étoient mieux fondées.

XXVI.  
Etablisse-  
ment  
d'une  
Compagnie des  
Indes à  
Ostende.

Les lumieres sur le commerce & sur l'administration, la saine philosophie, qui gagnoient insensiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avoient trouvé des barrières insurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avoient pu péné-



rer à la Cour de Vienne qui ne s'occupoit que de projets de guerre & d'aggrandissement par la voie des conquêtes. Les Anglois & les Hollandois attentifs à empêcher la France d'augmenter son commerce, ses colonies & sa marine, lui suscitoient des ennemis dans le continent, & prodiguoient à la maison d'Autriche des sommes immenses qu'elle employoit à combattre la France; mais à la paix, le luxe d'une couronne rendoit à l'autre plus de richesses, qu'elle ne lui en avoit ôté par la guerre.

Des états, qui par leur étendue rendroient formidable la puissance Autrichienne, bornent ses facultés par leur situation. La plus grande partie de ses provinces est éloignée des mers. Le sol de ses possessions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations. Il ne fournit ni les huiles, ni les soies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettoit d'aspirer à l'opulence, & elle ne savoit pas être économe. Avec le luxe & le faste naturel aux grandes cours, elle n'encourageoit point l'industrie & les manufactures, qui pouvoient fournir à ce goût de dépense. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les sciences arrêtoit ses progrès en tout. Les artistes restent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne sont pas éclairés par les savans. Les sciences & les arts languissent ensemble, par tout où n'est point établie la liberté de pen-



fer. L'orgueil & l'intolérance de la maison d'Autriche, entretenoient dans ses vastes domaines, la pauvreté, la superstition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même, autrefois si renommés pour leur activité & leur industrie, ne conservoient rien de leur ancien éclat. Anvers ne voyoit pas un seul vaisseau dans son port; il n'étoit plus le magasin du nord, comme il l'avoit été pendant deux siècles. Bien loin de fournir aux nations leur habillement, Bruxelles & Louvain recevoient le leur des Anglois. La pêche si précieuse du hareng, avoit passé de Bruges à la Hollande. Gand, Courtrai, quelques autres villes, voyoient diminuer tous les jours leurs manufactures de toile & de dentelles. Ces provinces, placées au milieu des trois peuples les plus éclairés, les plus commerçans de l'Europe, n'avoient pu, malgré leurs avantages naturels, soutenir cette concurrence. Après avoir lutté quelque tems contre l'oppression, contre des entraves multipliées par l'ignorance, contre les privilèges qu'un voisin avide arrachoit aux besoins continuels du gouvernement, elles étoient tombées dans un dépérissement extrême.

Le prince Eugène, aussi grand homme d'état que grand homme de guerre, élevé au-dessus de tous les préjugés, cherchoit depuis long-tems les moyens d'accoître les richesses d'une puissance dont il avoit si fort reculé les frontières;



lorsqu'on lui proposa d'établir à Ostende une compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avoient formé ce plan étoient étendues. Ils prétendoient que si cette entreprise pouvoit se soutenir, elle animeroit l'industrie de tous les états de la maison d'Autriche, donneroit à cette puissance une marine, dont une partie seroit dans les Pays-Bas, & l'autre à Fiume ou à Trieste, la délivreroit de l'espece de dépendance où elle étoit encore des subsides de l'Angleterre & de la Hollande, & la mettroit en état de se faire craindre sur les côtes de Turquie, & jusques dans Constantinople.

L'habile ministre auquel s'adressoit ce discours, sentit aisément le prix des ouvertures qu'on lui faisoit. Il ne voulut cependant rien précipiter. Pour accoutumer les esprits de sa cour, ceux de l'Europe entière à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on fît partir avec ses seuls passeports deux vaisseaux pour l'Inde. Le succès de leur voyage multiplia les expéditions dans les années suivantes. Toutes les expériences furent heureuses; & la cour de Vienne crut devoir en 1722 fixer le sort des intéressés, la plupart Anglois ou Hollandois, par l'octroi le plus ample qui eût été jamais accordé.

La nouvelle Compagnie qui avoit un fonds de vingt millions partagé en dix mille actions, parut avec éclat dans tous les marchés des In-



des. Elle forma deux établissemens, celui de Coblom, entre Madras & Sadraspatan à la côte de Coromandel, & celui de Bankibasar dans le Gange. Elle projettoit même de se procurer un lieu de relâche, & ses regards s'étoient arrêtés sur Madagascar. Elle étoit assez heureuse pour pouvoir se reposer du soin de sa prospérité sur des agens, qui avoient eu assez de fermeté pour surmonter les obstacles que la jalousie leur avoit opposés, & assez de lumieres pour se débarrasser des pieges qu'on leur avoit tendus. La richesse de ses retours, la réputation de ses actions qui gagnoient quinze pour cent, ajoutoient à sa confiance. On peut penser que les événemens ne l'auroient pas trahie, si les opérations, qui en étoient la base, n'eussent été traversées par la politique. Pour bien développer les causes de cette discussion, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

XXVII.  
Raisons  
qui ont  
amené la  
destruction  
de la  
compa-  
gnie  
d'Orléans.

Lorsqu'Isabelle eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer jusqu'aux Philippines, l'Europe étoit plongée dans une telle ignorance, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes, à tous les sujets de l'Espagne qui n'étoient pas nés en Castille. La partie des Pays-Bas qui n'avoit pas recouvré la liberté, ayant été donnée en 1598 à l'infante Isabelle, qui épousoit l'archiduc Albert, on exigea des nouveaux souverains qu'ils renonçassent formellement à ce



commerce. La réunion de ces provinces faite de nouveau en 1638 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuse stipulation. Les Flamands, blessés avec raison de se voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples, de trafiquer par-tout où d'autres nations ne sont pas en possession légitime d'un commerce exclusif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur gouverneur, le cardinal Infant, qui fit décider qu'on les autoriseroit à naviguer aux Indes orientales. L'acte qui devoit constater cet arrangement n'étoit pas encore expédié, lorsque le Portugal brisa le joug sous lequel il gémissoit depuis si long-tems. La crainte d'augmenter le mécontentement des Portugais, que l'on espéroit de ramener, empêcha de leur donner un nouveau rival en Asie, & fit éloigner la conclusion de cette importante affaire. Elle n'étoit pas finie, lorsqu'il fut réglé en 1648 à Munster, que les sujets du roi d'Espagne ne pourroient jamais étendre leur commerce dans les Indes, plus qu'il ne l'étoit à cette époque. Cet acte ne doit pas moins lier l'empereur qu'il ne lioit la cour de Madrid, puisqu'il ne possède les Pays-Bas qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations dont ils étoient chargés sous la domination Espagnole.

Ainsi raisonnaient la Hollande & l'Angleterre, pour parvenir à obtenir la suppression de la nou-



velle compagnie, dont le succès leur caufoit les plus vives inquiétudes. Ces deux alliés, qui par leurs forces maritimes pouvoient anéantir Ostende & son commerce, voulurent ménager une puissance qu'ils avoient élevée eux-mêmes, & dont ils croyoient avoir besoin contre la maison de Bourbon. Ainsi, quoique déterminés à ne point laisser puiser la maison d'Autriche à la source de leurs richesses, ils se contenterent de lui faire des représentations, sur la violation des engagements les plus solennels. Ils furent appuyés par la France, qui avoit le même intérêt, & qui de plus étoit garante du traité violé.

L'empereur ne se rendit pas à ces représentations. Il étoit soutenu dans son entreprise par l'opiniâtreté de son caractère, par les espérances ambitieuses qu'on lui avoit données, par les grands privilèges, les préférences utiles que l'Espagne accordoit à ses négocians. Cette couronne se flattoit alors d'obtenir pour Dom Carlos l'héritière de la maison d'Autriche, & ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands sacrifices à cette alliance. La liaison des deux cours qu'on avoit cru irréconciliables, agita l'Europe. Toutes les nations se crurent en péril. Il se fit des ligues, des traités sans nombre, pour rompre une harmonie qui paroissoit plus dangereuse qu'elle ne l'étoit. On n'y réussit, malgré tant de mouvemens, que lorsque le conseil de



Madrid, qui n'avoit plus de trésors à verser en Allemagne, se fut convaincu qu'il couroit après des chimères. La défection de son allié n'étonna pas l'Autriche; elle parut décidée à soutenir toutes les prétentions qu'elle avoit formées, spécialement les intérêts de son commerce. Soit que cette fermeté en imposât aux puissances maritimes, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'elles ne consultaient que les principes d'une politique utile, elles se déterminèrent en 1727 à garantir la pragmatique sanction. La cour de Vienne paya un si grand service, par le sacrifice de la compagnie d'Ostende.

Quoique les actes publics ne fissent mention que d'une suspension de sept ans, les associés sentirent bien que leur perte étoit décidée, & que cette stipulation n'étoit là que par ménagement pour la dignité impériale. Ils avoient trop bonne opinion de la cour de Londres & des Etats généraux, pour penser qu'on eût assuré l'indivisibilité des possessions Autrichiennes pour un avantage qui n'auroit été que momentané. Cette persuasion les détermina à oublier Ostende, & à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent successivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieste, en Toscane. La nature, la force ou la politique ruinerent leurs efforts. Les plus heureux d'entr'eux, furent ceux qui tournerent leurs regards vers la Suede.



XXVIII.

Idée gé-  
nérale de  
l'ancien  
gouverne-  
ment de  
Suede.

La Suede, dont les habitans sous le nom de Goths, avoient concouru au renversement de l'empire Romain, après avoir fait le bruit & les ravages d'un torrent, se perdit dans ses déserts & retomba dans l'obscurité. Ses dissensions domestiques, toujours assez vives quoique continuelles, ne lui permirent pas de s'occuper de guerres étrangères, ni de mêler ses intérêts à ceux des autres nations. Elle avoit malheureusement de tous les gouvernemens le plus vicieux, celui où l'autorité est partagée, sans qu'aucune puissance de l'état sache précisément le degré qui lui en appartient. Les prétentions opposées du roi, du clergé, de la noblesse, des villes, des paysans, formoient une espece de cahos qui auroit cent fois perdu le royaume, si les peuples voisins n'avoient languï dans la même barbarie. Gustave Vasa, en réunissant dans sa personne une grande partie des différens pouvoirs, mit fin à cette anarchie; mais il précipita l'état dans une autre calamité tout aussi funeste.

Cette nation, que l'étendue de ses côtes, l'excellence de ses ports, ses bois de construction, ses mines de fer & de cuivre, tous les matériaux nécessaires à la marine appelloient à la navigation, l'avoit abandonnée depuis qu'elle s'étoit dégoûtée de la piraterie. Lubeck étoit en possession d'enlever aux Suédois leurs productions, & de leur fournir le sel, les étoffes,



toutes les marchandises qu'ils tiroient de l'étranger. On ne voyoit dans leurs rades que les vaisseaux de cette république, ni dans leurs villes d'autres magasins que ceux qu'elle y avoit formés.

Cette dépendance blessa l'ame fiere de Gustave. Il voulut rompre les liens qui enchaînoient au-dehors l'industrie de ses sujets, mais il le voulut avec trop de précipitation. Avant d'avoir construit des vaisseaux, d'avoir formé des négocians, il ferma ses ports aux Lubeckois. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre son peuple & les autres peuples. Cette interruption subite & entiere dans les affaires, fit tomber l'agriculture, le premier des arts dans tous les pays, & le seul qui fût alors connu en Suede. Les champs resterent en friche, aussi-tôt que le laboureur vit cesser ces demandes réitérées & continuelles, qui avoient excité jusqu'alors son activité. Quelques bâtimens Anglois & Hollandois, qui se montroient de loin en loin, n'avoient pas réveillé l'ancienne émulation, lorsque Gustave Adolphe monta sur le trône.

Les premieres années de son regne furent marquées par des changemens utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il se forma des compagnies pour la Perse & pour les Indes occidentales. Les côtes



de l'Amérique septentrionale virent jetter les fondemens d'une colonie. Le pavillon Suédois répandit dans toutes les mers d'Europe du cuivre, du fer, du bois, du suif, du goudron, des cuirs, du beurre, des grains, du poisson, des pelleteries; il recevoit en échange des vins, des eaux-de-vie, du sel, des épiceries, toutes sortes d'étoffes.

Cette prospérité n'eut qu'un moment. Les guerres du grand Gustave en Allemagne, firent aisément disparoître une industrie naissante. Ses successeurs voulurent la relever, mais de nouvelles guerres qui durèrent jusqu'à la mort de Charles XII, la firent tomber encore. Durant ce long période, les rois n'avoient d'autre but que de s'emparer du pouvoir absolu, & le génie de la nation étoit entièrement tourné du côté des armes.

Les Suédois ne s'occupèrent d'objets utiles, que lorsqu'ils eurent perdu toutes leurs conquêtes, & que l'élévation de la Russie ne leur laissa plus l'espérance d'en faire de nouvelles. Les états du royaume ayant aboli le despotisme, corrigèrent les abus d'une administration si vicieuse. Le passage rapide d'un état d'esclavage à la plus grande liberté, n'occasionna pas pourtant les secousses violentes qui accompagnent ces révolutions. Tous les changemens furent faits avec maturité. Les professions les plus



nécessaires, ignorées ou méprisées jusqu'alors, fixerent les premiers regards. On ne tarda pas à connoître les arts de commodité ou d'agrément. Il parut sur les sciences les plus profondes des ouvrages lumineux, qui méritèrent d'être adoptés par les nations même les plus éclairées. La jeune noblesse alla se former dans tous les états de l'Europe, qui offroient quelque genre d'instruction. Ceux des citoyens qui s'étoient éloignés d'un pays depuis long-tems ruiné & dévasté, y rapportèrent les talens qu'ils avoient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'administration, devinrent le sujet de tous les entretiens. Tout ce qui intéressoit la république, fut mûrement discuté dans les assemblées générales, & librement approuvé, librement censuré par des écrits publics. On appella des lumières de tous les côtés. Les étrangers qui apportotent quelques inventions, quelque connoissance utile, étoient accueillis; & c'est dans ces heureuses circonstances, que les agens de la compagnie d'Ostende se présentèrent.

Un riche négociant de Stockholm, nommé Henri Koning, goûta leurs projets, & les fit approuver par la diète de 1731. On établit une compagnie des Indes, à laquelle on accorda le privilège exclusif de négocier au-delà du cap de Bonne-Espérance. Son octroi fut borné à

XXIX.  
Les Sué-  
dois se li-  
vrent au  
commer-  
ce des In-  
des. Sur  
quelle ba-  
se est éta-  
bli le com-  
merce.



quinze ans. On crut qu'il ne falloit pas lui donner plus de durée, soit pour remédier de bonne heure aux imperfections qui se trouvent dans les nouvelles entreprises, soit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens, qui s'élevoient contre un établissement que la nature & l'empire du climat sembloient repousser. Le desir de réunir le plus qu'il seroit possible les avantages d'un commerce libre & ceux d'une association privilégiée, firent régler que les fonds ne seroient pas limités, & que tout actionnaire pourroit retirer les siens à la fin de chaque voyage. Comme les intéressés étoient la plupart étrangers, il parut juste d'assurer un bénéfice à la nation, en les assujettissant à payer au gouvernement 2250 livres par last que porteroit chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas que les actionnaires, qui bornoient à-peu-près leurs opérations au commerce de la Chine, ne partageassent de beaucoup plus gros bénéfices que ne l'avoit jamais fait aucune compagnie. Un pareil succès déterminâ les états, qui en 1746 renouvelloient le privilège, à exiger à la place de l'ancien droit, un droit de 75,000 livres par vaisseau. La convention fut exactement remplie jusqu'en 1753: alors les directeurs qui trouvoient leur position utile, formerent le projet de la rendre permanente, en donnant une consistance fixe à l'as-



fociation passagere dont ils conduisoient les affaires; & ils firent adopter leur plan par la nation assemblée. Il paroissoit plus difficile de faire goûter aux actionnaires un arrangement qui engageoit leur liberté, & que les malheurs des autres compagnies devoient leur rendre plus que suspect. On les ébranla par l'espoir d'un revenu à-peu-près régulier, au lieu d'un dividende qui depuis quelques années varioit d'une maniere incroyable; soit que ce fût un moyen imaginé pour préparer le succès du projet; soit que ce fût une suite naturelle des révolutions du commerce. Ils furent tout-à-fait déterminés, par la complaisance qu'eut le gouvernement de se contenter d'un droit de vingt pour cent sur les thés, sur les autres marchandises des Indes qui se consommeroient dans le royaume, au lieu de 75,000 livres qu'il recevoit depuis six ans pour chaque navire. Ce nouvel ordre de choses dura jusqu'en 1766, tems auquel expiroit le privilege accordé vingt ans auparavant.

On n'avoit pas attendu ce terme, pour s'occuper du renouvellement de la compagnie. Dès le septieme de juillet 1762, il fut accordé un nouvel octroi pour vingt ans encore. Les conditions en furent plus avantageuses pour l'état, que ne l'espéroient ceux de ses membres qui n'avoient pas suivi les bénéfices de ce com-



merce. On lui prêta quinze cens mille francs sans intérêt, & trois millions à un intérêt de six pour cent. Les actionnaires qui faisoient ces avances, en devoient être remboursés successivement par la retenue des 112,500 livres, qu'ils s'engageoient à payer pour chaque navire qu'ils expédieroient. Celles de leurs marchandises qui sortiroient du royaume, furent de plus assujetties à un droit d'un quart pour cent de leur vente, & celles qui seroient consommées dans l'intérieur du pays aux droits anciens ou à des droits nouveaux, tels qu'il plairoit au gouvernement de les régler. Tel est l'ordre qui subsiste depuis 1766.

La compagnie a établie le siege de ses affaires à Gotenbourg, dont la position offre pour la navigation des facilités que refusoient les autres ports. Au commencement ses fonds varioient d'un voyage à l'autre. Il est reçu qu'en 1753 ils furent fixés à neuf millions, dont il n'y en eut que six de fournis. L'opinion des gens les mieux instruits, est que le dernier arrangement les a portés réellement à dix millions. On est réduit à de simples conjectures sur ce point important. Jamais il ne fut mis sous les yeux du public. Comme les Suédois n'entroient que pour très-peu dans ce capital, on jugea convenable de dérober la connoissance de cette pauvreté. Pour y parvenir, il fut statué que



tout directeur qui révéleroit le nom des intéressés, ou les sommes qu'ils auroient souscrites, feroit suspendu, déposé même, & qu'il perdrait sans retour tout l'argent qu'il auroit dans cette entreprise. Cet esprit de mystère s'est perpétué. A la vérité, douze des principaux actionnaires, choisis tous les quatre ans dans une assemblée générale, reçoivent régulièrement les comptes de l'administration : mais cette sûreté ne paroît jamais suffisante à des négocians ; ils trouveront toujours étonnant qu'un état libre ait ouvert une pareille porte à la corruption. Le secret, dans la politique, est comme le mensonge ; il sauve pour un moment les états, & les perd à la longue. L'un & l'autre n'est utile qu'aux méchans.

Malgré quelques malheurs, qu'a essayés la compagnie, le dividende d'une année dans l'autre, s'est élevé à trente-deux pour cent. Ce bénéfice n'a été fait que sur des ventes qui n'ont pas passé annuellement six millions de livres. Les onze douzièmes de ces marchandises ont été portés à l'étranger, & la Suede a payé de ses productions le peu qu'elle a consommé. La foiblesse de son numéraire & la médiocrité de ses ressources, lui interdisoit un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

La Suede a six mille neuf cents lieues carrées, à n'en compter que dix & demie par dé-



gré, comme elle fait. Une grande partie est occupée par des lacs immenses. Son sol, assez généralement gras & argilleux, est plus difficile à cultiver que des champs sablonneux, mais il est plus fertile. Les neiges prodigieuses qui le couvrent, garantissent & nourrissent ses plantes. Malheureusement les travaux de la campagne sont réduits à peu de chose, à cause de la longueur des hivers & de la brièveté des jours. Il faut d'ailleurs à des hommes plus grands & plus robustes qu'on ne les trouve ailleurs, une nourriture plus solide & plus abondante.

Ces raisons pourroient faire soupçonner que la Suede ne fut jamais excessivement peuplée, quoiqu'on l'ait appelée *la fabrique du genre humain*. Il est vraisemblable que les nombreuses bandes qui en sortoient, & qui sous le nom si redouté de Goths & de Vandales, ravagerent, asservirent tant de contrées de l'Europe, n'étoient que des essaims de Scythes & de Sarmates, qui s'y rendoient par le Nord de l'Asie, & qui se pouffoient, se remplaçoient successivement. Cependant ce seroit une erreur de croire, que cette vaste contrée ait été toujours aussi déserte que nous la voyons. Des preuves historiques présentées aux derniers états, les convainquirent que leur pays avoit il y a trois siècles plus d'habitans qu'aujourd'hui, quoique la religion ca-



tholique qu'on y professoit alors, autorisât les cloîtres, & prescrivît au clergé le célibat. Un dénombrement fait avec la plus grande précision, par ordre du gouvernement en 1760, prouve que la Suede, sans y comprendre ses possessions d'Allemagne, qui sont peu de chose, n'a actuellement que 2,383,113 sujets; & que dans cette population, il y a 1,127,938 hommes, & 1,255,175 femmes. En prenant un terme moyen, c'est 345 habitans par lieue quarrée. Les deux extrêmes, sont la Gothie qui en compte 1248, & la Laponie qui n'en compte que deux.

Le nombre seroit plus grand dans toutes les provinces, si elles n'étoient continuellement abandonnées, & souvent sans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naissance. On voit dans tous les pays des hommes, qui par curiosité, par inquiétude naturelle, & sans objet déterminé, passent d'une contrée dans une autre; mais c'est une maladie qui attaque seulement quelques individus, & ne peut être regardée comme la cause générale d'une émigration constante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. Le goût naturel pour la société, les liaisons de sang & d'amitié, l'habitude du climat & du langage, cette prévention qu'on contracte si aisément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auxquels on est ac-



coutumé; tous ces liens attachent un être raisonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puissans motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, & préférer une autre terre, où tout sera étranger & nouveau pour lui. En Suede, où toute la puissance est entre les mains des états composés de différens ordres du royaume, même de celui des payfans, on devroit plus tenir à son pays; cependant on en sort beaucoup, & il doit y avoir des raisons de cette émigration.

La classe de citoyens la plus attachée à sa patrie, est celle des laboureurs. L'agriculture fut assez florissante, avant que Gustave Vasa défendît l'exportation des grains. Depuis ce funeste édit, elle rétrograda toujours: les efforts qu'on a faits dans les derniers tems pour lui redonner de l'activité, n'ont pas eu un succès aussi complet qu'on le desiroit. L'état achete annuellement une partie du bled nécessaire à sa consommation. Ce besoin peut durer long-tems, par la difficulté d'élever de nombreux troupeaux. Il faut les nourrir neuf mois au sec, & on manque de bras pour couper, pour ferrer la quantité de fourrage que la longueur des hivers rendroit nécessaire.

Les mines ne sont pas exposées à de pareils inconvéniens. Leur exploitation fut long tems la plus grande ressource du royaume. Elles tom-



berent depuis dans la dépendance des Anglois & des Hollandois, par les avances considérables que les négocians de ces deux nations faisoient à leurs propriétaires. Une meilleure administration les a fait successivement sortir de cette servitude. Celles d'argent rendent annuellement à l'état quatre mille cinq cents marcs, celles de cuivre, huit mille chiffons ou lingots, dont on en exporte cinq mille cinq cents; & celles de fer, quatre cents mille chiffons, dont environ trois cent mille passent à l'étranger. Il étoit facile de multiplier des dernieres, sur-tout dans les provinces boréales où abondent les bois, les eaux nécessaires pour ces travaux, & où l'hiver par sa rigueur & par sa durée favorise les charrois. Les états de 1765 ont défendu d'en ouvrir de nouvelles, sans qu'on puisse découvrir aucune raison d'économie politique, qui ait suggéré cette prohibition. Il doit être permis de soupçonner qu'elle a pris sa source dans les intérêts particuliers & personnels de quelques membres puissans de la diete. Les manufactures n'ont pas été mieux traitées que les mines.

Jusqu'à l'heureuse révolution qui rendit à la Suede sa liberté, la nation étoit généralement habillée d'étoffes étrangères. On sentit à cette époque mémorable, l'impossibilité de faire cesser un si grand abus avec les laines du pays extrêmement grossieres; & on fit venir d'Espagne &



d'Angleterre des brebis & des beliers, qui, par les précautions qu'on a prises, n'ont que peu dégénéré. A mesure que les troupeaux se sont multipliés, les fabriques ont augmenté, au point qu'en 1763 elles occupoient quarante-cinq mille ames. Ces progrès ont blessé quelques citoyens qui les croyoient nuisibles à l'agriculture. Inutilement on a voulu leur faire observer que les manufactures opéroient la consommation des productions territoriales; qu'elles multiplioient les troupeaux, & que les troupeaux fécondoient les champs; qu'il n'y avoit au plus dans l'état que huit ou neuf villes dignes de ce nom, & que leur population n'étoit relativement à celle de la campagne, que dans le rapport d'un à douze, ce qui ne se trouvoit dans aucun autre gouvernement. Ces représentations n'ont pas été goûtées. La diète de 1765 a adopté, par esprit de parti ou par ignorance, les vues de ceux qui vouloient renvoyer tout le monde à la charrue. Pour faire réussir ce plan, on a embarrassé l'industrie de toutes les entraves qu'il a été possible d'imaginer. Il est arrivé de-là que les ouvriers ont porté leurs talens ailleurs, sur-tout en Russie, & que la Suede se trouve actuellement sans manufactures.

Ses pêcheries n'ont pas eu la même destinée. La seule qui mérite d'être envisagée sous un point de vue politique, c'est celle du hareng. Elle



ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poisson fuyoit les côtes de Suede. Il donna alors à celle de Gotenbourg, & il ne s'en est pas retiré depuis. On en exporte annuellement deux cents mille barils, qui, à raison de vingt francs par baril, forment un objet de quatre millions de livres. Environ huit mille barils sont portés dans les isles Angloises de l'Amérique. Il est bien étonnant que les François, qui ont plus d'esclaves, & moins de facilité pour les nourrir, aient négligé jusqu'à présent un moyen que tout les invitoit à adopter.

La nation Suédoise ne jouissoit pas encore de sa pêche du hareng, lorsqu'elle défendit aux étrangers d'introduire dans ses ports d'autres denrées que celles du cru de leur pays, & de transporter ces marchandises d'un port du royaume à l'autre. Cette loi célèbre, connue sous le nom de *placard des productions*, & qui est de 1724, ressuscita la navigation, anéantie depuis longtemps par les malheurs des guerres. Un pavillon inconnu par tout, se montra sur toutes les mers. Ceux qui l'arboroiert, ne tarderent pas à acquérir de l'habileté & de l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés devenir trop considérables pour un pays dépeuplé. Ils pensèrent qu'il falloit s'en tenir à l'exportation des productions de l'état, à l'importation de cel-



les dont il avoit besoin, & abandonner le commerce purement de fret. Ce système a été vivement combattu. De grands administrateurs ont cru, que bien loin de gêner cette branche d'industrie, il convenoit de l'encourager, en abolissant tous les réglemens qui la contrarient. Le droit exclusif de passer le Sund, fut anciennement attribué à un petit nombre de villes, désignées sous le nom de *Staple*. Tous les ports même situés au Nord de Stockholm ou d'Abo, furent asservis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts, & à s'y pourvoir des marchandises de la Baltique, qu'ils auroient pu se procurer de la première main, à meilleur marché. Ces odieuses distinctions imaginées dans des tems barbares, & qui tendent à favoriser le monopole des marchands, existent encore aujourd'hui. Les spéculateurs les plus sages en matière d'administration, desireroient qu'elles soient anéanties ; afin qu'une concurrence plus universelle, produise une plus grande activité. Personne ne fait des vœux pour l'augmentation des troupes.

Avant Gustave Vasa, tout Suédois étoit soldat. Au cri du besoin public, le laboureur quittoit sa charrue & prenoit un arc. La nation entière se trouvoit aguerrie par des troubles civils qui ne discontinuoient pas. L'état ne soudoyoit que cinq cents hommes, qui devoient être toujours



prêts à marcher. En 1542 ce foible corps fut porté jusqu'à six mille. Les payfans chez qui l'on mettoit en quartier ces troupes, trouverent ce fardeau intolérable, & il fallut les en décharger. Pour y parvenir, on réunit au fisc les terres incultes, on les fit défricher, & on y plaça les nouveaux défenseurs de la patrie. Cette excellente institution s'est perpétuée. Les gens de guerre ne sont pas emprisonnés comme ailleurs dans l'oisiveté des garnisons. Depuis le général jusqu'au soldat, tous ont une maison qu'ils habitent, une portion de terre qu'ils font valoir comme leur propre bien. L'étendue & la valeur de ce terrain sont proportionnées aux gardes de milice. Cette possession qu'ils tiennent de la couronne, s'appelle *Bostell*, & ne s'accorde jamais que dans les domaines qui appartiennent au gouvernement. L'armée est actuellement composée de huit régimens de cavalerie, de trois régimens de dragons, de deux régimens d'hussards, de vingt & un régimens d'infanterie nationale, qui sont payés de cette manière, & de dix régimens de troupes étrangères qui ont une solde en argent, & qu'on place dans les provinces, dans les forteresses situées au-delà des mers; ce qui forme en tout cinquante mille hommes. Cette masse est grossie & portée jusqu'à quatre-vingt-quatre mille hommes, par trente-quatre mille soldats



de réserve qui ont aussi leurs bostels, & qui par leur institution sont destinés à remplacer ceux de l'infanterie nationale qui meurent, qui se perdent, ou qui sont faits prisonniers. Vingt vaisseaux de ligne, un nombre de frégates proportionné, & quelques galeres, achevent de former les forces de la république.

Pour faire agir ces forces, l'état n'a qu'un revenu de dix-huit millions de livres. Il est formé par un impôt sur les terres, par le produit des douanes, par des droits sur le cuivre & sur le fer, & sur le papier timbré, par une capitation & un don gratuit. C'est bien peu pour les dépenses de la guerre, pour les besoins du gouvernement; & encore y faut-il puiser ce qui doit servir à l'acquiescement des dettes.

Elles montoient à sept millions cinq cents mille livres, lorsque Charles XI arriva au trône. Ce prince, économe de la manière dont il convient aux souverains de l'être, les paya. Il fit plus. Il dégagea plusieurs des domaines conquis en Allemagne, qui avoient été aliénés à des voisins puissans. Il retira les diamans de la couronne, sur lesquels on avoit emprunté en Hollande des sommes considérables. Il fortifia les places frontières. Il secourut ses alliés, & arma souvent des escadres pour maintenir la supériorité dans la mer Baltique. Les événemens qui suivirent sa



mort, replongerent les affaires dans le chaos d'où il les avoit tirées. Le désordre a été toujours en augmentant; & il s'est trouvé que l'état devoit quatre-vingt-deux millions cinq cents mille livres, pour lesquelles il payoit un intérêt de quatre & demi pour cent. De cette somme, huit millions appartiennent à l'étranger; cinq millions à une caisse d'amortissement qui fut établie pour le paiement des dettes de Charles XII, un million & demi à quelques communautés; douze millions & demi à des particuliers Suédois, & cinquante-cinq millions à la banque. Les meilleurs calculateurs prétendent que cette banque, qui appartient uniquement à l'état, & dont la nation assemblée a seule la disposition, a autant gagné en prêtant son papier aux particuliers sur des meubles ou des immeubles, que lui doit l'administration. En ce cas la république n'a réellement que le tiers de la dette dont elle paie les intérêts, dans la vue de soutenir le crédit public.

Ce crédit est d'autant plus nécessaire, que depuis la dernière guerre d'Allemagne, il ne reste pas deux millions d'espèces en circulation dans tout le royaume. Tout s'y fait avec du papier. L'obligation que contractent, sous la foi du serment, ceux auxquels le dépôt en est confié, de garder un profond secret sur tout ce qui a rapport à leurs fonctions, ne permet pas de fixer avec la dernière précision quelle est la quantité de papier.



qui tient lieu d'argent. Cependant on ne craindra pas d'avancer, d'après les observateurs le plus profondément instruits, que la masse des billets de banque monte à soixante-dix-sept millions.

La pauvreté n'étoit pas toutefois la plus dangereuse maladie qui, depuis quelque tems, travailloit la Suede; de plus grandes calamités la bouleversoient. L'intérêt particulier, qui avoit pris la place de l'esprit public, remplissoit de défiances, la cour, le sénat, tous les ordres de la république. On cherchoit à se détruire réciproquement avec un acharnement qui n'avoit point d'exemple. Lorsque les moyens manquoient, on alloit les chercher au loin; & l'on ne rougissoit pas de conspirer en quelque manière avec des étrangers contre sa patrie.

La malheureuse situation où se trouvoit réduit un état qui paroissoit libre, nourrissoit l'esprit de servitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles se vantoient de leurs fers, en voyant les maux que souffroit une nation qui avoit brisé ses chaînes. Personne ne vouloit voir que la Suede avoit passé d'un excès à un autre; que pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires; on étoit tombé dans les désordres de l'anarchie. Les loix n'avoient pas su concilier les droits particuliers des individus, avec les droits de la société, avec les prérogatives dont



elle doit jouir pour la sûreté commune de tous ceux qui la composent.

Dans cette fatale crise, il convenoit à la Suède, de confier au fantôme de roi qu'elle avoit formé, un pouvoir suffisant pour sonder les plaies de l'état, & pour y appliquer les remèdes convenables. C'est le plus grand acte de souveraineté que puisse faire un peuple; & ce n'est pas perdre sa liberté que d'en remettre la direction à un dépositaire de confiance, en veillant à l'usage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette résolution auroit comblé les Suédois de gloire, & fait leur bonheur. Elle auroit rempli les esprits de l'opinion de leurs lumières & de leur sagesse. En se refusant à un parti si nécessaire, ils ont réduit le chef de l'état à s'emparer de l'autorité. Il regne aux conditions qu'il a voulu prescrire; & il ne reste à ses sujets de droits, que ceux dont sa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne sommes pas placés à la distance convenable, pour occuper nos lecteurs de cette révolution; la postérité jugera. Il faut parler des liaisons formées aux Indes par le roi de Prusse.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, & ses réflexions, mûrissent dans le secret son génie, naturellement

XXXI.  
Le roi  
de Prusse  
forme à  
Emden  
une Com-  
pagnie  
pour les  
Indes. Ca-  
ractère de  
ce prince.  
Sort de  
son éta-  
blissement



actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie & de son regne. On osa prédire à son avènement au trône, que ses ministres ne feroient que ses secrétaires; les administrateurs de ses finances, que ses commis; ses généraux, que ses aides de camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenoit qu'à lui le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avoit tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, & fit la paix aussi à propos qu'il avoit fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples, dont il avoit été la terreur. Il appella tous les arts à lui, & les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, & dicta lui-même des loix pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les instans de sa



vie étoient consacrés au bien de ses peuples. Ses délassemens même leur étoient utiles. Ses ouvrages d'histoire, de morale, de politique, étoient remplis de vérités pratiques. On vit régner jusques dans ses poésies des idées profondes, & propres à répandre la lumière. Il s'occupoit du soin d'enrichir ses états; lorsque des événemens heureux le mirent en possession de l'Oost-frise en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, passoit, il y a deux siècles, pour un des meilleurs ports l'Europe. Les Anglois, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaisons avec le continent. Les Hollandois, après avoir aspiré long-tems & inutilement à se l'approprier, en étoient devenus jaloux, jusqu'à travailler à le combler. Tout indiquoit que c'étoit un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où étoit ce foible pays de la masse des forces Prussiennes, pouvoit exposer à quelques inconvéniens: mais Frédéric espéra que la terreur de son nom contiendrait la jalousie des puissances maritimes. Dans cette persuasion, il voulut qu'en 1750, une compagnie pour les Indes Orientales, fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle société étoit de 3, 900, 000 livres, il fut principalement formé par les Anglois & Hollandois, malgré la sévérité des loix que leurs gouvernemens avoient por-



tées pour l'empêcher. On étoit encouragé à ces spéculations, par la liberté indéfinie dont on devoit jouir, en payant au souverain trois pour cent, de toutes les ventes qui feroient faites. L'événement ne répondit pas aux espérances, six vaisseaux partis successivement pour la Chine ne rendirent aux intéressés que leur capital, & un bénéfice de dix pour cent en sept années. Une autre Compagnie, qui se forma peu de tems après dans le même lieu pour le Bengale, prit encore plus mal ses mesures. Un procès, dont vraisemblablement on ne verra jamais la fin, est tout ce qui lui reste des deux seules expéditions qu'elle ait tentées. Les commencemens de la dernière guerre ont anéanti l'un & l'autre corps.

C'est le seul échec qu'ait essuyé la grandeur du roi de Prusse. Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains: on les voit de trop près. Les princes sont sur-tout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connoître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentimens qui s'agitent & changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages même.

Cependant, s'il étoit permis de prononcer, d'après une multitude de faits liés les uns aux



autres, on diroit de Frédéric qu'il fut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui; qu'il joignit à la grandeur & à la hardiesse des entreprises, un secret impénétrable dans les moyens; qu'il changea la maniere de faire la guerre, qu'on croyoit, avant lui, portée à sa perfection; qu'il montra un courage d'esprit, dont l'histoire lui fournissoit peu de modeles; qu'il tira de ses fautes même plus d'avantages que les autres n'en fa-vent tirer de leur succès; qu'il fit taire d'étonnement, ou parler d'admiration toute la terre, & qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

Ce prince présente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ses talens; le souvenir sans cesse présent de ses actions; un revenu annuel de soixante-dix millions; un trésor de plus de deux cens; une armée de cent quatre-vingt mille hommes: tout assure sa tranquillité. Malheureusement, elle n'est pas utile à ses sujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laisser les Juifs à la tête de ses monnoies, où ils ont introduit un très-grand désordre. Il n'a point secouru les plus riches négocians de ses provinces, que ses opérations avoient ruinés. Il a mis dans ses mains les manufactures les plus considérables de son pays. Ses états sont remplis de monopoles, destructeurs de toute indus-



trie. Des peuples dont il fut l'idole, ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inspiré une défiance si universelle, soit au-dedans, soit hors de la Prusse, qu'il n'y a point de hardiesse à assurer que les efforts qui se font pour ressusciter la compagnie d'Embsen seront inutiles.

O Frédéric, Frédéric! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie, une curiosité sans bornes, du goût pour le travail, des forces pour le supporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la législation occupa ta jeunesse. L'humanité par-tout enchaînée, par-tout abattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, & sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura & benit d'avance tes succès. L'Europe te donna le nom de roi philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnerent toutes les nations. On ne cessoit d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes, qui leur assuroit la victoire; cette subordination mécanique qui ne fait de plusieurs armées qu'un corps, dont tous les mouvemens dirigés par une impulsion unique, frappent à la fois au même but. Les philosophes même, prévenus par l'es-



poir dont tu les avois remplis , enorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les rois , applaudissoient peut-être à tes succès sanglans. Tu fus regardé comme le modele des rois guerriers.

Il existe un titre plus glorieux ; c'est celui de roi citoyen. On ne l'accorde pas aux princes qui , confondant les erreurs & les vérités , la justice & les préjugés , les sources du bien & du mal , envisagent les principes de la morale comme des hypothèses de métaphysique , ne voient dans la raison qu'un orateur gagé par l'intérêt. O si l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur ! Si ton ame , épuisée par tes grandes actions , avoit perdu son ressort & son énergie ! Si les foibles passions de la vieillesse vouloient te faire rentrer dans la foule des rois ! Que deviendrait ta mémoire ? Que deviendroient les éloges que toutes les bouches de la renommée , que la voix immortelle des lettres & des arts t'ont prodigués ? Mais non : ton regne & ta vie ne feront pas un problème dans l'histoire. R'ouvre ton cœur aux sentimens nobles & vertueux qui firent tes premières délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la félicité des générations futures , par la félicité de la génération actuelle. La puissance de la Prusse appartient à ton génie. C'est toi qui l'as créée , c'est toi qui la soutiens.



Il faut la rendre propre à l'état qui te doit sa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres , en rentrant dans la circulation , rendent la vie au corps politique ; que tes richesses personnelles, qu'un revers peut dissiper, n'aient désormais pour base que la richesse nationale , qui ne tarira jamais ; que tes sujets courbés sous le joug intolérable d'une administration violente & arbitraire, retrouvent les tendresses d'un pere , au lieu des vexations d'un oppresseur ; que des droits exorbitans sur les personnes & les consommations , cessent d'étouffer également la culture & l'industrie ; que les habitans de la campagne fortis d'esclavage , que ceux des villes véritablement libres , se multiplient au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Ainsi tu parviendras à donner de la stabilité à l'empire que tes qualités brillantes ont illustré , ont étendu ; tu seras placé dans la liste respectable & peu nombreuse des rois citoyens.

Ose davantage : donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation , que le pouvoir de tes armes , force à la paix des nations inquiètes. L'univers est la patrie d'un grand homme ; c'est le théâtre qui convient à tes talens : deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Rien n'est grand, n'est heureux dans les mo-



narchies, sans l'influence du maître qui les gouverne; mais il ne dépend pas uniquement d'un monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ses peuples. Il trouve souvent de puissans obstacles dans les opinions, dans le caractère, dans les dispositions de ses sujets. Ces opinions, ce caractère, ces dispositions, peuvent sans doute être corrigés; mais en attendant qu'ils le soient en Espagne, nous les regarderons comme la principale cause du peu de succès qu'ont eu les projets si souvent formés, pour faire prospérer le commerce des Philippines.

Les Philippines, anciennement connues sous le nom de Manilles, forment un archipel immense à l'Est de l'Asie. Les montagnes de ces îles sont peuplées de sauvages, qui paroissent être les plus anciens habitans du pays. Quelques rapports qu'on a cru entrevoir entre leur langue & celle du Malabar, ont fait soupçonner qu'ils pouvoient être venus de cette agréable contrée de l'Inde. Leur vie est toute animale. Ils n'ont point de demeure fixe. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois sont leur unique nourriture; & lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils vont en dévorer un autre. Les efforts qu'on a faits pour les assujettir, ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errans.

XXXII.  
Etablissement des  
Espagnols  
aux Philippines.



Les plaines d'où on les a chassés, ont été successivement occupées par des colonies de Siam, de Sumatra, de Borneo, de Macassar, de Malacca, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces colons étrangers, leur religion, leur gouvernement, ne permettent pas de se méprendre sur les lieux de leur origine.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces îles. Mécontent du Portugal, sa patrie, il étoit passé au service de Charles Quint; & par le détroit qui depuis porta son nom, il arriva aux Manilles en 1521. Le malheur qu'il eut d'y périr, n'auroit pas empêché vraisemblablement que son voyage n'eût eu des suites, si elles n'avoient été atrêtées par la combinaison dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzième siècle les Portugais s'ouvroient la route des Indes orientales, & se rendoient les maîtres des épiceries & des manufactures, qui avoient toujours fait les délices des nations policées, les Espagnols s'assuroient par la découverte de l'Amérique, plus de trésors que l'imagination des hommes n'en avoit jusqu'alors désiré. Quoique les deux nations suivissent leurs vues d'aggrandissement dans des régions bien séparées, il parut possible qu'on se rencontrât. Leur antipathie auroit rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le pape Alexandre VI fixa en 1493 les prétentions



respectives, par une suite de ce pouvoir universel & ridicule, que les pontifes s'étoient arrogé depuis plusieurs siècles, & que l'ignorance idolâtre de deux peuples également superstitieux, prolongeoit encore pour associer le ciel à leur avarice. Il donna à l'Espagne tout le pays qu'on découvroit à l'Ouest du méridien pris à cent lieues des Açores, & au Portugal, tout ce qu'il pourroit conquérir à l'Est de ce méridien. Dans la suite, les deux puissances convinrent de reculer cette ligne de démarcation à deux cents cinquante lieues plus à l'Ouest, pour assurer davantage leur tranquillité. La cour de Rome ne connoissoit pas assez la théorie de la terre, pour sentir que les Espagnols poussant leurs découvertes du côté de l'Ouest, & les Portugais du côté de l'Est, c'étoit une nécessité qu'ils se rencontrassent. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

Les Portugais, qui, quoique navigateurs, n'avoient pas imaginé qu'on pût parvenir aux Indes par une autre route que celle du cap de Bonne-Espérance, furent très-étonnés d'y voir arriver les Espagnols par la mer du Sud. Ils craignirent pour les Moluques, sur lesquelles leurs rivaux prétendoient avoir des droits ainsi que sur les Manilles. La cour de Lisbonne étoit déterminée à tout, plutôt qu'à voir échapper de ses mains le commerce des épiceries. Cependant,



avant de se commettre avec la seule puissance dont les forces maritimes fussent alors redoutables, elle crut devoir tenter la voie de la négociation. Ce moyen réussit plus facilement qu'on ne l'avoit espéré. Charles-Quint, que ses entreprises continuelles réduisoient à des besoins fréquens, consentit pour la somme de 3,420 000 livres, à suspendre tous les armemens pour les Moluques, jusqu'à ce que les droits respectifs eussent été éclaircis. Il s'engagea même, en cas que la décision fût favorable, à n'en tirer avantage qu'après avoir remboursé l'argent qu'il auroit touché. Depuis cet accommodement, le monarque Espagnol occupé de son aggrandissement en Europe & en Amérique, perdit de vue les Indes orientales.

Philippe II reprit en 1564 le projet de soumettre les Manilles. L'exécution en fut confiée à Michel Lopés de l'Egaspe. Il s'établit solidement à Luçon, la principale de ces îles, & jetta les fondemens de quelques colonies dans les îles voisines, en particulier dans celle de Zebu, où Magellan avoit abordé. Ses successeurs auroient vraisemblablement achevé la conquête de cet archipel, si on leur eût fourni de plus grands moyens, peut-être même s'ils n'avoient été obligés d'employer le peu qu'ils en avoient, à soutenir les Portugais dans les Moluques. La patience Hollandoise triompha



de ces efforts foibles, tardifs & peu sinceres. Ils ne firent que retarder la perte des riches possessions qui en étoient l'objet ; & ils laisserent la domination Castillane sur les Manilles, qu'on commençoit à appeller Philippines, dans un état de langueur dont elle n'est jamais sortie.

Le nombre des Espagnols n'y passe pas trois mille : ou peut compter le triple de Metis. Les uns & les autres sont chargés de contenir un million trois cents soixante & quelques mille Indiens, qui se trouverent soumis lors du recensement de 1752. La plupart sont chrétiens, & tous paient un tribut de 2 livres 13 sols. Ils sont dispersés dans neuf isles & distribués dans vingt départemens, dont celle de Luçon seule en contient douze. Sa capitale nommée dans tous les tems Manille, est située à l'embouchure d'une grande riviere dans le fond d'une baie qui a trente lieues de circuit. L'Egaspe la jugea propre à être le centre de l'état qu'il vouloit fonder, & il y fixa le gouvernement & le commerce. Gomez Perez de las Marignas l'entoura de murailles en 1590, & y bâtit le fort Saint-Jacques. Comme elle ne reçoit que de petits bâtimens, on jugea dans la suite qu'il convenoit de fortifier Cavite, qui n'en est éloigné que de trois lieues, & qui lui sert de port. Il est en demi-cercle. Les vaisseaux y sont par-tout à l'abri des vents du Sud, mais exposés à être battus

XXXIII.  
Etat ac-  
tuel des  
Philippi-  
nes.



de ceux du Nord, s'ils ne rangent de fort près la terre. On y occupoit autrefois dans les chantiers trois ou quatre cens Indiens. Depuis quelques années, les ateliers ont été multipliés, & il s'y construit actuellement des vaisseaux de guerre pour l'Europe.

La colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité subordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Il a le commandement des armes. Il dispose de tous les emplois civils & militaires. Il peut distribuer des terres aux soldats, les ériger même en fiefs. Cette puissance, quoiqu'un peu balancée par l'influence que le clergé & l'inquisition ont dans tous les établissemens Espagnols du nouveau monde, s'est trouvée si dangereuse, que pour en arrêter l'excès, on a imaginé plusieurs expédiens. Le plus utile a été celui qui règle qu'on poursuivra la mémoire d'un gouverneur mort dans l'exercice de sa charge, & que celui qui sera révoqué, ne partira qu'après que son administration aura été recherchée. Tout particulier peut porter ses plaintes. S'il a éprouvé quelque injustice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur, qu'on condamne de plus à une amende envers le souverain, pour l'avoir rendu odieux. Dans les premiers tems de cette sage institution, la sévérité fut poussée si loin, que lorsque les accusations étoient graves &



que lorsque les accusations étoient graves & nombreuses, le coupable étoient mis en prison. Plusieurs y moururent de frayeur, & d'autres n'en sortirent que pour subir des peines rigoureuses. La corruption a fait depuis des progrès. Celui qui succede est communément déterminé, par des sommes considérables ou par les vexations qu'il se propose de commettre, à pallier celles de son prédécesseur.

Cette collusion a formé un système suivi d'oppression. On a exigé arbitrairement des impôts. Le revenu public s'est perdu dans les mains destinées à le recueillir. Des droits excessifs ont fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'est vu contraint de déposer ses récoltes dans les magasins du gouvernement. On a poussé l'atrocité, jusqu'à fixer la quantité de grains que ses champs devoient produire, jusqu'à l'obliger de les fournir au fisc, sans en être payé que dans le tems & de la manière qu'il plairoit à des maîtres oppresseurs. Cette tyrannie a déterminé une infinité d'Indiens à abandonner les Philippines, ou à se réfugier dans les lieux inaccessibles de ces isles. L'histoire fait monter à plusieurs millions, les malheureux que les vexations ont fait périr. Il n'est pas possible d'évaluer le nombre de ceux que l'anéantissement de la culture & des subsistances a empêché de naître. Ce qui a échappé à tant de ca-



lamités, a cherché sa sûreté dans l'obscurité & dans la misère. Les efforts que quelques administrateurs honnêtes ont fait dans l'espace de deux siècles, pour arrêter le cours de tant de barbaries, ont été inutiles, parce que les abus étoient trop invétérés, pour céder à une autorité subordonnée & passagère. Il n'auroit pas fallu moins que le pouvoir suprême de la cour de Madrid, pour opposer une digue suffisante au torrent de la cupidité universelle; mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuse indifférence est cause que les Philippines n'ont pas été civilisées: il n'y a ni police, ni industrie. A peine sauroit-on leur nom, sans les liaisons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaisons, aussi anciennes que l'établissement des Espagnols dans les deux Indes, se réduisent à faire passer en Amérique par la mer du Sud, les productions, les marchandises de l'Asie. Nul des objets qui forment ces riches cargaisons, n'est le produit du sol ou des manufactures de ces isles. Elles tirent la canelle de Batavia. Les Chinois leur portent des soieries, & les Anglois ou les François, les toiles blanches, les toiles peintes de Bengale & de Coromandel. Tous les peuples de l'Orient y peuvent naviguer ouvertement, mais les nations Européennes sont obligées de masquer leur pa-



villon. Sans cette précaution, qui n'est heureusement qu'une cérémonie vaine, elles ne seroient pas reçues. De quelque port qu'aient été expédiées les marchandises, il faut qu'elles arrivent avant le départ des Galions. Celles qui viendroient après, ou ne seroient pas vendues, ou ne le seroient qu'à perte, à des négocians qui se trouveroient réduits à les garder dans leurs magasins, jusqu'à un nouveau voyage. Les payemens se font avec de la cochenille & des piastras venues du Mexique. Il y entre aussi des cauris, qui n'ont point de cours en Afrique, mais qui sont d'un usage général sur les bords du Gange. Il est rare qu'on traite directement avec les Espagnols. La plupart dégoûtés des soins pénibles du commerce, mettent tous leurs biens entre les mains des Chinois, qui s'enrichissent aux dépens de ces maîtres indolens. Si, comme la cour de Madrid l'avoit ordonné en 1750, on eût forcé ces agens les plus actifs de l'Asie, à se faire baptiser ou à sortir du pays, les affaires seroient tombées dans un désordre extrême.

Il y a des politiques qui pensent que ce ne seroit pas un mal, & cette opinion est fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique, qu'on parla de les abandonner, comme nuisibles aux intérêts de la métropole. Philippe II



& ses successeurs ont constamment rejeté cette proposition, qui a été renouvelée à plusieurs reprises. La ville de Séville en 1731, & celle de Cadix en 1733, ont eu des idées plus raisonnables. Toutes deux ont imaginé ce qu'il est bien étonnant qu'on n'eût pas vu plutôt, qu'il feroit utile à l'Espagne de prendre part directement au commerce de l'Asie, & que les possessions qu'elle a dans cette partie du monde, feroient le centre des opérations qu'elle y voudroit faire. Inutilement leur a-t-on opposé que l'Inde fournissant des étoffes de soie, des toiles de coton supérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, sur-tout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourroient soutenir la concurrence, & feroient infailliblement ruinées. Cette objection qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole, dans la position où étoit leur patrie.

En effet, les Espagnols s'habillent, se meublent d'étoffes, de toiles étrangères. Ces besoins continuels augmentent nécessairement l'industrie, les richesses, la population, les forces de leurs voisins. Ceux-ci abusent de ces avantages, pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne se conduiroit-elle pas avec plus de sagesse & de dignité, si elle adoptoit les manufactures des Indes? Outre l'économie



& l'agrément qu'elle y trouveroit, elle parviendroit à diminuer une prépondérance, dont elle fera tôt ou tard la victime.

Les inconvéniens presque inséparables des nouvelles entreprises, sont levés d'avance. Les isles que l'Espagne possède sont situées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Borneo, Macassar, les Moluques, & à portée d'entrer en liaison avec ces différens états. Si elles sont trop éloignées du Malabar, du Coromandel & du Bengale, pour protéger efficacement les établissemens qu'on y formeroit; elles sont d'un autre côté, si voisines de plusieurs pays que les Européens fréquentent, qu'elles en excluroient facilement leurs ennemis en tems de guerre. D'ailleurs la distance où elles sont du continent, les garantit des ravages qui le désolent, & elle les dérobe à la tentation délicate de prendre part à ses divisions.

XXXIV.  
Ce que les  
Philippines  
pourroient de-  
venir dans  
des mains  
actives.

Cet éloignement n'empêche pas que leur subsistance ne soit assurée. A la vérité, les tremblemens de terre sont fréquens aux Philippines, & les pluies ne discontinuent pas depuis juillet jusqu'en novembre; mais rien de tout cela ne nuit à leur fertilité. Il n'y a pas dans l'Asie de contrées plus abondantes en poisson, en grains, en fruits, en légumes, en bestiaux, en sagou, en cocotier, en plantes nourrissantes de toutes les espèces.



On y trouve même plusieurs objets propres au commerce d'Inde en Inde ; l'ébène , le tabac , la cire , ces nids d'oiseaux si recherchés , le bray , une espèce de chanvre blanc , dont on fait des cables & des voiles ; des bois de charpente & de construction , excellens & en abondance ; les cauris , les perles , du sucre qu'on peut multiplier sans bornes , & , enfin , de l'or. On a des preuves incontestables , que dans les premiers tems , les Espagnols faisoient passer en Amérique , une grande quantité de ce métal , trouvé dans les rivières par les naturels du pays. Si ce qu'ils en ramassent annuellement ne passe pas aujourd'hui mille ou douze cents livres pesant , il faut en accuser la tyrannie , qui ne leur permet pas de jouir du fruit de leur industrie. Une modération raisonnable les engageroit à reprendre leurs anciens travaux , & à se livrer à des travaux encore plus utiles à l'Espagne.

Alors , cette couronne tirera de la colonie pour l'Europe , de l'alun , des peaux de buffle , de la casse , la fève de saint Ignace si utile dans la médecine , de l'indigo , du cacao qu'on y a transporté du Mexique & qui y réussit fort bien , des bois de teinture , du coton , de la fausse cannelle qu'on perfectionnera peut-être , & dont , telle qu'elle est , les Chinois se contentoient avant qu'ils fréquentassent Batavia. Quelques voyageurs assurent que l'isle de Mindanao qui



la produit, avoit aussi autrefois des Giroffiers. Ils ajoutent que le souverain du pays ordonna de les arracher, en disant qu'il valoit mieux qu'il le fît lui-même que s'il y étoit forcé par les Hollandois. Cette anecdote paroît bien suspecte. Ce qu'il y a de certain, c'est que le voisinage des Moluques donne de grandes facilités pour se procurer les arbres qui produisent la muscade & le girofle.

Les marchés étrangers fourniront à l'Espagne, les foieries, les toiles, les autres productions de l'Asie nécessaires à sa consommation, & les lui fourniront à meilleur marché qu'à ses concurrents. Tous les peuples de l'Europe se servent de l'argent tiré de l'Amérique, pour négocier dans l'Inde. Avant qu'ils aient pu l'y faire arriver, cet argent a dû payer des droits considérables, faire des détours prodigieux, courir de grands risques. Les Espagnols, en l'envoyant directement de l'Amérique aux Philippines, gagneront sur l'imposition, sur le tems, sur les assurances; de sorte qu'en donnant la même quantité de métaux que les nations rivales, ils payeront réellement moins cher qu'elles.

Les transports d'argent diminueroient même avec le tems, si on favoit élever ces isles au degré de splendeur auquel la nature les appelle. Il faudroit pour cela rappeler dans leurs ports les nations qui les fréquentoient avant que les



Espagnols les eussent envahies, faire oublier à la Chine que quarante mille de ses sujets qui s'étoient établis aux Philippines, y furent massacrés la plupart, parce qu'ils souffroient impatiemment le joug affreux qu'on leur imposoit. Les Chinois deserteroient Batavia, qu'ils trouvent trop éloigné de leur patrie, & ranimeroient dans ces isles l'art & la culture. On les verroit bientôt suivis de beaucoup de négocians libres de l'Europe, répandus dans l'Inde, qui se regardent comme victimes du monopole de leurs compagnies. Les naturels du pays, excités au travail par les avantages inséparables de cette concurrence, sortiroient de leur indolence. Ils aimeroient le gouvernement qui s'occuperait de leur bonheur; ils se rangeroient en foule sous ses loix, & feroient, en peu de tems, tous Espagnols. Si nos conjectures ne sont pas vaines, une colonie, telle qu'on vient de la présenter, seroit plus utile qu'un établissement purement passif, qui dévore une partie des trésors de l'Amérique. La révolution est facile. On ne peut manquer de la hâter, en établissant une grande liberté de commerce, une grande liberté civile & religieuse, & une sûreté entière pour les propriétés.

Cet édifice ne fauroit être l'ouvrage d'une compagnie exclusive. Depuis plus de deux siècles que les Européens fréquentent les mers d'Asie,



ils n'ont jamais été animés d'un esprit vraiment louable. Envain la société, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous; ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde, a été quelquefois compensé par les lumières que nous y avons portées, par de sages institutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténèbres & sous leur despotisme, sans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différens gouvernemens avoient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négocians libres, il est vraisemblable que l'amour de la gloire se seroit joint à la passion des richesses, & que plus d'un peuple auroit tenté des choses capables de l'illustrer. Des vues si nobles & si pures ne pouvoient entrer dans l'esprit d'aucunes compagnies de négocians. Restrés dans les bornes étroites d'un gain présent, elles n'ont jamais pensé au bonheur des nations avec qui elles faisoient le commerce, & on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendoit.

Combien il seroit honorable pour l'Espagne, de qui personne n'espère peut-être en ce moment de grandes choses, de se montrer sensible aux intérêts du genre humain & de s'en occuper! Elle commence à secouer le joug de préjugés qui



l'ont tenue dans l'enfance, malgré ses forces naturelles. Ses sujets n'ont pas encore l'ame avilie & corrompue par la contagion des richesses, dont leur indolence même & la cupidité de leur gouvernement, les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien; elle le peut connoître, elle le feroit, sans doute, elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiroient de ses différens ports & se réuniroient aux Canaries, ou continueroient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourroient revenir de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance; mais ils s'y rendroient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenteroit de beaucoup leurs capitaux. Cet avantage leur assureroit la supériorité sur leurs concurrens, qui en général naviguent à faux fret & ne portent guere que de l'argent. La riviere de la Plata leur fourniroit des rafraîchissemens, s'il en étoit besoin. Ceux qui pourroient attendre ne relâcheroient qu'au Chili ou même seulement à Juan Fernandez.

Cette isle délicieuse, qui doit son nom à un Espagnol auquel on l'avoit cédée, & qui s'en dégouta après y avoir fait un assez long séjour, se



trouve à cent dix lieues de la terre ferme du Chili. Sa plus grande longueur n'est que d'environ cinq lieues, & elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un espace si borné & un terrain très-inégal, on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes, tous les végétaux spécifiques contre le scorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupèdes de l'Europe & de l'Amérique y réussissent admirablement. Les côtes sont fort poissonneuses. Tant d'avantages sont couronnés par un bon port. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du nord, mais il n'est jamais assez violent, pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les Corsaires, qui vouloient infester les côtes du Pérou, par leurs pirateries, à relâcher à Juan Fernandez. Anson, qui portoit dans la mer du Sud des projets plus vastes, y trouva un asyle également commode & sûr. Les Espagnols convaincus enfin, que leur attention à détruire les bestiaux qu'ils y avoient jettés, n'est pas une précaution suffisante pour en écarter leurs ennemis, doivent y bâtir un fort. Ce poste militaire deviendra un établissement utile, si la Cour de Madrid, peut se déterminer à ouvrir les yeux. De plus grands détails feroient superflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faisons



qu'indiquer feroient avantageuses au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Espagne. Il n'est pas possible que les liaisons que la Russie entretient par terre avec la Chine, s'élèvent jamais à la même importance.

Entre ces deux grands empires, dont la grandeur impose à l'imagination, est un espace immense, connu dans les premiers âges, sous le nom de Scythie, & depuis, sous celui de Tartarie, prise dans toute son étendue; cette région est bornée, à l'occident, par la mer Caspienne & la Perse; au Sud, par la Perse, l'Indostan, les royaumes d'Arrakan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'est, par la mer orientale; au Nord, par la mer glaciale. Une partie de ces vastes déserts, est soumise à l'empire des Chinois, une autre reçoit ses loix des Russes; la troisième est indépendante, sous le nom Kharisme, de grande & de petite Bucharie.

Les habitans de ces célèbres contrées, vécurent toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux; & avec un égal éloignement pour le séjour des villes, pour la vie sédentaire, & pour la culture. Leur origine, qui s'est perdue dans leurs déserts & dans leurs courses errantes, n'est pas plus ancienne que leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs peres avoient été; & en remontant de génération en génération, on



trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adopterent, la plupart, de bonne-heure la doctrine du grand Lama, qui réside à Putola, ville située dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée où les montagnes sont entassées les unes sur les autres, est appelée Boutan, par les habitans de l'Indostan; Tangut, par les Tartares; Tfanli, par les Chinois; Lassa, par les Indiens au-delà du Gange; & Thibet, par les Européens.

Des monumens au-dessus de tout soupçon, font remonter cette religion au-dessus de trois mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un culte qui eut toujours pour base l'existence du premier Etre & la morale la plus pure.

On pense généralement que les sectateurs de ce pontife, le croient immortel; que pour entretenir cette erreur, la divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens; que lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espece de tabernacle, dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ses traits; que quand il meurt, on lui substitue un autre prêtre de la même taille, & autant qu'il est possible de la même figure; &, qu'avec le secours de ces précautions, l'illusion



se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie, à plus forte raison dans l'esprit des croyans éloignés de la scène.

C'est un préjugé qu'un philosophe lumineux & profond, vient de dissiper. A la vérité, les grands Lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne & pour leurs mystères; mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs, ils reçoivent les souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue, hors des occasions importantes & des plus grandes solennités; on peut toujours envisager leurs portraits continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des Lamas, c'est que la foi du pays ordonne de croire, que l'esprit saint qui a animé un de ces pontifes, passe d'abord après sa mort dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin, s'allie très-bien avec la métempsychose, dont le système est établi de tems immémorial dans ces contrées.

La religion Lamique fit de bonne-heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les



deux Bucharie, & plusieurs provinces de la Tartarie, lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs dans le royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

C'est de tous les cultes, le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mélange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangères & des superstitions qu'on a fait goûter aux dernières classes du peuple. Les Juifs ont vu finir leur hiérarchie & démolir leur temple. Alexandre & Mahomet éteignirent, autant qu'il étoit en eux, le feu sacré des Guebres. Tamerlan & les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du dieu Brama. Mais ni le tems, ni la fortune, ni les hommes, n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand Lama.

Cette stabilité, cette perpétuité, doivent être particulières aux religions qui ont des dogmes fixes, une hiérarchie ecclésiastique bien ordonnée, & un chef suprême, qui, par son autorité, maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles, que l'orgueil seroit tenté de produire, & la crédulité d'adopter. Les Lamas avouent eux-mêmes, qu'ils ne sont pas des dieux: mais ils prétendent représenter la divinité, & avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier ressort, de tout ce



qui intéresse le culte public. Leur théocratie s'étend bien aussi entièrement sur le temporel que sur le spirituel : mais les soins profanes ne leur paroissent pas mériter de les occuper ; ils abandonnent toujours l'administration de l'état à des délégués qu'ils ont jugé dignes de leur confiance. Cet usage a fait sortir successivement de leur vaste domination plusieurs provinces. Elles sont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand Lama, autrefois maître absolu de tout le Thibet, n'en possède aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuses des Tartares, n'ont dans aucun tems énérvé leur valeur. C'est pour arrêter les irruptions qu'ils faisoient à la Chine, que fut élevée, environ trois siècles avant l'ère chrétienne, cette fameuse muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer de Kamtschatka ; qui est terrassée par tout, & flanquée par intervalles de grosses tours, suivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'empire, une prodigieuse population : mais il doit aussi faire présumer qu'on y manquoit d'énergie & de science militaire. Si les Chinois avoient eu du courage, ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes, ou les auroient contenues par des armées bien disciplinées ; s'ils avoient su la guerre, ils auroient compris que des li-



gnes de cinq cents lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout, & qu'il suffisoit qu'elles fussent percées à un seul endroit, pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi, les incursions des Tartares continuèrent-elles jusqu'au treizième siècle. A cette époque, l'empire fut conquis par ces barbares, que commandoit Gengiskam. Ce sceptre étranger ne fut brisé, que lorsqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il se trouva dans les mains d'un prince indolent, livré aux femmes, esclave de ses ministres.

Les Tartares, chassés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. En repassant la grande muraille, ils retomberent dans la barbarie, & vécutent dans leurs déserts, aussi grossiers qu'ils en étoient sortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formerent plusieurs hordes qui se peuplèrent dans le silence, & qui, avec le tems, se fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inspira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit en proie à toutes les horreurs des dissensions domestiques.

Les mécontents étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée, sous autant de chefs. Dans cette confusion, les Tartares, qui, depuis long-tems, ravageoient



les provinces septentrionales de l'empire, s'emparèrent de la capitale en 1644, & bientôt après de l'état entier.

Cette révolution sembla moins subjuguier la Chine, que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'aggrandit encore par la soumission des Tartares Mogols, célèbres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Asie, celui de l'Indostan en particulier.

Les vainqueurs se soumirent à la législation des vaincus; ils dépouillèrent leurs mœurs, pour prendre celles de leurs esclaves. On a voulu regarder cet événement comme une démonstration de la sagesse du gouvernement Chinois. Mais n'est-il pas dans la nature que les grandes masses fassent la loi aux petites? Eh, bien! c'est par une conséquence de ce principe si simple, que l'invasion de la Chine n'a rien changé, ni à ses loix, ni à ses coutumes, ni à ses usages. Les Tartares, répandus dans l'empire le plus peuplé de la terre, s'y trouverent dans un rapport moindre que celui d'un à dix mille. Ainsi, pour qu'il en arrivât autrement qu'il n'en est arrivé, il eût fallu qu'un Tartare prévalût sur dix mille Chinois. Concevez-vous que cela fût possible? Laissez donc là cette preuve de l'excellence de l'administration Chinoise, d'ailleurs assez prouvée. Et puis ces Tartares n'avoient



ni mœurs, ni coutumes, ni usages fixes. Quelle merveille qu'ils aient adopté les institutions qu'ils trouvoient, bonnes ou mauvaises ! Cette révolution étoit à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi, qui pouvoit devenir dangereux.

Les Russes, qui, vers la fin du seizième siècle, avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, étoient arrivés de désert en désert jusqu'au fleuve Amour qui les conduisoit à la mer orientale, & jusqu'à la Selenga, qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richesses.

XXXVI.  
Démêlés  
des Russes  
& des Chi-  
nois dans  
la Tar-  
tarie.

Les Chinois comprirent que les courses des Russes pourroient avec le tems troubler leur tranquillité; & ils construisirent quelques forts, pour arrêter un voisin, dont l'ambition devenoit suspecte. Alors commencerent entre les deux nations des disputes vives, touchant les frontieres. Leurs chasseurs se chargeoient souvent; & l'on se croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureusement, les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689; les limites des deux puissances furent posées à la riviere Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cents lieues de la grande muraille. C'est le premier traité qu'eussent fait les Chinois, depuis la fondation de leur empire. Cette pacification



offrit une autre nouveauté. On accorda aux Russes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pékin, dont les étrangers avoient été constamment éloignés, avec des précautions tout-à-fait mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étoient pliés aux mœurs & au gouvernement de la Chine, s'écartoient de ses maximes politiques.

XXXVII. Cette condescendance n'inspira pas de la modération aux Russes. Ils continuerent leurs usurpations, & bâtirent, trente lieues au-delà des limites convenus, une ville qu'ils nommerent Albassinskoi. Les Chinois s'étant plaints inutilement de cette infidélité, prirent en 1715, le parti de se faire justice. Les guerres où le Czar étoit engagé dans la Baltique, ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrémité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de siege.

Les Russes obtiennent la liberté d'envoyer une caravane à la Chine.

La cour de Pétersbourg fut assez éclairée, pour ne se pas livrer à un ressentiment inutile. Elle fit partir, en 1719, pour Pékin, un ministre chargé de ressusciter le commerce anéanti par les derniers troubles. La négociation réussit: mais la caravane de 1721, ne s'étant pas conduit avec plus de réserve que celles qui l'avoient précédée, il fut arrêté que dans la suite les deux nations ne traiteroient ensemble que sur la frontiere. De nouvelles brouilleries ont



encore interrompu cette liaison. Un commerce interlope, est tout ce qui en reste. Il est languissant ; mais on doit croire que la Russie s'occupe des moyens de le ranimer.

Les avantages qu'elle en retirera, doivent l'engager à surmonter les difficultés inséparables de cette entreprise. Cette puissance est la seule de l'Europe qui puisse négocier sans argent avec les Chinois, & leur donner des marchandises pour des marchandises. Avec ses riches & précieuses pelleteries, elle obtiendra toujours ce qu'ils sont en possession de fournir à une grande partie du globe. Indépendamment des objets qui serviront à sa consommation, elle pourra faire des spéculations assez étendues, sur le thé & sur la rhubarbe. Rien ne seroit plus sage & plus facile que de réexporter ces deux productions, parce qu'elles conserveront toujours, par la voie de terre, un degré de perfection, qui se perd nécessairement à travers ces mers immenses par où l'on nous apporte tout ce qui vient de ces contrées si reculées de l'Asie. Mais pour que ce commerce devienne quelque chose, il faut qu'il soit conduit sur des principes différens de ceux qu'on a suivis jusqu'ici.

Autrefois, il partoît tous les ans de Pétersbourg, une caravane qui, après avoir traversé des déserts immenses, étoit reçue sur la frontière de la Chine par quelques centaines de



soldats qui l'escortoient jusqu'à la capitale de l'Empire. Là, tous ceux qui la composoient étoient renfermés dans un caravanserai, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinssent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenoient la route de leur patrie, & se retrouvoient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportoient la caravane, n'auroient eu que peu de valeur : mais, comme ce commerce étoit pour le compte de la cour, & que la vente s'en faisoit toujours sous les yeux du souverain, les plus vils objets acquéroient du prix. Être admis à cette espèce de foire, étoit une faveur que le despote n'accordoit guère qu'aux gens en faveur. Tous vouloient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissoit en poussant follement les enchères, & en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette honteuse émulation, les objets offerts étoient si peu importants, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus. Pour rendre ces échanges dignes de quelque considération, il faudra les abandonner à l'intelligence, à l'activité, à l'économie des particuliers.

XXXVIII.  
Projet de  
la Russie  
pour faire  
le com-  
merce des  
Indes par  
la Tartarie  
indépen-  
dante.

C'eût été la méthode qu'il eût fallu suivre, si l'on eût réussi à établir une communication



entre la Sibérie & l'Inde, par la Tartarie indépendante, comme Pierre premier se l'étoit proposé. Ce grand prince, toujours occupé de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan, & il envoya en 1719 deux mille cinq cents hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere.

Elle n'existoit plus. Les eaux avoient été détournées & conduites par différens canaux dans le lac Atall. C'étoit l'ouvrage des Tarrares Ufbeck, qui avoient pris ombrage des observations répétées qu'ils avoient vu faire. Un incident si singulier détermina les Russes à reprendre la route d'Astracan, d'où ils étoient partis. Il fallut que la cour de Pétersbourg se contentât des liaisons qu'elle entretenoit aux Indes par la mer Caspienne.

Telle fut, dans les siècles les plus reculés, la voie par où le nord & le midi communiquoient ensemble. Les régions voisines de ce Lac immense, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux savans des traces d'une ancienne splendeur, qu'il n'est pas possible de contester. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers califes. Ces monumens & d'autres aussi authentiques, donnent de la vraisemblance au naufrage de quelques Indiens sur les côtes de l'Elbe du tems d'Auguste,

XXXIX.  
Liaisons  
de la Rus-  
sie avec  
les Indes  
par la mer  
Caspie-  
ne.



qu'on a toujours regardé comme fabuleux, malgré l'autorité des écrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris comment des habitans de l'Inde, auroient pu naviguer sur les mers germaniques. Mais, comme l'observe M. de Voltaire, il n'étoit pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétoient dans la grande Permie par le Kama, & de là pouvoient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique. Il y eut, de tout tems, des hommes entreprenans.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les Anglois n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du seizieme siecle, & lié un commerce avec la Russie, qu'ils formerent le projet de s'ouvrir à la faveur du Volga & de la mer Caspienne, une route en Perse beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le tour de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, pour se rendre dans le golfe Persique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie septentrionale de la Perse, qui baigne la mer Caspienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les soies du Schirvan, du Manzeradan, & plus particulièrement celles



du Ghilan, sont les meilleures de l'Orient, & pouvoient servir à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglois n'étoit pas encore assez formé, pour surmonter les obstacles que devoit trouver une entreprise si vaste & si compliquée.

Ces difficultés n'effrayèrent pas quelques années après un duc de Holstein, qui avoit établi dans ses états des fabriques de soie. Il vouloit en tirer les matières premières de la Perse, où il envoya des ambassadeurs qui périrent sur la mer Caspienne.

Lorsque la France se fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ses ports les soies de la Perse par la Russie. La funeste passion des conquêtes fit oublier ce projet comme tant d'autres, imaginés par quelques hommes éclairés, pour la prospérité de ce grand empire.

Il n'étoit pas possible que Pierre premier, guidé par son génie, par son expérience, & par les étrangers qui le servoient de leurs lumières, ne sentît, à la fin, que c'étoit à ses peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perse, & de proche en proche de celles des Indes. Aussi ce grand prince n'eut-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleversé l'Empire des Sophis, qu'il s'empara



en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conserver ces conquêtes. Cependant, la Russie ne se détermina à abandonner les provinces usurpées, que, lorsqu'en 1736, elle vit Koulikan victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La cour de Pétersbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorsqu'un Anglois, nommé Elton, forma en 1741 le projet de le donner à sa nation. Cet homme entreprenant servoit en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga & par la mer Caspienne des draps de son pays, dans la Perse, dans le nord de l'Indostan, & dans une grande partie de la Tartarie. Par une suite de ses opérations, il devoit recevoir en échange de l'or, & les marchandises que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisoient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Angloise de Moscovie, & le ministre Russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier Anglois avoit-il ouvert la carrière, que Koulikan, auquel il falloit des instrumens hardis & actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son service, & à acquérir par son moyen l'empire de la mer Caspienne. La cour de Pétersbourg, aigrie par



cette trahison, révoqua en 1746, tous les privilèges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remède à un si grand mal. La mort violente du tyran de la Perse, étoit bien plus propre à rassurer les esprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les états du Sophi dans l'anarchie, fit repasser dans les mains des Russes le sceptre de la mer Caspienne. C'étoit un préliminaire nécessaire pour ouvrir le commerce avec la Perse & avec les Indes ; mais il ne suffisoit pas pour le faire reussir. Les Arméniens opposoient au succès une barrière presque insurmontable. Une nation active, accoutumée aux usages de l'Orient, en possession de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaisons toutes formées de tems immémorial, descendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vastes spéculations : une telle nation ne pouvoit pas être aisément supplantée. La cour de Pétersbourg ne l'espéra pas ; & elle prit le sage parti d'attirer à Astracan une colonie de ce peuple rusé, laborieux & riche. C'est par ses mains qu'ont toujours passé, que passent encore les marchandises de l'Asie, qui arrivent par cette voie aux Russes. Cette importation est peu de chose, & ne peut, de long-tems, beaucoup augmenter ; à moins qu'on ne trouve le secret d'ouvrir des débouchés à la réexportation. Pour porter la vérité



de cette assertion jusqu'à l'évidence, il suffira de jeter un coup d'œil rapide sur l'état actuel de la Russie.

XL.  
Etat de  
l'empire  
de Russie,  
avec les  
moyens de  
le rendre  
florissant.

Cet empire, qui, comme tous les autres, a eu de foibles commencemens, est devenu avec le tems le plus vaste de l'univers. Son étendue d'Orient en Occident, est de deux mille deux cents lieues, & d'environ huit cents du sud au nord.

Plusieurs membres de ce colosse, n'ont jamais eu de gouvernement, n'en ont pas encore. Celui que la violence ou les circonstances ont rendu le chef des autres, a toujours été conduit par des principes Asiatiques, c'est-à-dire, oppresseurs ou arbitraires. On ne s'y est rapproché des usages de l'Europe, que par l'institution d'un corps de noblesse.

Telle est sans doute la cause principale qui a empêché l'espèce humaine de se multiplier sur ce sol immense. Par le dénombrement de 1747, il ne s'y est trouvé que 6, 646, 390, personnes qui payassent la capitation ; & tous les mâles étoient compris dans le rôle, depuis l'enfant qui vient de naître jusqu'au vieillard le plus décrépité. En supposant le nombre des femmes égal à celui des hommes, on verra qu'il y a en Russie 13, 292, 780 esclaves. Il faut ajouter à ce calcul les ordres de l'empire qui ne sont pas assujettis à ce honteux impôt : l'état militaire qui monte à



deux cents mille hommes, la noblesse & le clergé qu'on évalue au même nombre; les habitans de l'Ukraine & de la Livonie qui ne passent pas douze cents mille. Alors il se trouvera que la population fixe de la Russie, ne s'élève qu'à 14, 892, 780 personnes des deux sexes.

Il seroit également inutile & impossible de faire le dénombrement des peuples errans dans ces vastes déserts. Comme ces hordes de Tartares, de Sibériens, de Samoyedes, de Lapons, d'Ostiacks, ne sauroient contribuer à la richesse, à la force, à la splendeur d'un état; ils doivent être comptés pour rien, ou pour peu de chose.

Lorsque la population est foible, les revenus de l'Empire ne sauroient être considérables. A l'élévation de Pierre premier au trône, les impositions ne rendoient au fisc que vingt-cinq millions. Il les fit monter à soixante-cinq. Depuis sa mort ils n'ont augmenté que peu, & cependant les peuples succombent sous un fardeau qui est au-dessus de leurs forces épuisées par le despotisme.

Tout invite la Russie à remédier à ce défaut de population & de richesses. Elle n'y réussira que par l'agriculture. On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les provinces les plus septentrionales. Aucune production ne peut prospérer dans ces déserts glacés. Ce sera toujours avec des oiseaux, des poissons, des bêtes



fauves, que se nourriront, que s'habilleront, que payeront leur tribut, les habitans dispersés de loin en loin dans ce climat dur & sauvage.

A mesure qu'on s'éloigne du Nord, la nature devient moins avare en hommes & en productions. Cependant tout languit sur un territoire immense, faute de bras & de moyens. Ce sol attend sa prospérité des lumieres, de l'indulgence, des secours du gouvernement. L'Ukraine obtiendra une attention particuliere.

Cette vaste contrée, qui, après avoir été dans la dépendance de la Porte & de la Pologne, est venue se perdre dans les possessions du Czar, est peut-être le pays le plus fécond du monde connu. La Russie en tire la plupart de ses consommations, la plupart des objets de son commerce; & elle n'en obtient pas la vingtieme partie de ce qu'on pourroit lui demander. Les Cosaques qui l'habitoient ont péri la plupart dans des expéditions meurtrieres. On a voulu les remplacer par des Ostiaques & des Samoyedes; mais ne voyoit-on pas que ces hommes, par leur petitesse ou leur difformité, abbatardiroient sans fruit une race grande, robuste, & courageuse? Il seroit facile & raisonnable, d'attirer les Moldaves & les Valaques, qui sont unis à la Russie par les liens de la même religion, & qui la regardent comme le siege de l'empire Grec.

Rien n'avanceroit plus la culture que l'exploit-



tation des mines. La nature en a formé dans plusieurs provinces; mais elle les a comme prodiguées à la Sibérie, quoique ce soit une contrée basse, & que le terrain y soit humide & marécageux. Le fer qu'on en tire est fort supérieur à celui des autres parties de la Russie, égal à celui de la Suède même. Ce travail occuperoit des hommes, que rien n'occupe, & fourniroit d'excellens instrumens d'agriculture à de malheureux esclaves, trop souvent réduits à fouiller avec du bois, une terre forte & rébelle. A l'extraction du fer, on ajouteroit celle de ces précieux métaux, qui enflamment si fort la cupidité de tous les hommes & de tous les peuples, & que la Sibérie possède exclusivement. Ses mines d'argent, près d'Argun, sont connues très-anciennement; & l'on a découvert depuis peu, des mines d'argent & d'or, dans le pays des Bas-kirs. Il est des nations auxquelles il conviendrait de négliger, de combler ces sources de richesses. Il n'en est pas ainsi de la Russie, où toutes les provinces intérieures sont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à peine ces signes de convention qui représentent toutes choses dans le commerce.

Celui que les Russes ont ouvert avec la Chine, avec la Perse, avec la Turquie, avec la Pologne, a presque uniquement pour base, les fourrures d'hermines, de zibelines, de loups



blancs, de renards noirs, que fournit la Sibérie. Il y a telle peau, qu'à raison de la finesse, de la longueur, de la couleur, du lustre de son poil, le caprice des consommateurs a porté à un prix qu'on a peine à croire. Ces liaisons pourroient devenir plus considérables, & s'étendre à de nouveaux objets.

Cependant ce seroit toujours sur les côtes de la mer Baltique, que se feroient les plus grands enlevemens des productions du Pays. Rarement les voit-on passer par les mains des négocians Russes. Ils manquent généralement de connoissances, de fonds, de crédit & de liberté. Ce sont des maisons étrangères, qui reçoivent, qui expédient les marchandises.

Il n'est point d'état aussi heureusement situé, pour étendre son commerce. Presque toutes les rivières y sont navigables. Pierre premier voulut que l'art secondât la nature, & que divers canaux joignissent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importans sont achevés. Il y en a qui n'ont pas encore atteint leur perfection; quelques-uns même dont on n'a fait que donner le plan. Tel est le grand projet de réunir la mer Caspienne au Pont-Euxin, en creusant un canal du Tanaïs au Volga.

Malheureusement ces moyens, qui rendent si facile la circulation des denrées dans tout l'intérieur de la Russie, & qui sont accompagnés



d'une communication aisée avec toutes les parties du globe, sont rendus inutiles par des entraves que l'industrie ne sauroit vaincre.

Le gouvernement a concentré dans ses mains la vente & l'achat des productions les plus importantes. Tant que ce monopole durera, les opérations de commerce seront nécessairement infidèles & languissantes. Le sacrifice de ce revenu destructeur, contribueroit à la prospérité publique; mais n'y suffiroit pas, sans la réduction des troupes.

A l'élévation de Pierre premier au trône, l'état militaire de la Russie se réduisoit à quarante mille strelits, indisciplinés & féroces, qui n'avoient du courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le souverain qu'ils déposeroient ou qu'ils massacroient au gré de leur caprice. Ce grand prince cassa cette milice séditieuse, & parvint à former un état de guerre, modelé sur celui du reste de l'Europe.

Malgré la bonté de ses troupes, la Russie est, de toutes les puissances, celle qui doit éviter la guerre avec le plus de soin. La fureur de se donner de l'influence dans les affaires de l'Europe ne doit pas l'entraîner loin de ses frontières: elle n'y pourroit agir sans subsides; & il seroit contre toute raison qu'un état, dont la population n'est que de six personnes par lieue quarrée, songeât à vendre son sang. L'accroissement d'un



territoire déjà trop étendu ne doit pas la pousser plus vivement aux hostilités. Jamais l'empire ne parviendra à recueillir le fruit des créations de son réformateur, à former un état contigu & ferré, à devenir un peuple éclairé & florissant; à moins qu'il n'abdique la manie si dangereuse des conquêtes, pour se livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ses voisins ne peut le forcer à s'écarter de cet heureux système.

Du côté du Nord, l'empire est mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le feroit par des escadres ou des forteresses.

Un bataillon, & deux pieces de campagne, disperseroient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'Orient.

Quand la Perse sortiroit de ses ruines, ses efforts iroient se perdre dans la mer Caspienne & dans l'immense désert qui la sépare de la Russie.

Au Midi, les Turcs sont aujourd'hui sans force; & le théâtre où ils pourroient agir, est également destructeur du vaincu & du vainqueur.

Que peut craindre à l'Occident la Russie des Polonois, qui n'ont jamais eu ni places, ni troupes, ni revenu, ni gouvernement, & qui n'ont presque plus de territoire.

La Suede a perdu tout ce qui la rendoit formidable. Il ne lui reste que la certitude d'être



dépouillée de la Finlande, lorsque la cour de Pétersbourg jugera cette opération convenable à ses intérêts.

Quand le génie de Frédéric, qui fait aujourd'hui dans le Nord le contrepoids des forces Moscovites, se perpétueroit dans ses successeurs, il n'est guère vraisemblable que l'ambition du Brandebourg se tournât contre la Russie. Jamais ces monarques ne pourroient lever un bras sur cet empire, sans en étendre un autre vers l'Allemagne; ce qui diviserait nécessairement trop leurs efforts, pour être efficaces.

Il résulte de ces discussions, que la Russie doit à ses intérêts bien raisonnés, le sacrifice d'une partie de ses forces de terre. Peut-être celui d'une partie de sa marine n'est-il pas moins indispensable.

Les foibles relations de cet empire avec le reste de l'Europe, s'entretenoient uniquement par terre; lorsque les Anglois cherchant un passage dans les mers du Nord pour arriver aux Indes orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arriverent à Moscou, & y jetterent les fondemens d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de communication pour la Russie, quand Pierre I. entreprit d'attirer sur la mer Baltique les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, & de



procurer aux productions de son empire un débouché plus étendu , plus avantageux. Son esprit de création le porta bientôt plus loin. Il eut l'ambition de devenir une puissance maritime ; & ce fut à Cronstadt , qui sert de port à Pétersbourg , qu'il plaça ses flottes.

La mer n'est pas assez large devant le bassin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer , sont violemment poussés par l'impétuosité de la Neva , sur les côtes dangereuses de la Finlande. On y arrive par un canal si rempli d'écueils , qu'il faut un tems fait exprès pour les éviter. Les vaisseaux s'y pourrissent vite. L'expédition des escadres est retardée plus long-tems qu'ailleurs , par les glaces. On ne peut sortir que par un vent d'Est , & les vents d'Ouest regnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient , c'est qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg , d'où les vaisseaux n'arrivent à Cronstadt , qu'après avoir passé avec de grands dangers , un bas fond qui se trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre I. n'avoit eu cette prédilection aveugle , que les grands hommes ont , comme les hommes ordinaires , pour les lieux qu'ils ont créés , on lui eût fait aisément comprendre que Cronstadt & Pétersbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt de ses forces navales , & que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit



donné la préférence à Revel, qui se refusoit beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être ses réflexions l'auroient-elles conduit à voir, que la position de son empire ne l'appelloit pas à ce genre de puissance.

En effet, la Russie a peu de côtes; la plupart ne sont pas peuplées, & aucune ne naviguera jamais, à moins que le gouvernement ne change. Où trouver donc des hommes capables de conduire des vaisseaux de guerre?

Cependant Pierre I. vint à bout de créer une marine. Une passion que rien n'arrêtoit, lui fit surmonter des obstacles qu'on croyoit invincibles; mais ce fut avec plus d'éclat que d'utilité. Si ses successeurs sont jamais touchés du bien de leur empire, ils renonceront à la vaine gloire de montrer leur pavillon dans des parages éloignés, où il n'a pas à protéger un commerce qui ne se fait que dans les rades nationales, qui ne s'y fait même que par des négocians étrangers. Alors changeant de système, la Russie épargnera les frais que lui coûtent inutilement trente-six ou quarante vaisseaux de guerre, & se réduira à ses galeres qui suffisent à sa défense, qui la mettront même en état d'attaquer toutes les puissances de la Baltique, si les circonstances l'exigeoient jamais.

Ces galeres sont de différentes grandeurs, on en dispose quelques-unes pour la cavalerie, &



un plus grand nombre pour l'infanterie. Comme ce sont les soldats, tous instruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages; il n'y a ni retardement ni dépense à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, & le débarquement se fait où l'on est le moins attendu.

La descente exécutée, les troupes tirent les galeres à terre, & en forment un corps retranché. Une partie de l'armée est chargée de sa garde, le reste se répand dans le pays qu'on veut mettre à contribution. L'expédition faite, on se rembarque, pour recommencer ailleurs le ravage & la destruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armemens!

Les changemens que nous avons indiqués sont indispensables pour rendre la Russie florissante, mais ne sauroient suffire. Pour donner à cette prospérité quelque consistance, il faut donner de la stabilité à l'ordre de la succession. La couronne de cet empire fut long-tems héréditaire; Pierre I. la rendit patrimoniale: elle est devenue élective à la dernière révolution. Cependant toute nation veut savoir à quel titre on lui commande; & le titre qui le frappe le plus est celui de la naissance. Otez aux regards de la multitude ce signe visible, & vous remplirez les états de révoltes & de dissensions.



Mais il ne suffit pas d'offrir aux peuples un souverain qu'ils ne puissent pas méconnoître. Il faut que ce souverain les rende heureux ; ce qui est impossible en Russie , à moins qu'on n'y change la forme du gouvernement.

L'esclavage civil est la condition de tous les sujets de cet empire , qui ne sont pas nobles : ils sont à la disposition de leurs barbares maîtres , comme le sont ailleurs les troupeaux. Entre ces esclaves , les plus maltraités sont les cultivateurs ; ces hommes précieux , dont , sous des climats plus fortunés , on a chanté avec tant d'enthousiasme le repos , le bonheur & la liberté.

L'esclavage politique est celui dans lequel est tombée toute la nation , depuis que les souverains ont établi l'autorité arbitraire. Parmi les sujets qu'on regarde comme libres dans cet empire , il n'en est aucun qui ait la sûreté morale de sa personne , la propriété constante de ses biens , une liberté , qu'il ne puisse perdre que dans des cas prévus & déterminés par la loi.

On occupe depuis long - tems l'Europe du projet d'un code , qui doit donner une législation à la Russie. L'auguste princesse qui la gouverne a très - bien senti , qu'il falloit que les peuples approuvassent eux - mêmes les loix qu'ils devoient suivre , pour qu'ils les respectassent & les chérissent comme leur propre ouvrage. *Mes*



*enfans*, a-t-elle dit aux députés de toutes les villes de son vaste empire, *pesez avec moi l'intérêt de la nation; formons ensemble un corps de loix qui établisse solidement la félicité publique.* Mais que sont des loix sans magistrats? Que sont des magistrats dont le despote peut réformer les jugemens selon son caprice, ou qu'il peut même punir de les avoir rendus?

Sous un tel gouvernement, il ne sauroit exister de lien entre les membres & leur chef. S'il est toujours redoutable pour eux, toujours ils sont redoutables pour lui. La force publique dont il abuse pour les écraser, n'est que le produit des forces particulières de ceux qu'il opprime. Le désespoir, ou un sentiment plus noble, peuvent à chaque instant les tourner contre lui.

Le respect qu'on doit à la mémoire d'un aussi grand homme que Pierre I, ne doit pas empêcher de dire, qu'il ne lui fut pas donné de voir l'ensemble d'un état bien constitué. Il étoit né avec du génie. On lui inspira l'amour de la gloire. Cette passion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, l'opiniâtreté, opposoient à ses entreprises. Avec ces vertus, & les étrangers qu'il appella à lui, il réussit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit plusieurs réglemens nécessaires pour



le succès de ses hardis projets; mais quoique les voix de la renommée lui aient prodigué de toutes parts le sublime titre de législateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractère féroce. On ne le vit pas s'élever, jusqu'à combiner la félicité de ses peuples avec sa grandeur personnelle. Après ses magnifiques établissemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la servitude & dans l'oppression. Il ne voulut rien relâcher de son despotisme, il l'aggrava peut-être; & laissa à ses successeurs cette idée atroce & destructive, que les sujets ne font rien, & que le souverain est tout.

Depuis sa mort, on n'a cessé de répéter que la nation n'étoit pas encore assez éclairée, pour qu'on pût rompre utilement ses fers. Courtisans flatteurs, ministres infidèles, apprenez que la liberté est le premier droit de tous les hommes; que le soin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute société raisonnablement ordonnée; & que le crime de la force, est d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Catherine, qui paroît avoir porté sur le trône l'ambition des grandes choses, commence à comprendre, que des ravages dans les déserts de la Moldavie, & dans quelques isles sans défense, achetés par le sang de deux ou trois cents



mille hommes, ne rendront pas son nom cher & vénérable à la postérité, On la voit occupée à faire naître chez un peuple abruti par l'esclavage, le sentiment de la liberté. Réussira-t-elle à l'égard de la génération actuelle ? c'est un problème. Pour les races futures, voici peut-être les moyens qu'il conviendrait d'employer.

Il faut choisir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maisons, les pourvoir de toutes les choses nécessaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faut appeler des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'asyle qu'on leur aura préparé, leur assurer une subsistance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'ait aucun domaine dans la contrée. Il faut accorder la tolérance à toutes les religions, & par conséquent permettre des cultes particuliers & domestiques, & n'en point permettre de public.

C'est de-là que le levain de la liberté s'étendra dans tout l'empire : les pays voisins verront le bonheur de ces colons, & ils voudront être heureux comme eux. Jetté chez des sauvages, je ne leur dirois pas, construisez une cabane qui vous assure une retraite contre l'inclémence des saisons, ils se moqueroient de moi ; mais je la bâtirois. Le tems rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance ; le sauvage le verroit, & l'an-



née suivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple esclave, sois libre; mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la desireroit.

Je me garderois bien de charger mes transfuges des premières dépenses que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejeter sur les survivans, la dette prétendue de ceux qui mourroient sans l'avoir acquittée. Cette politique seroit aussi fautive qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don sa personne, ses forces, ses talens, sa vie, ne vous gratifie-t-il pas assez? Faut-il qu'il vous paye la rente du don qu'il vous fait? Lorsqu'il sera opulent, alors vous le traiterez comme votre sujet; encore attendrez-vous la troisième ou quatrième génération, si vous voulez que votre projet prospère, & amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le tems de connoître les avantages.

Dans ce nouvel ordre de personnes & de choses, où les intérêts du monarque ne seront plus que ceux de ses sujets, il faudra pour donner des forces à la Russie, tempérer l'éclat de sa gloire; sacrifier l'influence qu'elle a prise dans les affaires générales de l'Europe; réduire Pétersbourg, devenu mal-à-propos une capitale, à n'être qu'un entrepôt de commerce; transporter le gouvernement dans l'intérieur de l'empire. C'est de ce



centre de la domination, qu'un souverain sage, jugeant avec connoissance des besoins & des ressources, pourra travailler efficacement à lier entr'elles les parties trop détachées de ce grand état. De l'anéantissement de tous les genres d'esclavage, il sortira un tiers état, sans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumières.

Jusqu'à cette époque, la cour de Russie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples, en appelant des hommes célèbres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangères périssent dans nos terres. Inutilement on formera des écoles & des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris & à Rome des élèves sous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leur voyage, seront forcés d'abandonner leur talent, pour se jeter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout, il faut commencer par le commencement; & le commencement est de mettre en vigueur les arts mécaniques & les classes basses. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs pères, se mettront à penser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature, & alors



vous aurez des poètes, des philosophes, des orateurs, des statuaires & des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulens, & ils les achèteront. Tant qu'on est dans le besoin, on travaille; on ne cesse de travailler que quand le besoin cesse. Alors naît la paresse; avec la paresse, l'ennui: & par-tout les beaux-arts sont les enfans du génie, de la paresse & de l'ennui.

Etudiez les progrès de la société, & vous verrez des Agriculteurs dépouillés par des brigands; ces agriculteurs opposer à ces brigands une portion d'entr'eux, & voilà des soldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres font sentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur & au soldat, vous faites un métier pénible & laborieux. Si vous vouliez, vous soldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos danses & nos chansons. Voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le tems, cet homme de lettres s'est ligué, tantôt avec le chef contre les peuples, & il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il est devenu un citoyen important.

Suivez la marche constante de la nature, aussi-bien cherchiez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenses



ses s'épuiser sans fruit ; vous verrez tout périr autour de vous ; vous vous retrouverez presque au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer , & vous y resterez jusqu'à ce que les circonstances fassent sortir de votre propre sol une police indigente , dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en espérez pas davantage , & cultivez votre sol.

Un autre avantage que vous y trouverez , c'est que les sciences & les arts nés sur votre sol , s'avanceront peu-à-peu à leur perfection , & que vous ferez des originaux ; au lieu que si vous empruntez des modèles étrangers , vous ignorerez la raison de leur perfection , & vous vous condamnez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'est permis de tracer de la Russie , pourra paroître un hors-d'œuvre ; mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une puissance qui , depuis quelques années , joue un rôle si fier & si éclatant. Il faut parler maintenant des liaisons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

XLI.  
Liaisons  
des Euro-  
péens a-  
vec la  
Chine. E-  
tat de cet  
Empire ,  
relative-  
ment au  
commer-  
ce.

La Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs , le seul peut-être où il n'y en ait point. Quoiqu'on y ait le secours de l'imprimerie , & tous les moyens généraux de l'éducation , on n'y voit cependant ni grand édi-



fice, ni belle statue, ni poëme, ni éloquence, ni musique, ni peinture, ni même aucune des connoissances qu'un homme seul, isolé, méditatif, pourroit porter par ses efforts à un grand point de perfection. Comme les mœurs ne permettent pas l'émigration, & que la population de l'empire est excessive, le nécessaire est la limite des travaux. Il y a plus de profit à l'invention du plus petit art utile, qu'à la plus sublime découverte qui ne montre que du génie. On fait plus de cas de celui qui fait tirer parti des recoupees de la gaze, que de celui qui résoudroit le problème des trois corps. C'est-là sur-tout que se fait la question, qu'on n'entend que trop fréquemment parmi nous : *à quoi cela sert-il ?* L'attente de la disette qui s'avance, remplit tous les citoyens d'activité, de mouvement & d'inquiétude. Il n'y a pas un instant qui n'ait sa valeur. L'intérêt doit être le mobile secret ou public de toutes les actions. Il est impossible que les mensonges, les fraudes, les vols ne se multiplient : les ames y doivent être basses, l'esprit y doit être petit, intéressé, rétréci & mesquin.

Un Européen achete des étoffes à Canton ; il est trompé sur la quantité, la qualité & le prix. Les marchandises sont déposées sur son bord. La friponnerie du marchand Chinois est déjà reconnue. Lorsqu'il vient chercher son



argent, l'Européen lui dit : Chinois, tu m'as trompé; le Chinois répond, cela se peut, mais il faut payer. L'Européen : Mais tu es un fripon, un gueux, un misérable. Le Chinois : Européen, cela se peut, mais il faut payer. L'Européen paye; le Chinois reçoit son argent, & dit en se séparant de sa dupe : A quoi t'a servi ta colere? Qu'ont produit tes injures? N'aurois-tu pas beaucoup mieux fait de payer tout de suite, & de te taire? Par-tout où l'on est insensible à l'insulte, par-tout où l'on rougit si peu de la friponnerie, l'empire peut être très-bien gouverné; mais les mœurs particulières sont très-vicieuses.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnoies d'or & d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux-monnoyeurs, qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des especes de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare, par des événemens dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple se dégoûtoit d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans tout l'empire, fussent livrés aux hôtels des monnoies. Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni



des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ quatre cents temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Dans la suite, la cour paya les magistrats & l'armée, partie en cuivre, & partie en papier. Les esprits se révolterent contre une innovation si dangereuse, & il fallut y renoncer. Depuis cette époque qui remonte à trois siècles, la monnoie de cuivre est la seule monnoie légale.

Malgré le caractère intéressé des Chinois, leurs liaisons extérieures furent long-tems très-peu de chose. L'éloignement où cette nation vivoit des autres peuples, venoit du mépris qu'elle avoit pour eux. Cependant on desira plus qu'on n'avoit fait de fréquenter les ports voisins; & le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs, que l'ancien gouvernement, favorisa ce moyen d'accroître les richesses de la nation. Les expéditions qui, jusqu'alors, n'avoient été permises que par la tolérance intéressée des commandans des provinces maritimes, se firent ouvertement. Un peuple dont la sagesse étoit célèbre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui, pour établir le goût des marchandises qu'il pouvoit fournir; & son activité embrassa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par



les Tartares, qui a été surement plusieurs fois conquise par eux, & qu'on a vue, tantôt esclavée, tantôt indépendante des Chinois, dont elle est actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, & prennent en échange des toiles de chanvre & de coton, & du ginseng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achètent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils paient avec des moutons, des bœufs, des fourrures, & sur tout du ginseng. Cet arbruste ne croît que sur les montagnes les plus escarpées, au milieu des forêts les plus épaisses, autour des rochers les plus affreux. Sa tige hérissée d'une espèce de poil, est d'ailleurs unie, ronde, & d'un rouge foncé, excepté dans la partie inférieure où elle blanchit un peu. Elle s'élève à la hauteur d'environ dix-huit pouces. Vers la cime, elle jette des rameaux d'où sortent des feuilles oblongues, menues, cotoneuses, dentelées, d'un verd obscur par dessus, blanchâtre & luisant par dessous. On connoît son âge par ses branches, & son âge augmente son prix. Le ginseng a plusieurs vertus, dont les plus reconnues sont de fortifier l'estomac & de purifier le sang. Il est si précieux aux yeux des Chinois, qu'ils ne le trouvent jamais trop cher. Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix



mille soldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginseng. On leur donne pour le reste un poids égal en argent. Cette récolte est interdite aux particuliers. Une défense si odieuse ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi injuste, ils seroient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'empire, & réduits par conséquent à s'en passer.

On a déjà fait connoître le commerce de la Chine avec les Russes. Actuellement il n'est pas important ; mais il peut & il doit le devenir.

Celui qu'elle fait avec les habitans de la petite Bucharie, se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps, pour les grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrens, quand la neige commence à fondre. Si jamais ces barbares apprennent à exploiter les mines dont leurs montagnes sont remplies, on verra des liaisons, aujourd'hui languissantes, prendre un accroissement, dont il n'est pas possible de fixer les bornes.

L'empire est séparé des états du Mogol & des autres contrées des Indes par des sables, des montagnes, des rochers qui rendent toute communication impraticable. Aussi son commerce de terre est-il si borné, qu'il ne passe pas huit ou neuf millions. Celui qu'il fait par mer est plus considérable.



C'est avec ses soiries, son thé, sa porcelaine, & quelques autres objets des moindre importance, qu'il le soutient. Le Japon paie les Chinois avec du cuivre & de l'or ; les Philippines, avec des piaftres ; Batavia, avec des poivres & des épiceries ; Siam, avec des bois de teinture & des vernis ; le Tonquin, avec de soies ; la Cochinchine, avec du sucre & de l'or. Toutes ces branches réunies peuvent monter à trente millions, & occuper cent cinquante bâtimens. Les Chinois gagnent au moins cent pour cent dans ces différentes affaires, dont la Cochinchine fournit la moitié. Ils ont pour correspondans dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, les descendans de ceux de leurs compatriotes qui s'exilèrent de leur patrie lorsque les Tartares s'en rendirent maîtres.

Le commerce de la Chine qui, du côté du Nord, ne s'étend pas plus loin que le Japon, ni du côté de l'Orient, au-delà des détroits de Malaca & de la Sonde, auroit vraisemblablement acquis une plus grande extension ; si les constructeurs Chinois, moins asservis aux anciens usages, avoient daigné s'instruire à l'école des navigateurs Européens.

Ceux d'entre eux qui parurent les premiers sur les côtes de la Chine, furent admis dans toutes les rades indifféremment. Leur extrême familiarité avec les femmes ; leurs violences



avec les hommes; des actes répétés de hauteur & d'indiscrétion les firent concentrer depuis à Canton, le port le plus méridional de l'empire.

Cette ville est située sur les bords du Tigre, rivière considérable qui communique, d'un côté par divers canaux avec les provinces les plus reculées, & qui de l'autre conduit au pied de ses murs les plus grands vaisseaux. On y voyoit nos pavillons mêlés avec ceux du pays. Dans la suite l'on a obligé les navires Européens de s'arrêter à Hoaung-pon, à quatre lieues de la place. Il est douteux si ce fut la crainte de quelque surprise qui inspira cette précaution, ou si ce fut un moyen imaginé par les gens en place pour leurs intérêts particuliers. La défiance & l'avidité des Chinois autorisent les deux conjectures.

Cet arrangement ne changea rien à la situation personnelle des navigateurs. Ils continuèrent à jouir dans Canton de toute la liberté qui ne choquoit pas l'ordre public. Leur caractère les portoit à en abuser; & ils se laisserent bientôt de la circonspection nécessaire, dans un gouvernement rempli de formalités. On les punit de leur imprudence; tout accès chez les gens en place leur fut fermé. Le magistrat, fatigué de leurs plaintes continuelles, ne voulut plus les recevoir que par le canal des interpretes dépen-



dans des marchands Chinois. Tous les Européens eurent ordre d'habiter dans un quartier qui leur fut assigné. On ne dispensa de cette obligation que ceux qui trouvoient ailleurs un hôte qui répondoit de leurs mœurs & de leur conduite. Les gênes augmentèrent encore en 1760. La cour avertie par les Anglois que le commerce éprouvoit des vexations criantes, fit partir de Peking des commissaires, qui se laisserent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans un petit nombre de maisons, d'où ils ne pouvoient traiter qu'avec quelques négocians munis d'un privilege exclusif. Ce monopole vient de cesser; mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés du commerce de la Chine. Nous continuons d'y aller chercher du thé, de la porcelaine, des soies, des soiries, du vernis, du papier, & quelques autres objets moins considérables.

XLII.  
Les Européens  
achètent  
du thé à  
la Chine.

Le thé est un arbrisseau de la hauteur de nos grenadiers ou de nos myrthes. Il vient des graines semées dans des trous de trois ou quatre pouces de profondeur. On n'estime de lui que ses feuilles. A trois ans il en offre en abondance, mais il en donne moins à seroit. On le coupe alors à la tige pour obtenir des rejettons, dont chacun fournit à peu de chose près autant de produit qu'un arbruste entier.



La plupart des provinces de la Chine cultivent le thé: mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout; quoique par-tout on ait l'attention de le placer au Midi & dans les vallées. Celui qui croît sur un sol pierreux est fort supérieur à celui qui sort des terres légères, & plus supérieur encore à celui qu'on trouve dans les terres jaunes.

La différence des terrains n'est pas la seule cause de la perfection plus ou moins grande du thé: les saisons où la feuille est ramassée y influent encore davantage.

La première récolte se fait au commencement de Mars. Les feuilles, alors petites, tendres & délicates, forment ce qu'on appelle le thé impérial; parce qu'il sert principalement à l'usage de la cour & des gens en place. Les feuilles de la seconde récolte qui est au mois d'Avril, sont plus grandes & plus développées; mais de moindre qualité que les premières. Enfin le dernier & le moins estimé du thé, se recueille dans le mois suivant. Les uns & les autres sont enfermés dans des boîtes d'étain grossier, pour les garantir de l'impression de l'air qui leur feroit perdre leur parfum.

Le thé est la boisson ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduisit l'usage. Dans presque tout leur empire, les eaux sont mal-saines & de mauvais goût. De



tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un succès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On se persuada que c'étoit un excellent dissolvant, qui purifioit le sang, qui fortifioit la tête & l'estomac, qui facilitoit la digestion & la transpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine, se formerent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquèrent leur enthousiasme, & cet enthousiasme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe & de l'Amérique, dans les contrées où l'air est grossier & chargé de vapeurs.

Quelle que soit en général la force des préjugés, on ne peut guere douter que le thé ne produise quelques heureux effets chez les nations qui en ont le plus universellement adopté l'usage. Ce bien ne doit pas être pourtant ce qu'il est à la Chine même. On fait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choisi & le mieux soigné. On fait qu'ils mêlent souvent au thé qui sort de l'Empire d'autres feuilles, qui, quoique ressemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On fait que la grande exportation qui se fait du thé, les a rendus moins difficiles sur le choix du terrain, & moins exacts pour les préparations.



Notre maniere de le prendre, se joint à ces négligences, à ces infidélités. Nous le buvons trop chaud & trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de sucre, souvent des odeurs, & quelquefois des liqueurs nuisibles. Indépendamment de ces considérations, le long trajet qu'il fait par mer suffiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ses sels bienfaisans.

On ne pourra juger définitivement des vertus du thé, que lorsqu'il aura été transplanté dans nos climats. On commençoit à désespérer du succès, quoique les expériences n'eussent été tentées qu'avec des graines, &, à ce qu'on prétend, avec des graines mal choisies. Il a été enfin porté un arbrisseau, dont la tige avoit six pouces; & c'est à M. Linnæus, au plus célèbre botaniste de l'Europe, qu'il a été remis. Cet habile homme est parvenu à le conserver; & il espere de le multiplier en plein air, en Suede même; puisqu'il ne périt pas dans les régions les plus septentrionales de la Chine. Ce sera un très-grand avantage de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que difficilement perdre autant à changer de terrain, qu'à moisir dans la longue traversée qu'elle étoit obligée de faire. Il n'y a pas long-tems que nous étions tout aussi éloignés du secret de faire de la porcelaine.

Il existoit il y a quelques années dans le ca-

XLIII.  
Les Européens  
achètent  
de la porcelaine à  
la Chine.



binet du comte de Caylus, deux ou trois petits fragmens d'un vase crû Egyptien, qui, dans des essais faits avec beaucoup de soins & d'intelligence, se trouverent être de porcelaine non couverte. Si ce favant ne s'est pas mépris ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déjà connu dans les beaux tems de l'ancienne Egypte. Mais il faudroit des monumens plus authentiques qu'un fait isolé, pour en faire refuser l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des tems.

Sans entrer dans le système de ceux qui veulent donner à l'Egypte une antériorité de fondation, de loix, de sciences & d'arts de toute espece, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en sa faveur; qui fait si ces deux empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs institutions sociales d'un peuple formé dans le vaste espace de terre qui les sépare? Si les habitans sauvages des grandes montagnes de l'Asie, après avoir erré durant plusieurs siècles dans le continent, qui fait le centre de notre hémisphere, ne se sont pas dispersés insensiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, & formés en corps de nation séparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, en Egypte? Si les déluges successifs, qui ont pu désoler cette partie de la terre, n'ont pas emprisonné les hommes dans ces régions, coupées par des



montagnes & des déserts? Ces conjectures sont d'autant moins étrangères à l'histoire du commerce, que celle-ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumières sur l'histoire générale du genre-humain, de ses peuplades, de ses opinions, & de ses inventions de toute espece.

Celle de la porcelaine est, sinon une des plus merveilleuses, du moins l'une des plus agréables qui soient sorties des mains de l'homme. C'est la propreté du luxe qui vaut mieux que la richesse.

La porcelaine est une espece de poterie, ou plutôt c'est la plus parfaite de toutes les poteries. Elle est plus ou moins blanche, plus ou moins solide, plus ou moins transparente. La transparence ne lui est pas même tellement essentielle, qu'il n'y en ait beaucoup & de fort belle sans cette propriété.

La porcelaine est couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'est autre chose qu'une couche de verre fondu & glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi transparence. On donne le nom de couverte à cette couche, qui constitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette espece de vernis, se nomme biscuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinsèque de l'autre, mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.



Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, sa matiere est prise immédiatement dans les substances de la terre même, sans autre altération de l'art qu'une simple division de leurs parties. Il ne doit entrer aucune substance métallique ni saline dans sa composition, pas même dans sa couverte, qui doit se faire avec des matieres aussi simples, ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine & communément la plus solide, sera celle qui sera faite avec le moins de matieres différentes; c'est-à-dire, avec une pierre vitrifiable, & une belle argile blanche & pure. C'est de cette dernière terre que dépend la solidité & la consistance de la porcelaine & de toute la poterie en général.

Les connoisseurs divisent en six classes la porcelaine qui nous vient d'Asie: la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le Japon Chiné & la porcelaine de l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractère bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'elle a de la ressemblance avec les écailles de la truite, paroît être la plus ancienne, & celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte



en est toujours fort grise, & la couverte en est gersée en mille manieres. Cette gersure n'est pas seulement dans la couverte, elle prend aussi sur le biscuit. De-là vient que cette porcelaine n'est presque point transparente, qu'elle n'est point sonore, qu'elle est très-fragile, & qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gersures, on l'a bariolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait son mérite & sa réputation. La facilité avec laquelle M. le comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette espece de porcelaine n'est qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien est certainement d'une grande beauté; soit qu'on s'en tienne à l'éclat de sa couverte; soit qu'on en examine le biscuit. Cette porcelaine est précieuse, assez rare & de peu d'usage. Sa pâte paroît très-courte, & on n'en a pu faire que de petits vases, ou des figures, & des magots dont la forme se prête à son défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroisse certain qu'il s'en fait de très-belle de la même espece à la Chine. Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crème précisément, l'autre qui joint à sa blancheur un léger coup-d'œil bleuâtre qui semble annoncer plus de transparence. En effet la couverte semble être un



peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché à imiter cette porcelaine à saint Cloud, & il en est sorti des piéces qui paroissent fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frittes, que c'étoit du plomb, & qu'elles ne pouvoient pas soutenir le parallele.

Il est plus difficile qu'on ne pense de bien distinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoisseur que nous avons consulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon a une couverture plus blanche & moins bleuâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornemens y sont mis avec moins de profusion, que le bleu y est plus éclatant, que les dessins & les fleurs y sont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les écrivains, qui disent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques piéces de porcelaine qui ont plus d'éclat & moins de solidité que les leurs, & qu'ils s'en servent pour la décoration de leurs appartemens, mais jamais pour l'usage, parce qu'elles soutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine tout ce qui est couvert d'un vernis coloré, soit en verd celadon, soit en couleur bleuâtre, soit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon nous est venu, ou nous



vient, par la voie des Hollandois, les seuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne soit pas interdite. Il est possible qu'ils l'aient choisi dans les porcelaines que les Chinois y apportent annuellement, qu'ils l'aient acheté à Canton même. Dans l'un & l'autre cas, la distinction entre la porcelaine du Japon & celle de la Chine, seroit fausse au fond, & n'auroit d'autre base que le préjugé. Il résulte cependant de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, est toujours de très belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre, elle est plus chargée de couleurs, & les dessins en sont plus bizarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche, plus liée, plus grasse; son grain plus fin, plus ferré, & on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine, il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu, en beau rouge & en verd de cuivre. Elle est fort grossière, fort massive, d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espèce qui est truitée. Le grain en est souvent sec & gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore; mais l'une & l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'ancien Chine, & les pie-



ces les plus belles sont censées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le tems & l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence, & les couleurs appliquées avec plus de soin, ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine diffère essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte courte, qu'elle est très-durée & très-solide. Les pieces de cette porcelaine ont toujours en-dessous trois ou quatre traces de supports, qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuisson. Avec ce secours on est parvenu à fabriquer des pieces d'une hauteur, d'un diamètre considérables. Les porcelaines qui ne sont pas de cette espece & qu'on appelle Chine moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, & la couverte plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des supports, & leur transparence n'a rien de vitreux. Tout ce qui est fabriqué de cette pâte est tourné facilement, en sorte que la main de l'ouvrier paroît avoir glissé dessus, ainsi que sur une excellente argile. Les porcelaines de cette espece varient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main d'œuvre & pour le prix.

Une cinquieme espece de porcelaine est celle à qui nous donnons le nom de Japon Chiné, parce qu'elle réunit aux ornemens de la porce-



laine qu'on croit du Japon, ceux qui sont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette espece de porcelaine, il s'en trouve une, enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle est d'un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi transparence; car les couvertures de la Chine ne sont jamais transparentes tout-à-fait.

Les couleurs s'appliquent en général de la même maniere sur toutes les porcelaines de la Chine, sur celles même qu'on a faites à son imitation. La premiere, la plus solide de ces couleurs, est le bleu qu'on retire du saffre qui n'est autre chose que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à crud sur tous les vases, avant de leur donner la couverte & de les mettre au four; en sorte que la couverte qu'on met ensuite par-dessus lui sert de fondant. Toutes les autres couleurs, & même le bleu qui entre dans la composition de la palette, s'appliquent sur la couverte, & ont besoin d'être unies préalablement avec une matiere saline ou une chaux de plomb qui favorise leur ingrez dans la couverte. Une maniere particuliere & assez familiere aux Chinois de peindre la porcelaine, c'est de colorer la couverte toute entiere. Pour lors la couleur ne s'applique ni dessus ni dessous la couverte, mais on la mêle &



on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il se fait des choses de fantaisie très-extraordinaires en ce genre. De quelque manière que les couleurs soient appliquées, elles se tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales & du cuivre. Celle du cuivre est très-délicate & demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé se font à King-to-ching, bourgade immense de la province de Kianfi. Elles y occupent cinq cens fours & un million d'hommes. On a essayé à Pékin, & dans d'autres lieux de l'empire, de les imiter; & les expériences ont été malheureuses par-tout, malgré la précaution qu'on avoit prise de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matières. Aussi a-t-on universellement renoncé à cette branche d'industrie, excepté au voisinage de Canton où on fabrique la porcelaine connue parmi nous sous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en est longue & facile; mais en général les couleurs, le bleu sur-tout & le rouge de mars, y sont très-inférieurs à ce qui vient du Japon & de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relèvent en bosse, & sont communément mal appliquées. On ne voit du pourpre que sur cette porcelaine, ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plupart des tasses, des assiettes, des autres vases que portent nos



négocians, sortent de cette manufacture, moins estimée à la Chine que ne le sont dans nos contrées celles de faïence.

Nous avons cherché à naturaliser parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en est occupée plus heureusement que les autres états. Sa porcelaine est de la vraie porcelaine, & vraisemblablement composée de matieres fort simples, quoique dépendante sûrement d'une combinaison plus recherchée que celle de l'Asie. Cette combinaison particuliere, & la rareté des matériaux qui entrent dans sa composition, doivent causer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne sort de cette manufacture qu'une seule & même espece de pâte, on a pensé avec assez de vraisemblance que les Saxons ne possèdent que leur secret, & n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On est confirmé dans ce soupçon par la grande ressemblance qu'il y a entre la mie & le grain de la porcelaine de Saxe, & celles de quelques autres porcelaines d'Allemagne, qui paroissent faites par une combinaison à peu près semblable.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on peut assurer qu'il n'y a point de porcelaine dont la couverte soit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus solide & plus fixe. Elle résiste à un très-grand feu, beaucoup plus long-tems que différentes couvertes des porcelaines de la



Chine. Ses couleurs jouent agréablement & ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'aussi bien assorties à la couverte. Elles ne sont ni trop, ni trop peu fondues. Elles ont du brillant, sans être noyées & glacées, comme la plupart de celles de Sevre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On fait qu'elles ne sont faites, ainsi que celles d'Angleterre, qu'avec des frites, c'est-à-dire, avec des pierres infusibles par elles-mêmes, auxquelles on fait prendre un commencement de fusion, en y joignant une quantité de sel plus ou moins considérable. Aussi sont-elles plus vitreuses, plus fusibles, moins solides & plus cassantes que toutes les autres. Celle de Sevre qui est sans comparaison la plus mauvaise de toutes, & dont la couverte a toujours un coup-d'œil jaunâtre sale, qui décele le plomb dont elle est chargée, n'a que le mérite que peuvent lui donner des desinateurs, des peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelques-unes de ces pieces, qu'elles seront précieuses pour la postérité; mais en elle même, elle ne fera jamais qu'un objet de goût, de luxe & de dépenses. Les supports seront une des principales causes de sa cherté.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit son dernier coup de feu, se trouve dans un



état de fusion commencée : elle a pour lors , de la mollesse , & pourroit être maniée comme le fer lorsqu'il est embrasé. On n'en connoît point qui ne souffre , qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les pieces qui sont tournées ont plus d'épaisseur & de faillie d'un côté que de l'autre , aussi-tôt , le fort emporte le foible : elles fléchissent de ce côté , & la piece est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaines , faits de la même pâte , de différentes formes , qu'on applique au-dessous ou contre les parties qui sont plus de faillie & courent plus de risques de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit , il faut non-seulement que la matiere dont on fait les supports puisse se retraire aussi ; mais encore que sa retraite ne soit , ni plus , ni moins grande que celle de la piece qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes , il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu , & susceptible de vitrification , plus elle a besoin de support. C'est par cet inconvénient que pèche essentiellement la porcelaine de Sevre , dont la pâte est d'ailleurs fort chere , & qui en consomme souvent plus en support , qu'il n'en entre dans la piece de porcelaine même. La nécessité



de ce moyen dispendieux, entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même tems que la porcelaine, qui est obligée, par-là, d'aller deux fois au feu. La porcelaine de la Chine & celles qui lui ressemblent étant faites d'une pâte plus solide, moins susceptible de vitrification, ont rarement besoin d'être soutenues, & se cuisent avec la couverture. Elles consomment donc beaucoup moins de pâte, souffrent moins de perte, demandent moins de tems, de soins & de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir la prééminence de la porcelaine d'Asie sur les nôtres, en disant que ces dernières résistent moins au feu que celle qui leur a servi de modele, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, & que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'est plus faux que cette assertion, prise dans toute son étendue. Il y a peu de porcelaines de la Chine, qui résistent autant au feu que celle de Saxe. Elles se déforment même & se bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauragais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de chose. La porcelaine n'est pas faite pour retourner dans les fours dont elle est sortie. Elle n'est pas destinée à essuyer un feu de reverbere.

C'est par la solidité que les porcelaines de la Chine l'emportent véritablement sur celles



d'Europe; c'est par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus promptement & avec moins de risque, de souffrir sans danger l'impression subite des liqueurs froides ou bouillantes; c'est par la facilité qu'elles offrent de les cuire & de les travailler: avantage incomparable qui fait qu'on en fabrique, sans peine, des pieces de toute grandeur, qu'on la cuit avec moins de risque, qu'elle est à meilleur marché, d'un usage universel, & qu'elle peut être par conséquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'est que sa pâte est admirable pour faire des creusets & mille autres ustensiles de ce genre, qui sont d'une utilité journaliere dans les arts. Non-seulement ces vases résistent plus long-tems au feu; mais ce qui est bien plus précieux, ils ne communiquent rien aux verres & aux matieres qu'on y fait fondre. Leur matiere est si pure, si blanche, si compacte & si dure, qu'elle n'entre en fusion que difficilement & ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il est certain que M. le comte de Lauragais, qui a cherché long-tems le secret de la porcelaine de la Chine, est parvenu à en faire qui lui ressemble. Ses matériaux ont le même caractère; & s'ils ne sont pas exactement de la même espece, ils sont au moins



des especes du même genre. Comme les Chinois, il peut faire sa pâte longue ou courte, & employer à son choix son procédé, ou un procédé différent. Sa porcelaine ne le cede en rien à celle des Chinois pour la facilité à se tourner, à se modeler, & lui est supérieure par la solidité de sa couverte, peut-être aussi par son aptitude à recevoir les couleurs. S'il parvient à lui donner la même finesse, la même blancheur du grain, nous nous passerons aisément de la porcelaine de la Chine. Il ne fera pas si facile de renoncer à sa soie.

XLIV.  
Les Européens  
achetent  
des soies à  
la Chine.

Les annales de cet empire attribuent la découverte de la soie à l'une des femmes de l'empereur Hoangti. Les impératrices se firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la soie & de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais, un terrain destiné à la culture des mûriers. L'impératrice, accompagnée des dames les plus distinguées de sa cour, se rendoit en cérémonie à cette plantation, & y cueilloit elle-même les feuilles de quelques branches qu'on abaissoit à sa portée. Une politique si sage, encouragea si bien cette branche d'industrie, que bientôt la nation qui n'étoit couverte que de peaux, se trouva habillée de soie. En peu de tems, l'abondance fut suivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de plu-



heurs hommes éclairés , de quelques ministres même, qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs observations sur cet art nouveau. La Chine entière s'instruisit dans leur théorie de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produisent la soie , de filer cette production , d'en fabriquer des étoffes , passa de la Chine aux Indes & en Perse, où il ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement , Rome n'eût pas donné jusqu'à la fin du troisieme siecle une livre d'or , pour une livre de soie. La Grece ayant adopté cette industrie dans le huitieme siecle ; les soiries se répandirent un peu plus , sans devenir communes. Ce fut long-tems un objet de magnificence , réservé aux places les plus éminentes & aux plus grandes solemnités ! Roger , roi de Sicile , appella enfin d'Athènes des ouvriers en soie ; & bientôt la culture des mûriers s'étendit de cette isle au continent voisin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avantage qui donnoit des richesses à l'Italie , & elles y parvinrent après quelques efforts inutiles. Cependant la nature du climat , & peut-être d'autres causes , n'ont pas permis d'avoir par-tout le même succès.

Les soies de Naples , de Sicile , de Reggio , sont toutes communes , soit en organfin , soit en trame. On les emploie pourtant utile-



ment, elles sont même nécessaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour tous les usages où l'on a besoin de soie forte.

Les autres soies d'Italie, celle de Novi, de Venise, de Toscane, de Milan, de Montferat, de Bergame & du Piémont, sont employées en organfin pour chaîne, quoiqu'elles n'aient pas toutes la même beauté, la même bonté. Les soies de Bologne, eurent long-tems la préférence sur toutes les autres. Depuis que celles du Piémont ont été perfectionnées; elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la finesse, la légèreté. Celles de Bergame sont celles qui en approchent le plus.

Quoique les soies que fournit l'Espagne soient en général fort belles, celles de Valence ont une grande supériorité. Les unes & les autres sont propres à tout. Leur seul défaut est d'être un peu trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup de tort à la teinture.

Les soies de France, supérieures à la plupart des soies de l'Europe, ne cedent qu'à celles de Piémont & de Bergame pour la légèreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles de Piémont, plus d'égalité & de nerf que celles de Bergame. La France récoltoit il y a quelques années, six mille quintaux de soie. La livre de quatorze onces, se vendoit depuis quinze jusqu'à vingt & une livres. Au prix commun



de dix-huit livres, c'étoit un revenu de dix millions. Lorsque les nouvelles plantations auront fait les progrès qu'on en doit attendre, cette puissance se trouvera déchargée du tribut qu'elle paie à l'étranger. Il est encore considérable.

La diversité des soies que recueille l'Europe, ne l'a pas mise en état de se passer de celle de la Chine. Quoiqu'en général sa qualité soit pesante & son brin inégal, elle sera toujours recherchée pour sa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne seroit-il pas plus naturel de penser, que lors de la filature, les Chinois jettent dans la bassine quelque ingrédient qui a la vertu de chasser toutes les parties hétérogènes, du moins les plus grossières? Le peu de déchet de cette soie, en comparaison de toutes les autres, lorsqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture.

Quoiqu'il en soit de cette idée, la blancheur de la soie de la Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend seule propre à la fabrique des blondes & des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui substituer les nôtres dans les manufactures de blonde, ont toujours été vains, soit qu'on ait employé des soies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les soies les plus blanches de France & d'Italie l'ont rem-



placée avec une apparence de succès; mais le blanc & l'apprêt n'ont jamais été si parfaits.

Dans le dernier siècle, les Européens tiroient de la Chine fort peu de soie. La nôtre étoit suffisante pour les gazes noires ou de couleur, & pour les marlis qui étoient alors d'usage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, & plus généralement depuis vingt-cinq, pour les gazes blanches & pour les blondes, a étendu peu-à-peu la consommation de cette production orientale. Elle s'est élevée dans les tems modernes à quatre-vingts milliers par an, dont la France a toujours employé près des trois quarts. Cette importation a si fort augmenté, qu'en 1766, les Anglois seuls en tirèrent cent quatre milliers. Comme les gazes & les blondes ne pouvoient pas la consommer, les manufacturiers en employèrent une partie dans leurs fabriques de moires & de bas. Ces bas ont, sur les autres, l'avantage d'une blancheur éclatante & inaltérable, mais ils sont infiniment moins fins.

Indépendamment de cette soie d'une blancheur unique, qui se recueille principalement dans la province de Tche-Kiang, & que nous connoissons en Europe sous le nom de soie de Nankin, lieu où on la fabrique plus particulièrement; la Chine produit des soies communes que nous appellons soies de Canton. Comme elles ne sont propres qu'à quelques trames, &



qu'elles sont aussi chères que celles d'Europe qui servent aux mêmes usages, on en tire très-peu. Ce que les Anglois & les Hollandois en portent ne passe pas cinq ou six milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne sont pas moins habiles à mettre les soies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne doit pas s'étendre à celles de leurs étoffes où il entre de l'or & de l'argent. Leurs manufacturiers n'ont jamais su passer ces métaux par la filière; & leur industrie s'est toujours bornée à rouler leurs soies dans des papiers dorés, ou à appliquer les étoffes sur les papiers mêmes. Les deux méthodes sont également vicieuses.

Quoique les hommes soient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tentés. Nous n'avons été guère moins rebutés de la défectuosité de leur dessin. On n'y voit que des figures estropiées, & des groupes sans intention. Personne n'y a reconnu le moindre talent pour distribuer les jours & les ombres, ni cette grace, cette facilité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons artistes. Il y a dans toutes leurs productions quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractère particulier de leur génie, qui manque de feu & d'élévation.



Ce qui nous fait supporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, c'est qu'aucun de ces objets n'est en relief. Les figures sont peintes sur les étoffes même, avec des couleurs presque ineffaçables. Cependant l'illusion est si entière, qu'on croiroit tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas besoin d'indulgence. Elles sont parfaites, ainsi que leurs couleurs, le verd & le rouge en particulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'emploient à cet ouvrage que des soies de de Tche-Kiang. Ils font, comme nous, débouillir la chaîne à fonds, mais ils ne cuisent la trame qu'à demi. Cette méthode conserve à l'étoffe un peu de corps & de fermeté. Les blancs en sont roux, sans être jaunâtres, & délicieux à la vue, sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne se repose pas moins agréablement sur les vernis Chinois.

XLV.  
Les Européens  
achètent  
des ouvrages  
de vernis & du  
papier à la  
Chine.

Le vernis est une espèce de gomme liquide de couleur roussâtre. Celui du Japon est préférable à ceux du Tonquin & de Siam, qui ont eux-mêmes une grande supériorité sur celui de Camboge. Les Chinois en achètent dans tous les marchés; parce que celui qu'ils tirent de plusieurs de leurs provinces ne suffit pas à leur consommation. L'arbre qui le donne se nom-



me Tsi-chu, & a l'écorce, ainsi que la feuille du frêne. Sa plus grande élévation est de quinze pieds, & sa grosseur commune de deux pieds & demi. Il ne produit ni fleurs ni fruits, & se multiplie ainsi.

Au printems, lorsque la sève du Tsi-chu commence à se développer, il faut choisir le plus vigoureux des rejettons qui sortent du tronc de l'arbre. On l'enduit d'une terre jaune que l'on enveloppe d'une natte propre à le défendre des impressions de l'air. Si le rejetton pousse rapidement des racines, on le coupe & on le plante en automne. Si la nature est plus tardive, on remet l'opération à un autre tems. En quelque saison qu'elle se fasse, il faut garantir des fourmis le nouveau plant, en remplissant de cendres la fosse qui lui est destinée.

Ce n'est qu'à sept ou huit ans que le Tsi-chu offre du vernis, & c'est en été qu'il le donne. Il coule de différentes incisions faites de distance en distance à l'écorce seule. Une coquille reçoit la liqueur à chaque fente. La récolte peut passer pour bonne lorsque mille arbres rendent dans une nuit vingt livres de vernis. Cette gomme est si dangereuse, que ceux qui la mettent en œuvre sont obligés, pour se garantir de sa malignité, de prendre les précautions les plus suivies. Les ouvriers se frottent les mains & le visage d'huile de rabette, avant & après le travail.



Ils ont un masque, des gants, des bottines, & un plastron devant l'estomac.

Le vernis s'emploie de deux manieres. Dans la premiere, l'on frotte le bois d'une huile particuliere aux Chinois; & dès qu'elle est seche l'on applique le vernis. Sa transparence est telle que les veines du bois paroissent peintes, si l'on n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre maniere est plus compliquée. Avec le secours d'un mastic, on colle sur le bois une espece de carton. Ce fonds uni & solide reçoit successivement plusieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide; & c'est à saisir ce juste milieu que consiste principalement le mérite de l'artiste.

De quelque maniere que le vernis soit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établissent que difficilement, & l'humidité n'y pénètre presque jamais. Il ne faut qu'un peu d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à sa solidité. Il se prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chasses, des combats. Il ne laisseroit rien à desirer, si de mauvais dessins Chinois ne le déparoisent généralement.



Malgré ce vice , les ouvrages de vernis exigent des soins extrêmement suivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne fauroient être trop légères. Il faut laisser entre elles un intervalle suffisant, pour qu'elles puissent bien sécher. L'espace doit être encore plus considérable entre la dernière couche, & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Pour tous ces travaux, un été suffit à peine à Nankin, dont les ateliers fournissent la cour & les principales villes de l'empire. A Canton on va plus vite. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages, qu'ils les veulent assortis à leurs idées, & qu'ils ne donnent que peu de tems pour les exécuter ; tout se fait avec précipitation. L'artiste, forcé de renoncer au bon, borne son ambition à produire des effets qui puissent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originellement, les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois, qui, réunies, formoient des volumes. Dans la suite ils tracerent leurs caractères sur des pièces de soie ou de toile, auxquelles on donnoit la longueur & la largeur dont on avoit besoin. Enfin le secret du papier fut trouvé il y a seize siècles.

On croit communément que ce papier se fait avec de la soie. Ceux auxquels la pratique des



arts est un peu familiere, n'ignorent pas qu'il est impossible de diviser suffisamment la soie, pour en composer une pâte uniforme. C'est le coton qui est la matiere du bon papier Chinois, d'un papier qui seroit comparable, peut-être même supérieur au nôtre, s'il se conservoit aussi long-tems.

Le papier inférieur, celui qui n'est pas destiné à l'écriture, est composé de la premiere ou seconde écorce du mûrier, de l'orme, du cotonier, & sur-tout du Bambou. Ces matieres, après avoir pourri dans des eaux bourbeuses, sont enterrées dans la chaux. On les blanchit au soleil; & des chaudières bouillantes les réduisent en une pâte fluide qui est étendue sur des claies, d'où il sort des feuilles de dix ou douze pieds, & même davantage. C'est de ce papier que sont formés les ameublemens Chinois. Il plaît singulièrement par les formes, l'éclat & la variété que l'industrie a su lui donner.

Quoique ce papier se coupe, qu'il prenne l'humidité, & que les vers l'attaquent, il est devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Asie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en composer des paravens. Cependant ce goût commence à passer. Déjà les papiers Anglois remplacent ceux de la Chine, & les banniront sans doute lorsqu'ils auront atteint plus de



perfection. Les François imitent cette nouveauté, & il est vraisemblable que toutes les nations l'adopteront.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achètent à la Chine de l'encre, du camphre, du borax, de la rhubarbe, de la gomme lacque, du rottin, espece de canne qui sert à faire des fauteuils, & ils y achetoient autrefois de l'or.

En Europe un marc d'or vaut à-peu-près quatorze marcs & demi d'argent. S'il existoit un pays où il en valût vingt, nos négocians y en porteroient, pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent, pour l'échanger contre de l'or, auquel ils donneroient la même destination. Cette activité continueroit jusqu'à ce que la valeur relative des deux métaux se trouvât à-peu-près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-tems à la Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les compagnies exclusives ne firent jamais ce commerce; parce qu'un pareil bénéfice, quelque considérable qu'il paroisse, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faisoient sur les marchandises. Leurs agens qui n'avoient pas la liberté du choix, se livrèrent à ces spéculations pour leur propre compte. Ils poussèrent cette branche d'industrie avec tant de vivacité, que



bientôt ils ne trouverent pas un avantage suffisant à la continuer. L'or est plus ou moins cher à Canton, suivant la saison où l'on l'achete. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de février jusqu'à la fin de mai, que durant le reste de l'année où la rade est remplie de vaisseaux étrangers. Cependant dans les tems les plus favorables il n'y a que dix-huit pour cent à gagner, gain insuffisant pour tenter personne. Les employés de la compagnie de France font les seuls qui n'aient pas souffert de la cessation de ce commerce, qui leur fut toujours défendu. Les directeurs se réservoient exclusivement cette source de fortune. Plusieurs y pouvoient; mais Castanier seul se conduisoit en grand négociant. Il expédioit des marchandises pour le Mexique. Les piastras qui provenoient de leur vente, étoient portées à Acapulco, d'où elles passaient aux Philippines, & de-là à la Chine où on les convertissoit en or. Cet habile homme, par une circulation si lumineuse, ouvroit une carrière dans laquelle il est bien étonnant que personne n'ait marché après lui.

Toutes les nations Européennes qui passent le cap de Bonne-Espérance, vont à la Chine. Les Portugais y aborderent les premiers. On leur céda avec un espace d'environ trois milles de circonférence, Macao, ville bâtie dans un terrain stérile & inégal, sur la pointe d'une petite île



située à l'embouchure de la rivière de Canton. Ils obtinrent la disposition de la rade trop resserrée, mais sûre & commode, en s'assujettissant à payer à l'empire tous les droits d'entrée; & ils acheterent la liberté d'élever des fortifications, en s'engageant à un tribut annuel de 37,500 livres. Tout le tems que la cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt célèbre. Sa prospérité diminua dans les mêmes proportions que la puissance des Portugais. Insensiblement elle s'est anéantie. Macao n'a plus de liaison avec sa métropole, & toute sa navigation se réduit à l'expédition de trois petits bâtimens, un pour Timor, & deux pour Goa. Jusqu'en 1744, les foibles restes d'une colonie autrefois si florissante, avoient joui d'une espece d'indépendance. L'assassinat d'un Chinois détermina le vice-roi de Canton à demander à sa cour un magistrat pour instruire, pour gouverner les barbares de Macao; ce furent les propres termes de la requête. On envoya un Mandarin, qui prit possession de la place au nom de son maître. Il dédaigna d'habiter parmi ces étrangers, pour lesquels on a un si grand mépris, & il a établi sa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandois furent encore plus maltraités il y a près d'un siecle. Ces républicains qui, malgré l'ascendant qu'ils avoient pris dans les



mers d'Asie, s'étoient vu exclus de la Chine par les intrigues des Portugais, parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontents de l'existence précaire qu'ils y avoient, ils tentèrent d'élever un fort auprès de Hoaung-pon, sous prétexte d'y bâtir un magasin. Leur projet étoit, dit-on, de se rendre maîtres du cours du Tigre, & de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui voudroient négocier à Canton. On démêla leurs vues, plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils furent massacrés, & leur nation n'osa de long-tems se montrer sur les côtes de l'empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaisseaux qui y aborderent, étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier, & les échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduisoient, uniquement occupés du soin de plaire au conseil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, & dont ils attendoient leur avancement, ne songeoient qu'à se défaire avantageusement des marchandises qui leur étoient confiées, sans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La compagnie ne tarda pas à s'appercevoir que de cette maniere, elle ne soutiendrait jamais dans ses ventes la concurrence des nations rivales. Cette considération la détermina à faire partir directement d'Europe, des navires avec de l'argent.



Ils touchent à Batavia, où ils se chargent des denrées du pays propres pour la Chine, & reviennent directement dans nos parages, avec des cargaisons beaucoup mieux composées qu'elles n'étoient autrefois, mais non pas aussi bien que celles des Anglois.

De tous les peuples qui ont fait le commerce de la Chine, cette nation est celle qui l'a le plus suivi. Elle avoit une loge dans l'isle de Chusan, du tems que les affaires se traitoient principalement à Emouy. Lorsque des circonstances particulieres les eurent amenées à Canton, son activité fut toujours la même. L'obligation imposée à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, la détermina à y entretenir assez constamment des employés chargés de les vendre. Cette pratique, jointe au goût qu'on prit dans les possessions Angloises pour le thé, fit tomber dans ses mains vers la fin du dernier siecle presque tout le commerce de la Chine avec l'Europe. Les droits énormes que mit le gouvernement sur cette consommation étrangere, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une compagnie particuliere pour ce commerce. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tête de l'entreprise. Il avoit jugé qu'elle ne pouvoit être exécutée utilement qu'avec



un fonds de deux cents vingt mille livres, & les souscriptions ne monterent qu'à cent quarante mille; ce qui fut cause que le voyage fut malheureux. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ses mœurs, à entreprendre sur sa liberté, fut considérablement augmenté par les pertes qu'on avoit faites. Inutilement les dispositions de ce peuple changerent vers l'an 1685, & avec elles la maniere dont nous étions traités. Les François ne fréquenterent que rarement ses ports. La nouvelle société qu'on forma en 1698, ne mit pas plus d'activité dans ses expéditions que la première. Ce commerce n'a pris de la consistance que lorsqu'il a été réuni à celui des Indes, & dans la même proportion.

Les Danois & les Suédois ont commencé à fréquenter les ports de la Chine à-peu-près dans le même tems, & s'y sont gouvernés suivant les mêmes principes. Il est vraisemblable que celle d'Embden les auroit adoptés, si elle eût eu le tems de prendre quelque consistance.

## XLVI.

A quelles  
sommes  
s'élevent  
les achats  
que les Eu-  
ropéens  
font à la  
Chine.

Les achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1766, qui sont montés à 26,754,494 liv. Cette somme, dont le thé seul absorbe plus des quatre cinquièmes, a été payée en piastres ou en marchandises, apportées par vingt-trois vaisseaux. La Suede a fourni 1,935,168 liv. en argent; & en



étain, en plomb, en autres marchandises, 427,500 liv. Le Danemarck, 2,161,630 livres; & en fer, plomb, & pierres à fusil, 231,000 livres. La France, 4,000,000 livres en argent, & 400,000 l. en draperies. La Hollande, 2,735,400 liv. en argent, 44,600 livres en lainages, & 4,000,150 livres en productions de ses colonies. La Grande-Bretagne, 5,443,566 livres en argent, 2,000,475 livres en étoffes de laine, & 3,375,000 livres, en plusieurs objets tirés de diverses parties de l'Inde. Toutes ces sommes réunies forment un total de 26,754,494 livres. Nous ne faisons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglois ont porté de plus que nous n'avons dit; parce qu'ils étoient destinés à payer les dettes que cette nation avoit contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

Il n'est pas aisé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque passion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ses ports aux Européens, que disposée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations.

XLVII.  
Que deviendra le commerce de l'Europe avec la Chine?

A mesure que l'esprit Tartare s'est affoibli, que les conquérans se sont nourris des maximes du peuple vaincu, ils ont adopté ses idées, son aversion, son mépris en particulier pour les étrangers. Ces dispositions se sont manifestées par des gênes humiliantes, qui ont successivement



remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette situation équivoque à une expulsion entière, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active, qui s'occupe peut-être en secret des moyens de l'effectuer.

Les Hollandois voient, comme tout le monde, que l'Europe a pris un goût vif pour plusieurs productions Chinoises. Ils doivent penser, que l'impossibilité de les tirer directement du lieu de leur origine, n'en anéantiroit pas la consommation. Si nous étions tous exclus de l'empire, ses sujets exporteroient eux-mêmes leurs marchandises. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pousser loin leur navigation, ils ne pourroient les déposer qu'à Java ou aux Philippines; & nous serions réduits à les tirer de l'une des deux nations à qui ces colonies appartiennent. La concurrence des Espagnols est si peu à craindre, que les Hollandois feroient assurés de voir ce commerce entier tomber dans leurs mains. Il est horrible de soupçonner ces républicains d'une politique si basse; mais personne n'ignore que des moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus odieuses.

Si les ports de la Chine étoient une fois fermés, il est vraisemblable qu'ils le feroient pour toujours. L'obstination de cette nation, ne lui permettroit jamais de revenir sur ses pas, & nous



ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un état dont la nature nous a séparés par un espace de huit mille lieues? Il n'est point de gouvernement assez dépourvu de lumières, pour imaginer que des équipages fatigués osassent tenter des conquêtes dans un pays défendu par un peuple innombrable, quelque lâche qu'on suppose une nation avec laquelle les Européens ne se sont pas encore mesurés. Les coups qu'on lui porteroit se réduiroient à intercepter sa navigation dont elle s'occupe peu, & qui n'intéresse ni ses commodités ni sa subsistance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un remède fort borné. Les vaisseaux destinés à cette croisière de piraterie, seroient écartés de ces parages une partie de l'année par les mouçons, & l'autre partie par les tempêtes nommées typhons, qui sont particulières aux mers de la Chine.

Après avoir développé la manière dont les nations de l'Europe ont conduit jusqu'à présent le commerce de l'Inde, il convient d'examiner trois questions qui semblent naître du fond du sujet, & qui ont partagé jusqu'ici les esprits. Doit-on continuer ce commerce? Les grands établissemens sont-ils nécessaires pour le faire avec succès? Faut-il le laisser dans les mains des compagnies exclusives? Nous porterons dans



cette discussion l'impartialité d'un homme de lettres, qui n'a dans cette cause d'autre intérêt que celui du genre - humain.

XLVIII. *L'Europe doit-elle continuer son commerce avec les Indes?* Ceux qui voudront considérer l'Europe comme ne formant qu'un seul corps, dont les membres sont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins semblable, ne mettront pas en problème si ses liaisons avec l'Asie lui sont avantageuses. Le commerce des Indes augmente évidemment la masse de nos jouissances. Il nous donne des boissons saines & délicieuses, des commodités plus recherchées, des amusemens plus gais, quelques nouveaux plaisirs, une existence plus agréable. Des attrait si puissans ont également agi sur les peuples qui, par leur position, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardiesse de leurs entreprises, pouvoient aller puiser ces délices à leur source; & sur les nations qui n'ont pu se les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faisoit refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour ce luxe étranger a été si vive, que, ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions, & les peines les plus sévères, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritoit par les obstacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des



préjugés universels, cimentés par le tems & l'habitude, leur firent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il étoit tems que cette tyrannie finît. Douterait-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat, celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La société universelle existe pour l'intérêt commun, & par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appelé tous les hommes, & attaché leur bonheur, & même leurs vertus. Disons plus; nous ne les voyons libres que dans le commerce; ils ne le deviennent que par les loix qui favorisent réellement le commerce: & ce qu'il y a d'heureux en cela, c'est qu'en même tems qu'il est le produit de la liberté, il sert à la maintenir.

On a mal vu l'homme, quand on a imaginé que pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il est vrai que l'habitude des privations diminue la somme de nos malheurs: mais en retranchant encore plus sur nos plaisirs que sur nos peines, elle conduit l'homme à l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à sentir,



si son imagination le promene sans cesse malgré lui sur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent; laissez à son ame inquiète un vaste champ de jouissances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouissons, des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre: c'est - là le fruit de la sagesse. Mais exiger que la raison nous persuade, de rejeter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous possédons, c'est contredire la nature, c'est anéantir peut-être les premiers principes de la sociabilité.

Comment réduire l'homme à se contenter de ce peu que les moralistes prescrivent à ses besoins? Comment fixer les limites du nécessaire, qui varie avec sa situation, ses connoissances & ses desirs? A peine eut-il simplifié par son industrie les moyens de se procurer la subsistance, qu'il employa le tems qu'il venoit de gagner, à étendre les bornes de ses facultés & le domaine des ses jouissances. De-là naquirent tous les besoins factices. La découverte d'un nouveau genre de sensations excita le desir de les conserver, & la curiosité d'en imaginer d'une autre espece. La perfection d'un art, introduisit la connoissance de plusieurs. Le succès d'une guerre occasionnée par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les hazards de la navigation jetterent les hommes dans la né-



ceffité de se détruire ou de se lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations séparées par la mer, comme des pactes de société entre les hommes semés & rapprochés par la nature sur une même terre. Tous ces rapports commencerent par des combats, & finirent par des associations. La guerre & la navigation ont mêlé les sociétés & les peuplades. Dès-lors, les hommes se sont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations fondues ensemble dans l'incendie des guerres, s'épure & se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet & ses moyens, le commerce suppose le desir & la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Desir de jouir, liberté de jouir; il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité, parmi les hommes.

Que peuvent opposer à ces raisons d'une communication libre & universelle, ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes; qu'il arrête les progrès de notre industrie; qu'il diminue la masse de notre argent. Il est aisé de détruire ces objections.



Tant que les hommes jouiront du droit de se choisir une profession, d'employer à leur gré leurs facultés, ne soyons pas inquiets de leur destinée. Comme dans l'état de liberté chaque chose a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en seront payés. Dans des sociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à son goût, à ses intérêts, tant qu'il ne blesse en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre humain à mourir de faim, & priveroit la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux; & sans sortir de l'Europe, on trouveroit des professions beaucoup plus destructives de l'espece humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, & notre population sera si nombreuse, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de long cours, sont enlevés par des causes accidentelles, qu'il seroit facile de prévenir par un régime de vie plus sain, & par une conduite



réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat & de ses mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde; comment résister à ce double principe de destruction?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée & compensée par les travaux dont il est la source, & qui nourrissent, qui multiplient la population? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître? Qu'on jette un regard attentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, & l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général, qui diminue la population des Européens, mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement & de décadence de l'espèce humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations & les profits de notre industrie.

Quand il seroit vrai que cette communication auroit arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naissance? La navigation lui doit une grande extension.



Nos colonies en ont reçu la culture du sucre, du café & de l'indigo. Plusieurs de nos manufactures sont alimentées par ses foies & par ses cotons. Si la Saxe & d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines; si Valence fabrique des Pekins supérieurs à ceux de la Chine même; si la Suisse imite les mouffelines & les toiles brodées de Bengale; si l'Angleterre & la France impriment supérieurement des toiles; si tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artistes, n'est-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages?

Allons plus loin, & supposons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connoissance à l'Asie, la consommation que nous faisons de ses marchandises n'en doit pas nuire davantage à notre industrie. Car avec quoi les payons-nous? N'est-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique? Je vends à un Espagnol pour cent francs de toile, & j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui & moi en rapportons du thé. Est-ce qu'au fond notre opération n'est pas la même? Est-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile? Nous ne différons, qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, & que l'autre le fait par le mo-



yens d'un seul. Supposez que les Espagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandises dont l'Inde soit curieuse : est-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandises aux Indes ? N'est-ce pas la même chose que si j'y avois porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piaftres. Je porte ces piaftres aux Indes. J'en rapporte des choses utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'industrie de l'état ? Non, j'ai étendu la consommation de ses produits, & j'ai multiplié ses jouissances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'est que les piaftres arrivent en Europe avant d'être transportées en Asie. En dernière analyse, que l'argent soit ou ne soit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Asie, des choses usuelles contre des choses usuelles, mon industrie contre son industrie, mes productions contre ses productions.

Mais, s'écrient quelques esprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les tems les trésors de l'univers. Depuis que le hazard a donné aux hommes la connoissance de la métallurgie, disent ces censeurs, on n'a cessé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiète, n'a pas quitté ces rochers stériles, où la nature avoit enfoi-



sagement de perfides trésors. Arrachés des abîmes de la terre, ils ont toujours continué de se répandre sur sa surface, d'où, malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vus disparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie même. Les Indes les ont absorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule sans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, & s'y fixe, sans que rien puisse jamais le faire rétrograder. C'est donc pour les Indes que les mines du Pérou sont ouvertes; c'est donc pour les Indiens que les Européens se sont souillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Espagnols épuisent le sang de leurs esclaves dans le Mexique, pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richesses du Potosi tarissent ou s'arrêtent, notre avidité sans doute ira les déterrer sur les côtes du Malabar, où nous les avons apportées. Après avoir épuisé l'Inde de perles & d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainsi nos cruautés & nos caprices entraîneront l'or & l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice & la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert



leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts & des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin ; le climat leur interdit notre luxe, & la religion leur donne de l'éloignement pour les choses qui nous servent de nourriture. Comme leurs usages, leurs mœurs, leur gouvernement, sont restés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleversé leur pays, il n'est pas permis d'espérer qu'ils puissent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde sera ce quelle est. Tout le tems qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandises, Mais avant de se récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en suivre la marche, en voir le résultat.

D'abord il est constant que notre or ne passe pas aux Indes. Ce qu'elles en produisent est augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique & par la mer Rouge ; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie & par Bassora ; de celui de Perse, qui prend la double route de l'océan & du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies Espagnoles & Portugaises, ne grossit cette masse énorme. En général, nous sommes si éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Asie, que pendant long-tems nous avons porté de l'argent à la Chine, pour l'y échanger contre de l'or.



L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une aussi grosse somme qu'on seroit tenté de le croire, en voyant la quantité immense de marchandises que nous en tirons. Leur vente annuelle s'élève depuis quelque tems à cent cinquante millions. En supposant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devroit être passé dans l'Inde pour leur achat soixante-quinze millions, sans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établissemens. On ne craindra pas d'affurer, que depuis quelque tems toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions sortent de France, six millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemarck, deux millions de la Suede, & deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général les Indes n'aient nul besoin, ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de nous, en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquieme au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi, par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables, de



beaucoup, sont celles que les isles à épicerie fournissent aux Hollandois & le Bengale aux Anglois.

Les fortunes que les marchands libres & les agens des compagnies font aux Indes, diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangères, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainsi, une partie du commerce se fait aux Indes, avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens, qui mettent dans nos mains les trésors de l'Orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan & dans le Bengale, & en disposant à leur gré de ces grandes places, les François & les Anglois n'aient mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siècles ? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables, que les Européens ont acquises par la supériorité de leur intelligence & de leur courage, ont dû retener parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, auroit pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde, nous a même restitué une partie des trésors que nous y avons versés. Personne n'ignore l'expédition de Kou-



likan dans l'Inde; mais tout le monde ne fait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols, pour plus de deux milliards en especes, ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur, en renfermoit d'inestimables & sans nombre. La sale du trône étoit revêtue de lames d'or. Des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles & de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention. Il représentoit la figure d'un paon, qui, étendant sa queue & ses ailes, couvroit le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, représentoient au naturel les couleurs de cet oiseau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richesses est rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce tems-là ont désolé la Perse, auront fait enterrer bien des trésors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'est pas possible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe, par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, si l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous; la cause de ceux qui condamnent le commerce de l'Inde, parce qu'il se fait avec des métaux, n'en sera pas meilleure. Il est aisé de le prouver. L'argent ne croît pas



dans nos champs; c'est une production de l'Amérique, qui nous est transmise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versoit pas en Asie, bientôt l'Amérique seroit dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent, lui feroit tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, sera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix; cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du nouveau monde, dans l'ancien. L'Amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines; comme par degrés, elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement seroit même déjà arrivé, si elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliards en Asie, par la route du cap de Bonne-Espérance ou par celle des Philippines. Ainsi ce versement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés par leurs préjugés ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, & à l'Espagne dont il a soutenu l'unique ma-



nufacture, & aux autres peuples, qui, sans cela, n'auroient pu continuer à vendre, ni leurs productions, ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

XLIX.  
L'Europe  
a-t-elle  
soin de  
grands  
établisse-  
mens  
dans les  
Indes  
pour y fai-  
re le com-  
merce.

Tous les peuples de l'Europe, qui ont doublé le cap de Bonne-Espérance, ont cherché à fonder de grands Empires en Asie. Les Portugais, qui ont montré la route de ces riches contrées, ont donné, les premiers, l'exemple d'une ambition sans bornes. Peu contents de s'être rendus les maîtres des îles, dont les productions étoient précieuses, d'avoir élevé des forteresses par-tout où il en falloit, pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'Orient; ils voulurent donner des loix au Malabar, qui, partagé en plusieurs petites souverainetés jalouses ou ennemies les unes des autres, fut forcé de subir le joug.

Les Espagnols ne montrèrent pas d'abord plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines, qui devoient former le centre de leur puissance, ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils n'ont pas assujetti le reste de cet immense archipel, s'ils n'ont pas rempli de leurs fureurs tous les lieux voisins; il faut chercher la cause de leur inaction dans les trésors de l'Amérique,



qui, fans assouvir leurs desirs, ont fixé leurs vues.

Les Hollandois enleverent au Portugal les meilleurs postes qu'il avoit dans le continent, & le chasserent de toutes les isles où croissent les épiceries. Ils n'ont réussi à conserver ces possessions de même que celles qu'ils y ont ajoutées, qu'en établissant un gouvernement moins vicieux que celui du peuple sur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains & lents des François, ne leur ont pas permis pendant long-tems de former de grands projets ou de les suivre. Dès qu'ils se sont trouvés en force, ils ont profité du renversement de l'autorité Mogole, pour usurper l'Empire du Coromandel. On leur a vu conquérir, ou se faire céder par des négociations artificieuses, un terrain plus étendu qu'aucune puissance Européene n'en avoit jamais possédé dans l'Indostan.

Les Anglois, plus sages, n'ont travaillé à s'aggrandir, qu'après avoir dépouillé les François, & lorsqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverser. La certitude de n'avoir, enfin, que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter leurs armes dans le Bengale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandises propres pour les marchés d'Asie & d'Europe, celle qui devoit le plus con-



sommer de leurs manufactures, celle enfin, qu'à la faveur d'un grand fleuve, leur pavillon pouvoit le plus aisément tenir dans leur dépendance. Ils ont vaincu, & ils se flattent de jouir long-tems du fruit de leurs victoires.

Leurs succès, ceux des François, ont confondu toutes les nations. On comprend sans peine comment des isles abandonnées à elles-mêmes, sans aucune liaison avec leurs voisins, sans avoir ni l'art, ni les moyens de se défendre, ont pu être subjuguées. Mais des victoires remportées de nos jours, dans le continent, par cinq ou six cens Européens, sur des armées innombrables de Gentils & de Mahométans, instruits la plupart dans les arts de la guerre, causent un étonnement dont on ne revient pas. Les esprits devroient être cependant préparés de loin à ces étranges scènes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaisseaux & de soldats y bouleversèrent les royaumes. Il ne fallut que l'établissement de quelques comptoirs, la construction de quelques forts, pour abattre les puissances de l'Inde. Lorsqu'elles cessèrent d'être opprimées par les premiers conquérans, elles le furent par ceux qui les chassoient & les remplaçoient. L'histoire de ces délicieuses contrées, cessa d'être l'histoire des naturels du pays; & ne fut plus que celle de leurs tyrans.



Mais qu'étoit - ce donc que ces hommes singuliers, qui ne s'instruisoient jamais à l'école du malheur & de l'expérience; qui se livroient eux-mêmes, sans défense, à leur ennemi commun; qui n'apprenoient pas de leurs défaites continuelles, à repousser quelques aventuriers que la mer avoit comme vomis sur leurs côtes? Ces hommes toujours dupes & toujours victimes, étoient-ils de la même espèce que ceux qui les attaquoient? Pour résoudre ce problème, il suffira de remonter aux causes de la lâcheté des Indiens; & nous commencerons par le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation, qui, en se polissant, ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance; & il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers assemblés en société, aient été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, & que des révolutions plus ou moins rapides, ramènent par tout un peu plutôt, un peu plus tard la liberté. On ne connoît guere que l'Indostan, où les habitans ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.



A l'esclavage politique, s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie: on n'y connoît point de loi qui la protège contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit: l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite; & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive: les terres & leurs productions appartiennent au Souverain; & c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie: tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'empire, de ses lieutenans, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses: pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, & l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son ame, & ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage?



Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de généreux efforts. La mollesse qu'il inspire met un obstacle invincible aux révolutions grandes & hardies, si ordinaires dans les régions du Nord. Le corps & l'esprit également affoiblis, n'ont que les vices & les vertus de l'esclavage. A la seconde, au plus tard à la troisième génération, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Européens même, prennent la nonchalance Indienne. Sans doute que des institutions religieuses ou morales pourroient vaincre les influences physiques. Mais les superstitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenses dans une autre vie, au citoyen généreux qui mourroit pour la défense ou la gloire de la patrie. En conseillant, en ordonnant même quelquefois le suicide, par l'appât séduisant des délices futures, elles ont sévèrement défendu l'effusion du sang.

C'étoit une suite nécessaire du système de la métempsychose. Ce dogme doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle & universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est à dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire: peut être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon pere; peut être l'ennemi que je



vais percer, fut autrefois le chef de ma race ? Ainsi aux Indes, la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs ; mais le desir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du Septentrion, usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société ; mais les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est, pour eux, qu'une débauche honteuse & destructive, consacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit Gentils, soit Mahométans, est digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails ; & on les puisera dans les écrits d'un officier Anglois, que ses faits de guerre ont rendu célèbre dans ces contrées éloignées.

D'abord les soldats composent la moindre partie des camps Indiens. Chaque cavalier est suivi de sa femme, de ses enfans, & de deux domestiques, dont l'un doit panser le cheval &



l'autre aller au fourrage. Le cortège des officiers & des généraux, est proportionné à leur vanité, à leur fortune & à leur grade. Le Souverain lui-même, plus occupé, lorsqu'il se met en campagne, de l'étalage de sa magnificence que des besoins de la guerre, traîne à sa suite, son ferrail, ses éléphants, sa cour, la plupart des sujets de sa capitale. La nécessité de pourvoir aux besoins, aux caprices, au luxe de cette bizarre multitude, forme naturellement au milieu de l'armée une espece de ville, remplie de magasins & d'inutilités. Les mouvemens d'un monstre si pesant & si mal constitué, sont nécessairement fort lents. Il regne une grande confusion dans ses marches, dans ses opérations. Quelque sobres que soient les Indiens & même les Mogols, les vivres doivent leur manquer souvent, & la famine entraîne après elle des maux contagieux, une affreuse mortalité.

Cependant, elle n'emporte presque jamais que des recrues. Quoiqu'en général, les habitans de l'Indostan affectent une grande passion pour la gloire militaire, ils font le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu assez de succès dans les combats pour obtenir des titres honorables, sont dispensés, pendant quelque tems, du service; & il est rare qu'ils ne profitent pas de ce privilege. La retraite de ces vétérans, réduit les armées à n'être qu'un



vil assemblage de soldats levés à la hâte, dans les différentes provinces de l'empire & qui ne connoissent nulle discipline.

La maniere de vivre des troupes est digne d'une constitution si vicieuse. Elles mangent le soir une quantité prodigieuse de riz, & prennent après leur soupé des drogues qui les plongent dans un sommeil profond. Malgré cette mauvaise habitude, l'on ne voit point de garde autour du camp, destinée à prévenir les surprises; & rien ne peut déterminer le soldat à se lever matin pour l'exécution des entreprises qui exigeroient le plus de célérité.

Les oiseaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, reglent les opérations. Les trouve-t-on pesans, engourdis? c'est un mauvais augure qui empêche de livrer bataille: sont-ils furieux & emportés? on marche au combat, quelques raisons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette superstition, ainsi que l'observation des jours heureux ou malheureux, décident du sort des projets les mieux concertés.

On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque soldat va selon son caprice, & se contente de suivre le gros du corps auquel il est attaché. Souvent on lui voit sur la tête ses subsistances, & les ustensiles nécessaires pour les préparer; tandis que ses armes sont por-



tées par sa femme, communément suivie de plusieurs enfans. Si un fantassin a des parens ou des affaires dans l'armée ennemie, il y passe sans inquiétude, & rejoint ensuite ses drapeaux, sans trouver la moindre opposition à son retour.

L'action n'est pas mieux dirigée que ses préparatifs. La cavalerie qui fait toute la force des armées Indiennes, où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge assez bien à l'arme blanche, mais ne soutient jamais le feu du canon ou de la mousqueterie. Elle craint de perdre ses chevaux, la plupart Arabes, Persans, ou Tartares, qui font toute leur fortune. Ceux qui composent ce corps, également respecté & bien payé, ont tant d'attachement pour leurs chevaux, qu'ils en portent quelquefois le deuil.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également, & la maniere de la traîner, & celle de s'en servir. Leurs canons, qui ont tous des noms pompeux, & qui sont la plupart d'une grandeur gigantesque, sont plutôt un obstacle qu'un instrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de se distinguer, s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le sang, & de porter l'ame aux actions héroïques. Dans cette ivresse passagere, ils ressembleraient bien plus, par leur habillement & par



leur fureur impuissante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le prince qui commande ces troupes méprisables, monte toujours sur un éléphant richement caparaçonné, où il est à la fois, & le général & l'étendart de l'armée entière qui a les yeux sur lui. Prend-il la fuite? est-il tué? la machine se détruit. Tous les corps se dispersent, ou se rangent sous les enseignes de l'ennemi.

Ce tableau que nous aurions pu étendre, sans le charger, rend croyables nos succès dans l'Indostan. Beaucoup d'Européens même, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays, par ce qui a été opéré sur les côtes, pensent que la conquête entière de ces contrées, pourroit s'entreprendre sans témérité. Cette extrême confiance leur est venue de ce que dans des positions où aucun ennemi ne pouvoit les harceler sur leurs derrières, ni intercepter les secours qui leur arrivoient; ils ont vaincu des tisserands & des marchands timides, des armées sans courage & sans discipline, des princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec leurs sujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carrière. La chaleur excessive du climat, des fatigues con-



tinuelles, des maladies sans nombre, le défaut de subsistances, cent autres causes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérans à rien, quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir de dangers d'aucune espèce.

Supposons cependant, si l'on veut, que dix mille soldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre, qu'en résultera-t-il ? Ces forces suffiront-elles pour assurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque province, chaque canton ; & si elles ne suffisent pas, qu'on nous dise de quelle augmentation de troupes on aura besoin ?

Qu'on admette la domination solidement établie, la situation du conquérant ne sera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indostan seront absorbés dans l'Indostan même. Il ne restera à la puissance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'usurpation, qu'un grand vuide dans sa population, & la honte d'avoir embrassé des chimères.

La question que nous venous d'agiter est devenue assez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs succès dans l'Indostan plus difficiles. En associant à leurs jalousies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la discipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les



yeux aux souverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a faisis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ses mouvemens; & leur infanterie, jusqu'alors si méprisée, a pris la consistance de nos bataillons. Une artillerie nombreuse & bien servie, a défendu leur camp, protégé leurs attaques. Les armées mieux composées & plus régulièrement payées, ont été en état de tenir plus long-tems la campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché, peut-être, de prévoir, pourra devenir avec le tems assez considérable, pour mettre des obstacles insurmontables à la passion, qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indostan, pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien? Sera-ce un mal? C'est ce que nous allons discuter.

Lorsque les Européens voulurent commencer à négocier dans cette opulente région, ils la trouverent partagée en un grand nombre de petits états, dont les uns étoient gouvernés par des princes du pays, & les autres par des rois Patanes. Les haines qui les divisoient leur mettoient presque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de province à province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque souverain & ses sujets. Elle étoit entretenue par des régisseurs ou fermiers, qui



pour se rendre agréables à la cour, faisoient toujours outrer la mesure des impôts. Ces barbares ajoutaient à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines n'étoient qu'un moyen de plus pour conserver leurs places dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raison.

Cette anarchie, ces violences, nous persuaderent, que pour établir un commerce sûr & permanent, il falloit le mettre sous la protection des armes; & nous bâtîmes des comptoirs fortifiés. Dans la suite, la jalousie, qui divise les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, les précipita dans des dépenses plus considérables. Chacun de ces peuples étrangers se crut obligé, pour n'être pas la victime de ses rivaux, d'augmenter ses forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit pas au-delà de nos forteresses. Les marchandises y arrivoient des terres assez paisiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas insurmontables. Après même que les conquêtes de Koulikan eurent plongé dans la confusion le nord de l'Indostan; la tranquillité continua sur la côte de Coromandel. Mais la mort de Nizam El-moulouk, Souba du Decan, y alluma un incendie qui fut encore.

La disposition de cette immense dépouille, appartenait naturellement à la cour de Delhy.



Sa foiblesse enhardit les enfans de Nizam à se disputer la richesse de leur pere. Pour se supplanter ils eurent recours tour à tour aux armes, aux trahisons, au poison, aux assassinats. La plupart des aventuriers qu'ils associerent à leurs haines & à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les seuls Marattes qui formoient une nation, qui épousoient tantôt un parti, tantôt un autre, & qui avoient souvent des troupes dans tous, paroissoient devoir profiter de cette anarchie, & marcher à la souveraineté du Decan. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverser ce dessein profond, mais secret; & voici pourquoi.

Les Marattes, ont-ils dit, sont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne respectent point le droit des gens; ils n'ont aucune connoissance du droit naturel, ou du droit civil; ils portent par-tout avec eux la désolation. Le seul bruit de leur approche fait un désert des contrées les plus habitées. On ne voit que confusion dans tous les pays qu'ils ont subjugués, & les manufactures y sont anéanties.

Cette opinion fit penser aux nations Européennes, prépondérantes à la côte de Coromandel, que de tels voisins y ruineroient entièrement le commerce, & qu'il ne feroit plus possible de remettre des fonds aux courtiers, pour



tirer des marchandises de l'intérieur des terres, sans que ces fonds fussent enlevés par ces brigands. Le desir de prévenir un malheur, qui devoit ruiner leur fortune, & leur faire perdre le fruit des établissemens qu'elles avoient formés, suggéra à leurs agens l'idée d'un nouveau système.

Dans la situation actuelle de l'Indostan, publièrent-ils, il est impossible d'y entretenir des liaisons utiles sans la protection d'un état de guerre. La dépense, dans un si grand éloignement de la métropole, ne peut être soutenue par les seuls bénéfices du commerce, quelque considérables qu'on les suppose. C'est donc une nécessité de se procurer des possessions suffisantes pour fournir à ces frais énormes, & par conséquent des possessions qui ne soient pas médiocres.

Cet argument, imaginé vraisemblablement pour masquer une grande avidité ou une ambition sans bornes, mais que la passion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un si grand poids, pourroit bien n'être qu'un sophisme. Il se présente pour le combattre, une foule de raisons physiques, morales & politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, & ce sera un fait. Depuis les Portugais, qui, les premiers, ont porté dans l'Inde des vues d'agrandissement, jusqu'aux Anglois qui terminent la liste fatale des usurpateurs; il n'y a pas une seule acquisition ni



grande, ni petite qui, à l'exception du Bengale & des lieux où croissent les épiceries, ait pu à la longue payer les dépenses qu'a entraînées sa conquête, qu'a exigées sa conservation. Plus les possessions ont été vastes, plus elles ont été onéreuses à la puissance ambitieuse, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réussi à les obtenir.

Il en fera toujours ainsi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conserver. Elle ne verra sa sûreté que dans des places fortifiées, & l'on en élèvera sans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le cultivateur & l'artiste, également allarmés pour leur tranquillité. L'esprit des princes voisins se remplira de soupçons; & ils craindront, avec raison, de se voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès-lors, ils méditeront la ruine d'un oppresseur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs trésors & leur puissance. Si les circonstances se réduisent à des traités, ils ne les signeront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le mensonge fera la base de tous leurs accords. Plus long-tems ils auront été réduits à feindre, & plus ils auront eu de loisir pour aiguïser le poignard destiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies, dé-



terminera les usurpateurs à se tenir toujours en force. Auront-ils pour défenseurs des Européens? Quelle consommation d'hommes pour la métropole! Quelle dépense pour les assembler, pour leur faire passer les mers, pour les entretenir, pour les entretenir, pour les recruter! Si, par principe d'économie, l'on se borne aux troupes Indiennes; que pourra-t-on se promettre d'un amas confus de gens sans aveu, dont les expéditions dégènerent toujours en brigandages, & finissent habituellement par une fuite honteuse & précipitée? Leur ressort moral & physique est relâché au point, que la défense de leurs dieux & de leurs foyers, n'a jamais inspiré aux plus hardis d'entr'eux, que quelques mouvemens passagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers & ruineux pour leur patrie, élèveront-ils leur ame avilie & corrompue? Ne doit-on pas plutôt présumer qu'ils seront toujours dans la disposition prochaine de trahir une cause odieuse, qui ne leur offrira aucun avantage permanent & sensible?

A ces inconveniens, se joindra un esprit de concussion & de rapine, qui, même dans les tems les plus calmes de la paix, ne différera que peu des ravages de la guerre. Les agens, chargés de ces intérêts éloignés, voudront accumuler rapidement des richesses. Les gains lents & méthodiques du commerce, ne leur paroîtront



pas dignes de leur attention ; & ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacks de roupies. Leur audace aura fait des maux sans nombre, avant que l'autorité, éloignée de six mille lieues, se soit occupée des soins de la réprimer. Les réformateurs seront impuissans contre des millions, ou ils arriveront trop tard pour prévenir le renversement d'un édifice qui n'aura jamais eu de base bien solide.

Ce résultat nous dispensera d'examiner la nature des engagemens politiques que les Européens ont contractés avec les puissances de l'Inde. Si ces grandes acquisitions sont nuisibles, les traités faits pour se les procurer, ne sauroient être raisonnables. Il faudra que nos marchands, s'ils sont sages, renoncent en même-tems, & à la fureur des conquêtes, & à l'espoir flateur de tenir dans leurs mains la balance de l'Asie.

La Cour de Delhy achevera de succomber sous le faix de ces divisions intestines, ou la fortune suscitera un prince capable de la relever. Le gouvernement restera féodal, ou redeviendra despotique. L'empire sera partagé en plusieurs états indépendans, ou n'obéira qu'à un seul maître. Ce seront les Marates ou les Mogols, qui donneront les loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indostan, quelle que soit sa destinée, fabriquera des toiles.



Ils les acheteront, ils nous les vendront : voilà tout.

Inutilement on objecteroit, que l'esprit, qui, de tout tems, a régné dans ces contrées, nous a forcés de fortir des regles ordinaires du commerce; que nous sommes armés sur les côtes; que cette position nous mêle, malgré nous, dans les affaires de nos voisins; que chercher à nous trop isoler, c'est tout perdre. Ces craintes paroîtront un fantôme aux gens raisonnables, qui savent que la guerre en ces régions éloignées, ne peut qu'être encore plus funeste aux Européens qu'aux habitans; & qu'elle nous mettra dans la nécessité de tout envahir, ce qu'on ne peut se promettre; ou d'être à jamais chassés d'un pays où il est avantageux de conserver des relations.

L'amour de l'ordre, donnera même plus d'extension à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes possessions comme nécessaires, on ne désespérera pas de pouvoir se passer un jour de postes fortifiés. Les Indiens sont naturellement doux & humains, malgré le caractère atroce du despotisme qui les écrase. Les peuples anciens, qui trafiquoient avec eux, se louent toujours de leur candeur, de leur bonne-foi. Cette partie de la terre est actuellement dans une position orageuse pour elle & pour nous. Notre ambition y a semé par-tout la discorde; &



feroit affreux que des fujets , qui partagent également le fardeau des chaînes sociales & des dépenses publiques , ne participassent pas également aux avantages du pacte qui les réunit ; qu'ils eussent à gémir , & de porter le joug de leurs institutions , & d'avoir été trompés en s'y soumettant.

D'un autre côté , les notions politiques se concilient parfaitement avec ces idées de justice. Tout le monde fait que c'est la liberté qui est l'ame du commerce , & qu'elle est seule capable de le porter à son dernier terme. Tout le monde convient que c'est la concurrence qui développe l'industrie , & qui lui donne tout le ressort dont elle est susceptible. Cependant depuis plus d'un siècle , les faits n'ont cessé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes , le font par des compagnies exclusives ; & il faut convenir que des faits de cette espece sont imposans , parce qu'il est bien difficile de croire , que de grandes nations , chez qui les lumieres en tout genre ont fait tant de progrès , se soient constamment trompées pendant plus de cent années sur un objet si important , sans que l'expérience & la discussion aient pu les éclairer. Il faut donc , ou que les défenseurs de la liberté aient donné trop d'étendue à leurs principes , ou que les défenseurs du privilege



exclusif aient porté trop loin la nécessité de l'exception. Peut-être aussi en embrassant des opinions extrêmes, a-t-on passé le but de part & d'autre, & s'est-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette question fameuse, on a toujours cru qu'elle étoit parfaitement simple; on a toujours supposé qu'une compagnie des Indes étoit essentiellement exclusive, & que son existence tenoit à celle de son privilege. De-là les défenseurs de la liberté ont dit : les privileges exclusifs sont odieux; donc il ne faut point de compagnie. Leurs adversaires au contraire ont répondu : la nature des choses exige une compagnie, donc il faut un privilege exclusif. Mais si nous parvenons à faire voir, que les raisons qui s'élèvent contre les privileges ne prouvent rien contre les compagnies, & que les circonstances qui peuvent rendre une compagnie des Indes nécessaire, ne font rien en faveur de son privilege; si nous prouvons que la nature des choses exige à la vérité une association puissante, une compagnie pour le commerce des Indes, mais que le privilege exclusif tient à des causes particulières, en sorte que cette compagnie peut exister sans être privilégiée, nous aurons trouvé la source de l'erreur commune, & la solution de la difficulté.



Qu'est-ce qui constitue la nature des choses en matière de commerce ? Ce sont les climats, les productions, la distance des lieux, la forme du gouvernement, le génie & les mœurs des peuples qui y sont soumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à six mille lieues de l'Europe chercher les marchandises que fournissent ces contrées : il faut y arriver dans une saison déterminée, & attendre qu'une autre saison ramène les vents nécessaires pour le retour. Il résulte de-là, que les voyages consomment environ deux années, & que les armateurs ne peuvent espérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Première circonstance essentielle.

La nature d'un gouvernement, sous lequel il n'y a ni sûreté ni propriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magasins particuliers. Qu'on se représente des hommes accablés & corrompus par le despotisme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes ; & d'un autre côté, la nature plus féconde encore que l'autorité n'est avide, fournissant à des peuples paresseux une subsistance qui suffit à leurs besoins, à leurs desirs : & l'on sera étonné qu'il y ait la moindre industrie dans l'Inde. Aussi pouvons-nous assurer qu'il ne s'y fabriquerait presque rien, si l'on n'alloit exciter les tisserands l'argent à la main, & si



l'on n'avoit la précaution de commander un an d'avance les marchandises dont on a besoin. On paie un tiers du prix, au moment où on les commande; un second tiers, lorsque l'ouvrage est à moitié fait; & le dernier tiers enfin, à l'instant de la livraison. Il résulte de cet arrangement, une différence fort considérable sur le prix & sur la qualité; mais il résulte aussi la nécessité d'avoir ses fonds dehors une année de plus, c'est-à-dire, trois années au lieu de deux: nécessité effrayante pour des particuliers, sur-tout en considérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entreprises.

En effet, les frais de navigation & les risques étant immenses, il faut nécessairement pour les courir, rapporter des cargaisons complètes, c'est-à-dire, des cargaisons d'un million ou quinze cents mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels sont les négocians ou les capitalistes même, en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le remboursement qu'au bout de trois années? Il y en a sans doute très-peu en Europe; & parmi ceux qui en auroient la puissance, il n'y en a presque aucun qui en eût la volonté. Consultez le cœur humain; ce sont les gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands risques, pour faire de grands profits. Mais lorsqu'une fois la fortune d'un homme est parvenue à un certain degré, il veut



jouir, & jouir avec sûreté. Ce n'est pas que les richesses éteignent la soif des richesses, au contraire, elles l'allument souvent ; mais elles fournissent en même tems mille moyens de la satisfaire, sans peine & sans danger. Ainsi, d'abord sous ce point de vue, commence à naître la nécessité de former des associations, où un grand nombre de gens n'hésiteront point de s'intéresser, parce que chacun d'eux en particulier ne risquera qu'une petite partie de sa fortune, & mesurera l'espérance des profits sur la réunion des moyens que peut employer la société entière. Cette nécessité deviendra plus sensible encore, si l'on considère de près la manière dont se font les achats dans l'Inde, & les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaison d'avance, il faut plus de cinquante agens différens répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les uns des autres. Il faut, quand l'ouvrage est fini, le vérifier, l'auner, sans quoi les marchandises seroient bientôt défectueuses par la mauvaise foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement, & par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe depuis trois siècles leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne sont pas moins nécessaires. Il faut des blanchisseurs, des batteurs de toile, des



emballeurs, des blanchifieries même qui renferment des étangs dont les eaux soient choisies. Il seroit bien difficile, sans doute, à des particuliers, de saisir & d'embrasser cet ensemble de précautions; mais en supposant que leur industrie leur en fournît la possibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce suivi, & des expéditions toujours successives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne se créent pas d'un jour à l'autre, & ne peuvent se maintenir que par des relations continuelles. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de suite, d'expédier successivement un vaisseau chaque année, c'est-à-dire, de déboursier quatre millions de livres. On sent bien que cela est impossible, & qu'il n'y a qu'une société qui puisse former une pareille entreprise.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maisons de commerce, qui feront toutes ces opérations de détail, & qui tiendront des cargaisons toutes prêtes pour les vaisseaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établissement de maisons de commerce à six mille lieues de la métropole, avec des fonds immenses pour faire les avances nécessaires aux tisserands, nous paroît une chimere démentie par la raison & par l'expérience. Peut-on croire de bonne foi que des négocians qui ont une



fortune faite en Europe, iront la porter en Asie, pour y former des magasins de mousselines, dans l'espérance de voir arriver des vaisseaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre, & avec des fonds insuffisans? Ne voit-on pas, au contraire, que l'esprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats; & qu'au lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde & le service des compagnies, ils se présentent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves & de nouveaux exemples? Voyez ce qui se passe en Amérique.

Si l'on pouvoit supposer que le commerce & l'espoir des profits qu'il donne, fussent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce seroit sans doute pour aller se fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Asie, & gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il semble qu'il seroit tout simple de voir des négocians acheter d'avance le sucre des colons, pour le livrer aux vaisseaux d'Europe à l'instant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées, qu'ils revendroient à ces mêmes colons lorsqu'ils en auroient besoin. C'est cependant tout le contraire qui arri-



ve. Les négocians établis en Amérique ne font que de simples commissionnaires, des facteurs, qui facilitent aux colons & aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées, mais qui sont si peu en état de faire activement le commerce par eux mêmes, que lorsqu'un vaisseau n'a pu trouver le débit de sa cargaison, elle reste en dépôt pour le compte de l'armateur, chez le commissionnaire auquel elle avoit été adressée. D'après cela, on doit conclure que ce qui ne se fait pas en Amérique se feroit encore moins en Asie, où il faudroit de plus grands moyens, & où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établissement supposé des maisons de commerce dans l'Inde, ne détruiroit point la nécessité de former en Europe des sociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins déboursier pour chaque armement douze ou quinze cents mille livres de fonds, qui ne pourroient jamais rentrer que la troisième année au plutôt.

Cette nécessité une fois prouvée dans tous les cas, il en résulte que le commerce de l'Inde est dans un ordre particulier, puisqu'il n'y a point, ou presque point de négocians qui puissent l'entreprendre & le suivre par eux-mêmes, avec leur propre fonds, & sans le secours d'un grand nombre d'associés. Il nous reste à prouver que ces sociétés démontrées nécessaires, seroient portées par leur intérêt propre & par la nature des



choses, à se réunir en une seule & même compagnie.

Deux raisons principales viennent à l'appui de cette proposition : le danger de la concurrence dans les achats & dans les ventes, & la nécessité des assortimens.

La concurrence des vendeurs & des acheteurs réduit les marchandises à leur juste valeur. Lorsque la concurrence des vendeurs est plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandises tombe au-dessous de leur valeur ; comme il est plus considérable, lorsque le nombre des acheteurs surpasse celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorsque vous supposez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armemens particuliers qu'on y destinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs ; tandis qu'il n'est pas en votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'est comme si vous conseilliez à des négocians d'aller en troupe mettre l'enchère à des effets, pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font presque aucune consommation des productions de notre sol & de notre industrie. Ils ont peu de besoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils se passeroient facile-



ment de l'or & de l'argent de l'Amérique, qui loin de leur procurer des jouissances, n'est qu'un aliment de plus à la tyrannie sous laquelle ils gémissent. Ainsi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre mesure que le besoin & la fantaisie des échangeurs, il est évident que dans l'Inde nos marchandises valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaisseaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes & nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas besoin de nous, & qu'il nous fera nécessairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De-là il suit, que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des productions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera; & qu'enfin ce ne sera qu'avec des exportations immenses que nous nous procurerons les marchandises qui nous viennent de l'Asie. Mais si par une suite de cet ordre de choses, chacune des sociétés particulières est obligée d'exporter plus d'argent, sans rapporter plus de marchandises, il en résultera pour elles une perte certaine; & la concurrence qui aura entamé leur ruine en Asie, les poursuivra encore en Europe pour la consommer; parce que le nombre des vendeurs étant alors plus considérable, tandis que celui des acheteurs est toujours le même, les



sociétés seront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des assortimens n'est pas moins important. On entend par assortiment la combinaison de toutes les especes de marchandises que fournissent les différentes parties de l'Inde, combinaison proportionnée à l'abondance ou à la disette connue de chaque especes de marchandise en Europe. C'est de-là principalement que dépendent tous les succès & tous les profits du commerce. Mais rien ne seroit plus difficile dans l'exécution, pour des sociétés particulieres. En effet, comment voudroit-on que ces petites sociétés isolées, sans communication, sans liaison entr'elles, intéressées au contraire à se dérober la connoissance de leurs opérations, remplissent cet objet essentiel ? Comment voudroit-on qu'elles dirigeassent cette multitude d'agens & de moyens, dont on vient de montrer la nécessité ? Il est clair que les subrécargues ou les commissionnaires incapables de vues générales, demanderoient tous en même tems la même especes de marchandises, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conséquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baisser en Europe, & causeroient tout à la fois un dommage inévitable à leurs commettans & à l'état.



Toutes ces considérations n'échapperoient certainement point aux armateurs & aux capitalistes, qu'on solliciteroit d'entrer dans ces sociétés. La crainte de se trouver en concurrence avec d'autres sociétés, soit dans les achats, soit dans les ventes, soit dans la composition des assortimens, rallentiroit leur activité. Bientôt le nombre des sociétés diminueroit, & le commerce, au lieu de s'étendre, se renferméroit tous les jours dans un cercle plus étroit, & finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces sociétés particulières seroient donc intéressées, comme nous l'avons dit, à se réunir; parce qu'alors tous leurs agens, soit à la côte de Coromandel, soit à la côte de Malabar, soit dans le Bengale, liés & dirigés par un système suivi, travailleroient de concert dans les différens comptoirs, à assortir les cargaisons qui devroient être expédiées du comptoir principal; tandis que par des rapports & une relation intimes, toutes ces cargaisons formées sur un plan uniforme, concourroient à produire un assortiment complet, mesuré sur les ordres & les instructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on espéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer sans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont besoin d'être excités; & c'est principalement, comme dans celui-ci, lorsqu'ils ont à craindre



qu'on ne leur refuse une protection qui leur est nécessaire , ou qu'on n'accorde à d'autres des faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement de son côté ne seroit pas moins intéressé à favoriser cette association, puisqu'il est constant que c'est le moyen le plus sûr, & peut-être l'unique, de se procurer au meilleur marché possible les marchandises de l'Inde, nécessaires à la consommation intérieure de l'état, & à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus sensible par un exemple très-simple.

Supposons un négociant qui expédie un vaisseau aux Indes avec des fonds considérables. Ira-t-il charger plusieurs commissionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandises dont il a besoin ? Non, sans doute ; parce qu'il sentira qu'en exécutant fort secrètement ses ordres chacun de leur côté, ils se nuiroient les uns aux autres, & feroient monter nécessairement le prix des marchandises demandées ; en sorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même somme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un seul commissionnaire. L'application n'est pas difficile à faire ; c'est l'état qui est le négociant, & c'est la compagnie qui est le commissionnaire.

Nous avons prouvé jusqu'à présent que dans le commerce des Indes, la nature des choses exigeoit que les citoyens d'un état fussent réu-



nis en compagnie, & pour leur intérêt propre, & pour celui de l'état même; mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être exclusive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'exclusif dont les compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des causes particulières qui ne sont point de l'essence de ce commerce.

Lorsque les différentes nations de l'Europe imaginèrent successivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faisoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-tems, il fallut bien former des compagnies, & leur donner des encouragemens proportionnés à la difficulté de l'entreprise. On leur avança des fonds; on les décora de tous les attributs de la puissance souveraine; on leur permit d'envoyer des ambassadeurs; on leur donna le droit de faire la paix & la guerre, & malheureusement pour elles & pour l'humanité, elles n'ont que trop usé de ce droit funeste. On sentit en même tems qu'il étoit nécessaire de leur assurer les moyens de s'indemniser des dépenses d'établissement, qui devoient être très-considérables. De-là les privileges exclusifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, & qui se sont ensuite perpétués par des circonstances que nous allons développer.



Les prérogatives brillantes que l'on avoit accordées aux compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges imposées au commerce. Le droit d'avoir des forteresses, emportoit la nécessité de les construire & de les défendre. Le droit d'avoir des troupes, emportoit l'obligation de les recruter & de les payer. Il en étoit de même de la permission d'envoyer des ambassadeurs, & de faire des traités avec les princes du pays. Tout cela entraînoit après soi des dépenses de pure représentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, & à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyoit aux Indes pour y être leurs facteurs, & qui en arrivant se croyoient des souverains, & agissoient en conséquence.

Cependant les gouvernemens trouvoient fort commode d'avoir en Asie des especes de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien; & comme en laissant toutes les dépenses à la charge des compagnies, il étoit juste de leur assurer tous les profits, les privileges ont été maintenus. Mais si au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté ses regards vers l'avenir, & qu'on eût lié tous les événemens que la révolution d'un certain nombre d'années amene naturellement dans son cours, on auroit vu que les dépenses de souveraineté, dont il est impossible de déterminer la mesure, parce qu'elles sont subordonnées à une infinité



de circonstances politiques, absorberoient ou plutôt ou plus tard, & les bénéfices & les capitaux du commerce: qu'il faudroit alors que le trésor public s'épuisât pour venir au secours de la compagnie privilégiée, & que ces faveurs tardives, qui n'apporteroient de remède qu'au mal déjà fait, sans en détruire la cause, laisseroient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité & dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernemens ne reviendroient-ils pas enfin de cette erreur? Pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient, & dont le poids, après avoir accablé les compagnies, finit toujours par retomber tout entier sur eux? Alors la nécessité de l'exclusif s'évanouiroit. Les compagnies existantes, que des relations anciennes & un crédit établi rendent précieuses, seroient soigneusement conservées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais, & la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilege ne leur auroient pas permis d'embrasser. D'un autre côté, le champ du commerce ouvert à tous les citoyens, se fertiliseroit sous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes, former des entreprises nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, sûr de trouver un débouché en Europe, s'étendrait encore & prendroit plus d'activité. Les compagnies atten-



tives à toutes ces opérations, mesureroient leurs envois, leurs retours sur les progrès du commerce particulier; & cette concurrence, dont personne ne feroit la victime, tourneroit au profit des différens états.

Ce système nous semble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paroît susceptible d'aucune objection raisonnable, soit de la part des défenseurs du privilege exclusif, soit de la part des défenseurs de la liberté.

Les premiers diroient-ils que les compagnies sans privilege exclusif n'auroient qu'une existence précaire, & feroient bientôt ruinées par les particuliers

Vous étiez donc de mauvaise foi, leur répondrois-je, lorsque vous souteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réussir? Car s'il parvient à ruiner celui des compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles, par la supériorité de ses moyens & par l'ascendant de la liberté, de toutes les branches dont elles sont en possession. D'ailleurs, qu'est-ce qui constitue réellement vos compagnies? ce sont leurs fonds, leurs vaisseaux, leurs comptoirs, & non pas leur privilege exclusif. Qu'est-ce qui les a toujours ruinées? ce sont les dépenses excessives, les abus de tout genre, les entreprises folles, en un mot, la mauvaise adminis-



tration , bien plus destructive que la concurrence. Mais si la distribution de leurs moyens & de leurs forces est faite avec sagesse & économie ; si l'esprit de propriété dirige leurs opérations , je ne vois point d'obstacle qu'elles ne puissent vaincre , point de succès qu'elles ne puissent espérer.

Ces succès feroient-ils ombrageaux défenseurs de la liberté ? Diroient-ils à leur tour que ces compagnies riches & puissantes épouvanteroient les particuliers , & détruiroient en partie cette liberté générale & absolue , si nécessaire au commerce.

Cette objection ne nous surprendroit pas de leur part ; car ce sont presque toujours des mots qui conduisent les hommes , & qui dirigent leurs démarches & leurs opinions. Je n'excepte pas de cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce , liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre-humain. Mais sans nous laisser séduire par des mots , nous nous attachons à l'idée qu'ils représentent. Que demandez-vous , dirois-je à ces respectables enthousiastes de la liberté ? Que les loix abolissent jusqu'au nom de ces anciennes compagnies , afin que chaque citoyen puisse se livrer sans crainte à ce commerce , & qu'ils aient tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances , les mê-



mes ressources pour parvenir à la fortune. Mais si de pareilles loix, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des loix très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter? Lorsque l'Etat permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, & dont par conséquent les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement. Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité, en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négocians accrédités.

Je vais plus loin; & en faisant abstraction des privilèges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la manière dont elles sont constituées, ont associé à leur commerce une infinité de gens, qui sans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce; & vous conviendrez qu'il eût été bien plus resserré dans la supposition contraire; que l'existence des compagnies n'a fait que l'étendre, en paroissant le borner; & que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieuse au peuple la conservation d'un éta-



blissement qui lui ouvre une carrière que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies & les particuliers réussiroient également, sans que les succès des uns pussent nuire au succès des autres, ou leur donner de la jalousie. Les compagnies continueroient à exploiter des objets qui, exigeant par leur nature & leur étendue de grands moyens & de l'unité, ne peuvent être embrassés que par une association puissante. Les particuliers au contraire s'adonnent à des objets, qui sont à peine apperçus par une grande compagnie, & qui, avec le secours de l'économie, & par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une source de richesses.

C'est aux hommes d'Etat, appelés par leurs talens au maniment des affaires publiques, à prononcer sur les idées d'un citoyen obscur que son inexpérience peut avoir égaré. La politique ne sauroit s'appliquer assez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce qui intéresse si essentiellement le sort des nations, & qui, vraisemblablement, l'intéressera toujours.

Pour que les liaisons de l'Europe avec les Indes discontinuassent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès si rapides, jetté de si profondes racines, fût également pros crit dans tous les Etats. Il faudroit que la mollesse



ne nous surchargeât plus de mille besoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce cessât d'agiter, de diviser les nations avides de richesses. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les usages, dans les opinions, qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes d'une nature simple, dont nous paroissions sortis pour toujours.

Telles sont les dernières réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Asie. Il est tems de s'occuper de l'Amérique.

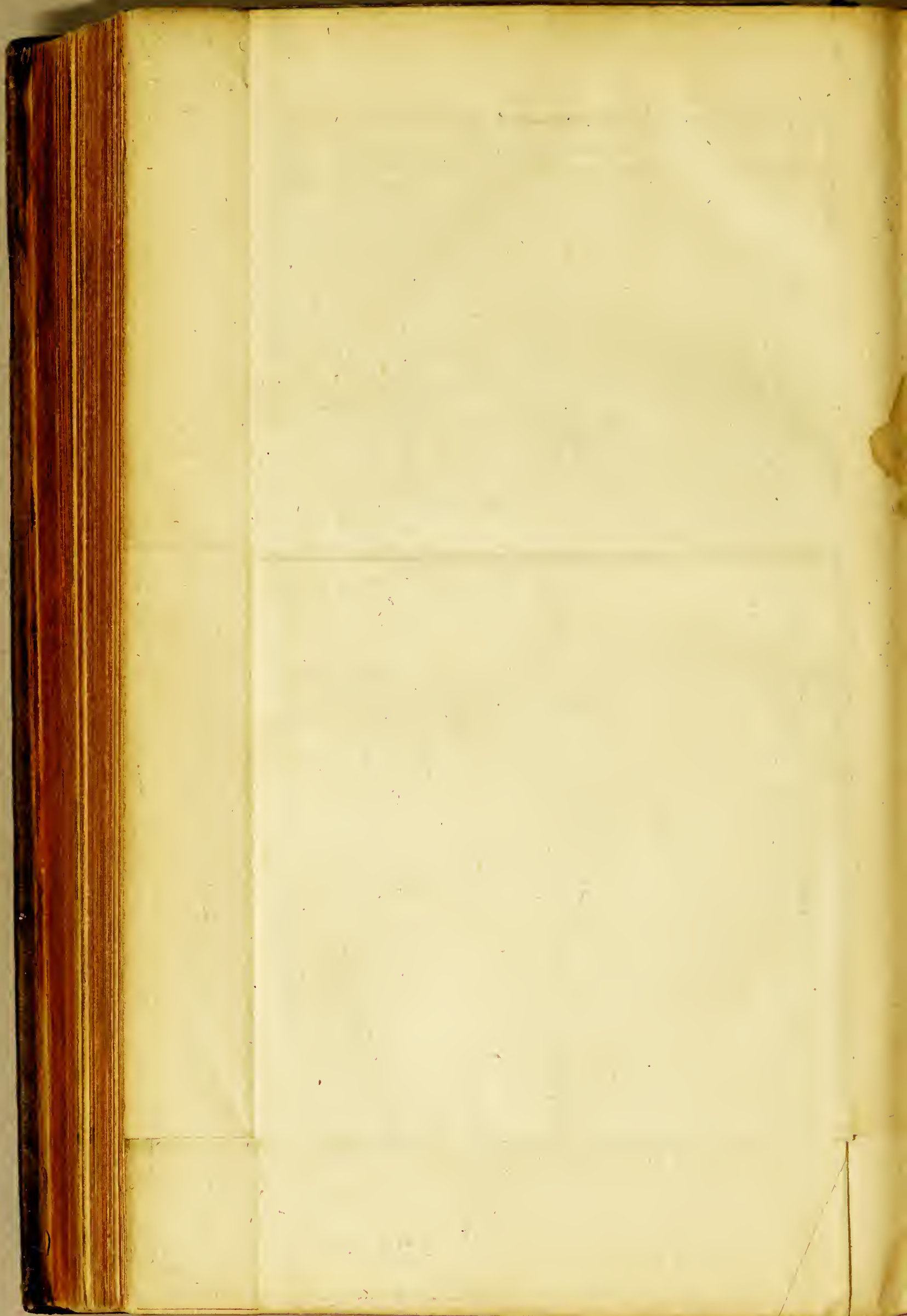
*Fin du cinquième Livre.*













# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

*Contenues dans ce second Volume.*

A.

*ACTIONS* de la compagnie des Indes de France ,  
*Page* 76. Leur nombre réduit, 139. Leur rembour-  
 fement établi sur le produit du dixième, 153. Etat  
 des actions de la compagnie des Indes de Dane-  
 marck, 195

*Actionnaires* de la compagnie des Indes de France. Leurs  
 représentations au gouvernement , pour obtenir la li-  
 berté de leur administration , 135. Dispensés de ré-  
 pondre des engagements de la compagnie, 141. Ils re-  
 mettent au roi toutes leurs propriétés, 150. Droits des  
 actionnaires en Danemarck, 195

*Adolphe* (Gustave), fait fleurir le commerce en Sué-  
 de, 209

*Akebar*, empereur des Mogols, bat Badur & les Portu-  
 gais réunis, 24

*Albassinskoi*, ville bâtie par les Russes & prise par les  
 Chinois, 260

B b 3



- Albert* (l'Archiduc), en épousant l'infante Isabelle, re-  
no. <sup>re</sup> formellement au commerce des deux Indes, 204
- Alexandre <sup>III</sup>*, fixe les prétentions respectives des Es-  
pagnols & des Portugais, 236
- Altena*, projet de transférer de Copenhague en cette  
ville le siège de la Compagnie Danoise des Indes, 200
- Anglois*, haine de tous les peuples de l'Inde contr'eux,  
180. Leur projet de s'ouvrir une route en Perse par la  
mer Caspienne, 264. Leur commerce avec la Chine,  
329
- Anossi*, province de Madagascar, gouvernée sur un autre  
plan que le reste de l'isle, 13
- Anséatiques* (villes), leur ascendant nuit aux progrès du  
Danemarck, 189
- Auson*, il trouve un asyle dans l'isle de Juan Fernandez,  
251
- Appel* de quatre cents livres par action 139, & 152
- Arabes*, il se répandent dans les Indes au commence-  
ment du huitieme siècle, 95
- Archangel*, découverte de son port par les Anglois,  
264
- Argun*, en Sibérie; ses mines d'argent, *ibid.*
- Arles*, port célèbre dans l'ancienne Gaule, 2
- Arméniens*, attirés à Astracan, par la cour de Péters-  
bourg, 367
- Assortiment*, ce qu'on entend par ce mot, 235
- Astracan*, la cour de Pétersbourg y attire un colonie  
d'Arméniens, 267
- Atall*, lac dans lequel les Tartares détournent les eaux  
du Sirth, 263
- Aurengzeb*, se rend maître de l'Indostan presque en-



tier. A sa mort la puissance Mogole s'affoiblit ,  
108

*Autriche* (maison d'), sa mauvaise administration enleve aux Pays-Bas leur ancien éclat, 202 Elle établit une compagnie des Indes à Ostende, 203. L'Angleterre & la Hollande déterminent l'empereur à la supprimer, 207

B.

**B** *ABAR*, descendant de Tamerlan, détrôné par les Tartares Usbecks. 97. Il se rend maître de l'Indostan, 98. Il y établit un despotisme violent, 98

*Badur*, roi de Guzurate, pour se défendre contre les Mogols, se réconcilie avec les Portugais, 23

*Balliaderes*, danseuses des Indes, 30. Courtisanes consacrées, par la religion, aux plaisirs des brames, 31. Leurs danses, 33. Leurs parures. 34

*Banians*, leur maniere de négocier, 27. Simplicité de leur genre de vie, 28. Vertu de leurs femmes, *ibid.* Belle priere d'un Banian, 99

*Bankibassar*, la Compagnie des Indes d'Ostende s'y établit, 204

*Bankoc*, forteresse du royaume de Siam à l'embouchure du Mexan, 52

*Baskirs* (le pays des), ses mines d'or & d'argent, 271

*Batavia*, son commerce avec la Chine, 326

*Belgique*, proscriptions des productions étrangères dans ce pays, 2

*Bengale* (le), la France obligée, par le traité de 1763, à n'y pas construire de fortifications, ni entretenir des



troupes , 159. Vexations que les Anglois y exercent sur les François ,	159
<i>Blondes</i> , les soies de la Chine sont les seules propres à en faire ,	316
<i>Boandrian</i> , nom des chefs de la province d'Anossi à Madagascar ,	13
<i>Bois d'aigle</i> , ce que c'est ,	60
<i>Bordeaux</i> , port célèbre de l'Ancienne-Gaule ,	2
<i>Boschower</i> , facteur Hollandois , favori du roi de Cey- lan ,	189
<i>Bostell</i> , nom sous lequel on désigne , en Suède , les pos- sessions que le gouvernement ,	223
<i>Bourdonnais</i> ( la ) , envoyé à l'isle de France , 82. Son caractere , 85. Il fonde la colonie de l'isle de France , 86. Sa réponse à l'un des directeurs de la compagnie , 87. Projet sage qu'il ouvrit au gouvernement avant la rupture d'Angleterre avec la France ; & comment il échoue , 89. Il bat les Anglois & prend Madras , 92 Son empoisonnement ,	93
<i>Bucharie</i> , soumise au culte du grand Lama. Son commer- ce avec la Chine ,	291
<i>Bussi</i> ( M. de ) , conduit Salabetzingue à Auren-gabad ,	125

## C.

<b>C</b> ACHEMIRE , on trouve des sectateurs du grand La- ma ,	255
<i>Chandernagor</i> , comment cette colonie fleurit par les soins de Dupleix , 88. Prise par les Anglois , 125. Sa population actuelle ,	159



- Charlemagne* encourage l'agriculture par son exemple, &  
le commerce par sa protection, 4
- Café*, le commerce exclusif du café. accordé à la  
compagnie des Indes de France, 147. Succès de la  
culture de cet arbre à l'isle de France, 171
- Calin*, étain de l'Asie, 46
- Camboge* (vernis de), 318
- Cananor*, comptoir Hollandois, dans le Malabar, 155
- Cannelle* de la Cochinchine, plus chere que celle de Cey-  
lan, 59
- Canton*, port le plus méridional de la Chine, le seul où  
les Européens soient reçus, 293. Soies de Canton, 316
- Caron*, Chef des François, qui, en 1668, s'établirent à  
Surate. 40
- Cartenate*, province du Malabar, où les François sont  
établis, 155
- Caspienne* (mer), reste de grandeur qu'on découvre  
chez les nations pauvres, qui habitent ses bords, 263.  
Projet de la réunir au Pont-Euxin, par un canal du  
Tanaïs au Volga, 272
- Castanier*, maniere dont il a fait le commerce de l'or a-  
vec la Chine, 324
- Caveri* (le), riviere qui arrose le Tanjaour, 190
- Cavite*, port de Manille, 239
- Caylus* (M. le comte de), il avoit quelques fragmens  
d'un vase de porcelaine cru Egyptien, 298
- Celtes*, ramassent les paillettes d'or de leurs rivières, 2
- Cerné*, isle à l'Est de Madagascar, 82. Abandonné suc-



- cessivement par les Portugais & les Hollandois, 84.  
 Les François y abordent, & changent son nom de  
*Maurice* en celui d'*Iste de France*, 84. Description de  
 cette isle, 85  
*Cbaales*, draps très-légers, très-chauds, & très-fins, 39  
*Chadafae*, investi par Dupleix, de la nababie de Car-  
 nate, 115  
*Charles-Quint*, suspend tous les armemens pour les  
 Moluques, moyennant une somme qui lui donnent  
 les Portugais, 238  
*Charles XI*, Roi de Suède, paye les dettes de l'état, 224  
*Chatigam*, les Anglois s'emparent de cette place, où  
 les Portugais avoient été autrefois établis, 161.  
 Vues sur l'échange que les François devroient &  
 pourroient faire de cette place contre Chanderna-  
 gor, 162  
*Chaya*, racine propre à la teinture, 167  
*Chersonnèse Cimbrique*, aujourd'hui Jutland, 183  
*Chine* (la), on y trouve des sectateurs du Grand-  
 Lama, 255. Conquise par Gengiskan, 257. Par les  
 Tartares Mantchoux, *ibid.* Il n'y a point de gens  
 oisifs dans ce pays, 286. Friponneries des Marchands  
 Chinois, 287. Monnoies du pays, 288. Son com-  
 merce par terre, 289. Par mer, 289. Avec les Euro-  
 péens, 292. Etablissement des Européens en ce  
 pays, 324. A quelles sommes montent les achats  
 qu'ils y font, 328. Que deviendra ce commerce, 329  
*Chinois*, massacrés aux Philippines, 248



- Choulas*, mahométans qui font le commerce de Ceylan  
& le cabotage, 165
- Christiern IV*, roi de Danemarck, entreprend le  
commerce des Indes, sur les offres de Boschower,  
189
- Christiern V*, essaye de remonter la Compagnie Da-  
noise, 192
- Chusan* (isle de), les Anglois y avoient une loge,  
327
- Cimbers*, premiers habitans du Danemarck, 183
- Coblom*, établissement de la Compagnie d'Ostende,  
204
- Cochinchine*, conquise par un prince fugitif du Ton-  
quin, 54. Elle doit aux femmes la douceur de ses  
mœurs, 55. Son Gouvernement, 56. Ses productions  
& son commerce, 59
- Code* de l'impératrice de Russie. Ce que c'est, 279
- Colbert*, il établit, en 1664, une Compagnie des In-  
des, 18. Sa mort est le terme des prospérités de la  
France, 72
- Colram*, riviere du Tanjaour. C'est un des bras du  
Caveri, 290
- Commissaires*, funeste influence qu'ils ont eue dans la  
Compagnie des Indes de France, 135
- Compagnie des Indes* Française. Produit de ses ven-  
tes, 138. Suspension de son commerce, 149 &  
150. Ses engagemens & ses moyens pour y satis-  
faire, 149. Cession qu'elle fait au Roi après sa  
suspension, 150. Etat actuel de cette compagnie,  
153
- Condavir*, cédée aux François, 117



<i>Corée</i> (la); tributaire des Chinois,	201
<i>Coromandel</i> , situation actuelle des François sur cette côte,	162
<i>Cotboal</i> , espece de notaire dans l'Indostan,	105
<i>Coton</i> , commerce qu'en fait Surate,	39
<i>Cronstad</i> , port de Pétersbourg, 176. Désavantages de ce port,	<i>ibid.</i>

## D.

<i>D</i> AGOBERT, il réveille le commerce & établit des foires,	4
<i>Damas</i> de la Chine; ses qualités,	318
<i>Danemarck</i> , son ancien état sous les Cimbres, 183. Repeuplé par les Scythes qu'Odin conduisoit, 184. Dépeuplé une seconde fois par l'émigration qui ruina l'empire Romain, 185. Au huitième siècle il se relève, & s'adonne à la piraterie. Causes de ses succès, 186. Le christianisme rend les Danois sédentaires, 188. Ils entreprennent le commerce des Indes, & s'établissent dans le Tanjaour, 190. Leur prospérité dure peu, 291. Ils forment une nouvelle compagnie qui n'est pas plus heureuse, 192. Privilège de la société actuelle, 192. Sa situation en Europe & aux Indes, 193. Marchandise qu'elle exporte & qu'elle importe, 196. Projet de transférer de Copenhague à Altena le siège de cette compagnie,	200
<i>Dansbourg</i> , forteresse Danoise à la côte de Coromandel,	191



- Décan*, (la soubabie du), son étendue & son importance, 114
- Delhy*, capitale de l'empire fondé par les Patanes, 96
- Dian*, nom que portent les chefs des différentes provinces de Madagascar, 12
- Divy* (l'isle de), cédée aux François, 117
- Dividende*, variation de celui des actions de la compagnie de France, 139
- Dumas*, envoyé à Pondichéry; obtient de la cour de Delhy, la permission de battre monnaie. Soutient la dignité du nom François, 81
- Dupleix*, est nommé à la direction de Chandernagor, 88. Il rend ce comptoir florissant, 88. Il est appelé à Pondichéry, 89. Devient ennemi de la Bourdonnais & le traverse, 92. Fait lever, aux Anglois, le siège de Pondichéry, 93. Dispose des plus grandes possessions des Indes, 113. Se fait céder un territoire immense, 115. Est revêtu de la dignité de nabab, 118. Soutient vigoureusement la guerre contre les Anglois, 126. Est rappelé, 128

E.

- EGASPE* (Michel Lopès de l'), chargé de soumettre les Philippines, 239
- Elbe*, naufrage de quelques Indiens sur les côtes de ce fleuve, du tems d'Auguste; ce qu'on doit penser de cet événement, 263
- Elépbans*, honneurs que les Siamois sont obligés de leur rendre, 47



- Elour* (la province d'), cédée aux François , 117  
*Elton*, Anglois, forme le projet d'établir un commerce  
entre sa nation & la Perse, par la mer Caspienne ,  
266  
*Embdén*, compagnie pour les Indes Orientales que le  
Roi de Prusse y établit, 227  
*Esclaves*, privilège exclusif de la traite des esclaves,  
accordé à la Compagnie des Indes Française ,  
148  
*Espagnols*, leurs premiers établissemens formés aux  
Philippines, 238. Etat actuel de leur puissance  
dans ces isles, 239. Ce qu'ils pourroient y faire ,  
248  
*Eugène* (le prince), forme le projet d'établir une  
compagnie des Indes à Ostende, 202

## F.

- F***EMMES*, les femmes sont les premières à se poli-  
cer, 55  
*Féodal* (le Gouvernement), destructif de tout com-  
merce, 6  
*Fer* de la Cochinchine, qu'on forge sortant de la  
mine, 60  
*Fernandez* (isle de Juan), description de cette isle,  
250. Parti que les Espagnols pourroient en tirer ,  
251  
*Financiers*, ils traversent toutes les opérations de la  
Compagnie des Indes de France, & font établir des  
impôts sur ses marchandises, 70  
*Finlande*, la Suède en fera dépouillée quand il plaira  
à la Russie, 275



## DES MATIERES. 397

- Firman*, nom donné dans l'Indostan à un brevet d'investiture, 111
- Fleuri* (le cardinal de), protège la Compagnie des Indes de France, 80
- Fonds*, distinction entre fonds constans & fonds roulans, 194
- France*, elle veut tirer des soies de la Perse, par la Russie, 265
- France* (isle de), fautes commises dans cet établissement, 169. Succès de la culture du café dans cette isle, 171. Celles du girofle & de la muscade n'y reussissent pas de même, 172. Avantages de la situation de cette isle, & vues sur la maniere dont il conviendrait de la fortifier, 173
- François*, Etat de leur commerce avec la Chine, 228
- Francs*, vexations qu'ils firent souffrir au commerce, 3
- Fulvi*, chargé de la Compagnie des Indes de France, 80

### G.

- G**ALERES, usage auquel la Russie les emploie, 277
- Gaulois*, leur commerce, 1
- Gazes*, les soies d'Europe n'y sont pas propres, 315
- Gémidard*, officier de justice dans l'Indostan, 105
- Gengiskan*, chef de Tartares qui conquièrent la Chine au treizième siècle, 257. Il porte ses armes sur les rives Occidentales de l'Indus, 96
- Genonville*, navigateur de Rouen, va aux Indes, 10
- Ghilan*, les soies fort estimées, 265



<i>Ginseng</i> , description de cet arbruste,	290
<i>Girard</i> , chef d'une compagnie de Normandie qui envoie aux Indes,	11
<i>Girofle</i> , précautions des Hollandois pour s'en approprier le commerce exclusif,	171
<i>Gotembourg</i> , siège de la Compagnie des Indes de Suède,	214
<i>Goths</i> , anciens habitans de la Suède, fondent sur l'Empire Romain,	208
<i>Guzurate</i> , description de cette presqu'île,	21

## H.

<i>H</i> AMBOURG, maintient sa supériorité après l'affoiblissement des villes Anféatiques,	189
<i>Hareng</i> , pêche du hareng en Suède,	221
<i>Hoang-pon</i> , les vaisseaux Européens sont obligés de s'y arrêter,	326
<i>Hollandois</i> , Etat de leur commerce à la Chine,	326
<i>Holstein</i> , un de ses ducs veut tirer les foies de la Perse par la mer Caspienne,	265

## I

<i>I</i> ACQUES (le fort Saint-), citadelle de Manille,	239
<i>Jamabandi</i> , espece de contrat dans l'Indostan,	103
<i>Japon</i> , espece de porcelaine connue sous le nom de Japon chiné,	300
<i>Japon</i> , (le), son commerce avec la Chine,	292
<i>Imaüs</i> , branche du Caucase,	119



- Indes*, l'Europe doit-elle continuer son commerce avec les Indes? 346. L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce? 346. L'Europe doit-elle rendre libre le commerce des Indes ou l'exploiter par des compagnies exclusives? 357
- Indiens*, préjugé des Indiens sur leur patrie, 168
- Indostan*, traditions des anciens sur ce pays, 94. Sa situation au tems des conquêtes d'Alexandre, 95. Son gouvernement, 98. Sa population, 102. Nulle imposition sur l'industrie, 104. Luxe & tyrannie des empereurs Mogois, 107. La puissance Mogole tombe dans l'Indostan, 108. Education de ses jeunes princes, 109. Etat du pays après la conquête de Thamas Koulikan, 111
- Infant* (le cardinal), fait révoquer la défense faite aux Pays-Bas, de naviguer aux Indes Orientales, 205
- Trouvenate*, province du Malabar, 155
- Italie*, les expéditions des François en ce pays, font naître le luxe en France, 9

K.

- K**ARIKAL, cédé aux François, 8. Pris par les Anglois, 164. Son commerce, *ibid.*
- Kerbechi*, rivière qui sert de limite respective aux Russes & aux Chinois, 259
- Kimos*, espece de nains découverte par les François à Madagascar, 13
- Koning* (Henri), fait approuver en Suede, le projet d'une Compagnie des Indes, 211
- Koulikan* (Thamas), attaque l'empire Mogol, 112
- Tome II. C c



## L.

- LALLI*, son caractère, 128. Est condamné à être décapité; ce qu'on doit penser de ce jugement, 130
- Lama* (le grand), son culte remonte au-delà de trois mille ans, 253. Réfutation de la tradition sur l'immortalité attribuée au grand Lama, 254. Étendue de la religion Lamique, 254. Elle n'a jamais été altérée par aucun mélange. Pour quelle raison, 255
- Lauragais* (M. le Comte de), avantages de sa porcelaine, 375
- Law*, son système, 75
- Linnaeus* (M.), il est parvenu à conserver l'arbre du thé, 297
- Louis* (Saint), restaurateur du commerce de France, 7
- Louis XIV*, quel prince c'étoit, 63
- Lubeck*, fait tout le commerce de la Suede, 208
- Lumieres*, il faut qu'elles éclairent, à la fois, le souverain & le peuple, 53

## M.

- MACAO*, colonie Portugaise, 346
- Madagascar*, description de cette île, 11. Loix & mœurs de ses habitans, 12. Forme singulière de leurs sermens, 14. Circonstances bizarres de leur circoncision, 15. Cérémonies de leurs funérailles, 16. Ruine de la colonie Française qui s'y étoit établie, 18



- Magellan*, premier Européen qui reconnut les Philippines, 238
- Mabamet-Alikan*, porté par les Anglois à la nababie du Carnate, 134
- Mabé*, les François y établissent une colonie, 155
- Vues sur le commerce que les François pourroient y faire, 157
- Mahmoud*, chef des Tartares (qui attaquent l'Inde) 95
- Manille*, capitale de l'île de Luçon, 238
- Mazeradan* (le), ses soies fort estimées, 264
- Marattes*, leur origine, 121. Le Coromandel implore leur secours, 122. Ils font trembler l'Indostan, 123. Ils infestent la mer malabare par leurs pirateries, 157
- Marcara*, procure des comptoirs aux François dans l'Inde, 20
- Marignas* (Gomez Perez de Las), entoure Manille de murailles, 239
- Marius*, vainqueur des Cimbres & des Teutons, 184
- Martin*, fonde Pondichéry, 43. Bon ordre qu'il y fait regner, 65
- Mascaregnas*, île nommée depuis île de Bourbon. 83 sa population & ses productions; elle n'a point de port, 83
- Mazarin*, l'industrie est anéantie en France sous son ministère, 10
- Mazulipatam*, état actuel du commerce des François en cette ville, 163
- Mailleraie* (le maréchal de la), achete & vend les établissemens François formés dans cette île, 13
- Mergui*, port principal du royaume de Siam, 51
- Mines*, de la Suède, 218



<i>Moines</i> , leur industrie dans les anciens tems de la monarchie François,	3
<i>Montafanagar</i> , province des Indes cédée aux François,	117
<i>Muhammet</i> , Empereur Mogol, vaincu par Koulikan,	110.
Ses nababs se rendent indépendans de lui,	111
<i>Munster</i> (traité de), il défend aux Espagnols le commerce des Indes,	205
<i>Muraille</i> de la Chine; son inutilité;	272
<i>Muscade</i> , précautions des Hollandois, pour s'en approprier le commerce exclusif,	171

## N.

<i>NABABS</i> , leurs fonctions,	103
<i>Nankin</i> , ses foies,	316
<i>Narbonne</i> , port célèbre de l'ancienne Gaule,	2
<i>Nantes</i> , compagnie de marchands dans l'ancienne Gaule,	ibid.
<i>Nismes</i> , Philippe le hardi y attire le commerce de Montpellier,	8
<i>Nisam-el moulouk</i> , souba du Décan, 112 & 359.	
<i>Normans</i> , leurs ravages anéantissent le commerce,	5

## O.

<i>ODIN</i> , religion sanguinaire de ce conquérant,	184
<i>Oiseaux</i> de proie, présages qu'on en tire aux Indes,	384
<i>Omrachs</i> , ce qu'ils font dans l'Indostan,	110



<i>Opium</i> , ivresse qu'il procure aux Indiens,	355
<i>Or</i> , commerce qu'on en fait avec les Chinois,	323
<i>Orri</i> , chargé des finances de France; son caractère,	80
<i>Ostende</i> , on y établit une compagnie des Indes, qui bientôt après est détruite,	200

P.

<b>P</b> <i>APIER</i> , secret du papier trouvé à la Chine, avec quelles matieres on le fabrique,	321
<i>Parfis</i> , Persans fugitifs, qui s'établirent dans le Guzurate,	22
<i>Patahes</i> , leur caractère,	119
<i>Pays-Bas</i> , mauvaise administration de la maison d'Autriche dans ce pays,	202
<i>Pékin</i> , liberté accordée aux Russes d'y envoyer une caravane,	260
<i>Pétersbourg</i> , devenu mal-à-propos une capitale,	283
<i>Phaulcon</i> (Constantin), premier ministre de Siam, établit les François dans ce royaume,	43
<i>Philippe le-Bel</i> , encourage les travaux champêtres & les manufactures,	8
<i>Philippe II</i> reprend le projet de soumettre les Manilles,	238
<i>Philippines</i> (les), mœurs des habitans, 235. Premiers établissemens des Espagnols dans ces isles, 237. Etat actuel de cette colonie, 238. Liaisons des Philippines avec le Mexique, 142. Ce qu'elles pourroient devenir dans des mains actives,	245
<i>Pierre premier</i> , son projet de faire le commerce des Indes par la Tartarie indépendante, 263. Il s'empare des pays voisins de la mer Caspienne, 265. Il a	



- l'ambition de devenir une puissance maritime , 277.  
 quel jugement on peut porter de ce prince , 280  
*Placards des productions*, loi célèbre en Suede, 221  
*Poivre*, (M.), fait entrer dans l'isle de France, des  
 plants de muscadier & de giroffier, 171  
*Podichéry*, premier établissement des François dans  
 cette place, 43. Ils en sont chassés par les Hollan-  
 dois qui la leur restituent, 64. Ils perdent de nou-  
 veau cette place, par la faute de Lally, 129. Elle  
 est détruite, *ibid.* Ce qu'elle étoit avant cette des-  
 truction, 165. Ce qu'elle est redevenue depuis son  
 rétablissement, 166. Rapports nécessaires entre cette  
 ville & l'isle de France, 176  
*Porcelaine*, l'invention en est due aux Chinois, 268.  
 Maniere dont on la fait, 300. Ses différentes espe-  
 ces, 300. Quel degré d'estime méritent celles de  
 l'Europe. 307  
*Portugais*, ils abordent les premiers à la Chine, 324.  
 Leur commerce y est réduit à rien, 225  
*Prusse* (le Roi de), idée générale de son regne, 227.  
 Il établit à Embden une compagnie pour les Indes  
 Orientales, 229. Jugement qu'on peut porter de ce  
 prince, 230  
*Putola*, résidence du grand Lama, 253  
*Pyrard*, navigateur François qui va aux Indes avec  
 deux navires, 19



## R.

- R**AGIMENDRI, province de l'Inde, cédée aux François, 117
- Rajeputes*, descendans des Indiens que combatit Alexandre, 119
- Ranguildas*, gouverneur du Cabulistan, qui place Babar sur le trône de l'Indostan, 97. Reproche que lui fait un Banian, 99
- Reginon*, fait une tentative inutile pour le commerce des Indes, 11
- Revel*, préférable à Cronstad pour des vaisseaux de guerre, 277
- Rhubarbe*, elle seroit meilleure tirée par terre que par mer, 261
- Richelieu*, industrie presque anéantie sous son ministère, 10
- Rodrigue*, île à l'Est de Madagascar, 82
- Roger*, ce Roi de Sicile appelle d'Athènes des ouvriers en soie, 313
- Roi du ciel*, titre que les habitans de la Cochinchine donnent à leur souverain, 58
- Russes*, leurs courses sur les terres de la Chine, 259. Langueur de leur commerce avec la Chine, & à quel point il leur conviendrait de la ranimer, 261. Plan sur lequel ils devroient se conduire, 261. Ils s'emparent des provinces voisines de la mer Caspienne, & les abandonnent, 266. A la mort de Koulikan, ils recouvrent l'empire de la mer Caspienne, 261. Gouvernement & population de la Russie, 268. Ses revenus, 269. Son agriculture, 269. Ses mines,



271. Son commerce, 271. Ses troupes, 273. Sa marine, 277. Instabilité dans l'ordre de la succession à l'empire, 278. Nécessité d'y détruire le despotisme, & comment on le pourroit faire, 282

*SALABETZINGUE*, mis en possession par les François de la foubabie du Décan, 114. Ses protecteurs se perdent pour avoir renoncé à son alliance, 128

*Sandiva* (l'isle de), forme un bon port à Chatigam, 161

*Sandocrotus*, il chasse les Macédoniens de l'Inde, & y regne, 95

*Sattarats*, capitale du pays des Marattes, 121

*Saunders*, gouverneur de Madras, 124

*Scheringham*, isle formée par deux branches du Caveri, 115. Célèbre par sa position & par sa pagode, 115. Les François l'évacuent, 128

*Schirvam*, ses soies sont fort estimées, 264

*Scythes*, font la conquête du Nord de l'Europe, 195

*Seïks*, nation nouvelle au Nord de l'Indostan; son gouvernement, 120

*Sevagi*, sacage Surate, 35

*Siam*, fertilité de ce pays, 45. Sa population, ses cultures & son commerce détruits par le despotisme, 46

*Sibérie*, conquise par les Russes, 259. Ses mines, 271

*Sirth*, rivière du Turkestan, 263

*Soie*, son invention due aux Chinois, 312. Très chère & très rare long-tems en Europe, 313. Qualité de



- celles d'Italie, d'Espagne & de France, 314. Quels avantages ont celles de la Chine, 315
- Sommonacodom*, dieu des Siamois, 50
- Sorbonne* (la), elle déclare usuraire le dividende des actions, 80
- Soubas*, nom donné aux principaux gouverneurs dans l'Indostan, 103
- Stape*, nom sous lequel on désigne, en Suède, les villes qui ont le droit exclusif de passer le Sund, 222
- Suède*, ses premiers habitans, 208. Changemens que Gustave Vasa fait dans le gouvernement, 208. La liberté rendue à la Suède y amène le commerce & les arts, 210. On y établit une compagnie des Indes, 211. Etat de la Suède, 215. Sa population, 216. Langueur de son agriculture, 218. Ses manufactures, 219. Sa pêche du hareng, 220. Son commerce, 222. Sa milice, 222. Sa marine, 224. Ses revenus & ses dettes, *ibid.* Révolution arrivée dans ce pays, 227
- Sully*, son ministère très-utile à la France, 10
- Surate*, chef lieu de la Compagnie des Indes de France, 21. Richesse de cette ville, 25. Sa marine & son commerce, 26. Description de ses maisons. 29. Usage qu'avoient les habitans de se faire paître, 30. Elle décheoit lorsque Sevagi la saccage, 35. L'avidité des Anglois anéantit presque son commerce, 36. Précaution singulière contre les invasions des brigands, *ibid.* Ses marchandises les plus communes, 37. Marchandises qu'elle reçoit en échange, 39



## P.

- TABAC*, vente exclusive du tabac accordée à la Compagnie des Indes en France, 142. Histoire des variations de la ferme du tabac, 143
- Talapoins*, moines Siamois, 50
- Tallicheri*, comptoir des Anglois dans le Malabar, 155
- Tam*, instrument de cuivre, qui sert à faire danser les Balliaderes, 33
- Tamerlan*, ravage l'Indostan, 96
- Tanjaour*, description de ce royaume de la côte de Coromandel, 190
- Tartarie*, limites de ce vaste pays, 252. Mœurs & religion des Tartares, 253. Ils font la conquête de la Chine & en sont chassés, 257. Ils s'en emparent de nouveau, 258. Pourquoi les Tartares ont adopté les mœurs des Chinois, *ibid.*
- Tche-kiang*, province de la Chine où l'on recueille la soie blanche, 316
- Thé*, description de l'arbrisseau qui le produit, ses espèces & ses usages, 294. Espérance qu'on a de le multiplier en Europe, 297. Il seroit meilleur si les Russes le tiroient de la Chine par terre, 261
- Thibet*, pays qui appartient en partie à la Tartarie & en partie à l'Asie, 253. On y adore le grand Lama, 254
- Thomé* (Saint-), entreprise des François sur cette place, 42
- Tommerup* (Ové Giedde de), chef des premiers Danois qui vont aux Indes, 290



<i>Tonquin</i> (le), instruit par les Chinois, 52. Ses mœurs, ses lumieres & son commerce,	53
<i>Toulouse</i> (le comté de), sa réunion à la couronne de France,	7
<i>Trinquebar</i> , bâti par les Danois dans le Tanjaour,	190
<i>Trinquemale</i> (la baie de), dans l'isle de Ceylan,	44
<i>Tsi-chou</i> , arbre qui donne le vernis, comment on le re- cueille & comment on l'emploie,	318

V.

<i>VANDALES</i> , anciens habitans de la Suede,	216
<i>Vanes</i> , son commerce avec la Grande-Bretagne,	1
<i>Vaza</i> (Gustave), réunit, en sa personne, les différens pouvoirs de la Suede,	208

U.

<i>UKRAINE</i> , fertillité de ce pays; comment on pour- roit remédier à sa dépopulation,	270
<i>Usbeks</i> , ces Tartares détrônent Babar,	97

Y.

<i>YANON</i> , comptoir François,	162
-----------------------------------	-----

Z.

<i>ZEBU</i> , isle des Philippines ou Magellan aborda,	238
--	-----



# ERRATA

## Du second Volume.

- P**AGE 2, lig. 5, les fiécles : *lis.* ces fiécles.  
 Pag. 41, lig. 10, ses soumissions : *lis.* des soumissions.  
 Pag. 53, lig. 25, ses diffensions : *lis.* ces diffensions.  
 Pag. 25, lig. 6, provision : *lis.* profusion.  
 Pag. 57, lig. 10, modéré : *lis.* modeste.  
 Pag. 79, lig. 16, les monopoles : *lis.* des monopoles.  
 Pag. *ibid.* lig. 27, de l'Inde, *lis.* dans l'Inde.  
 Pag. 81, lig. 11, Decaso : *lis.* Décan.  
 Pag. *ibid.* lig. 12, Arcato : *lis.* Arcate.  
 Pag. 94, lig. 28, quelques terres, *lis.* quelques cours.  
 Pag. 96, lig. 22, font enfouir : *lis.* vont enfouir.  
 Pag. 103, lig. 30, s'attribuent : *lis.* s'attribuerent.  
 Pag. 117, lig. 6, Karicab : *lis.* Karical.  
 Pag. 117, lig. 15, Diöy : *lis.* Divy.  
 Pag. *ibid.* lig. 17, Chicakeb : *lis.* Chicakol.  
 Pag. 121, lig. 14, Moultau : *lis.* Multan.  
 Pag. *ibid.* lig. 15, Tatla : *lis.* Tatta.  
 Pag. 160, lig. 18, changer : *lis.* échanger.  
 Pag. 170, lig. 25, 1587 : *lis.* 587.  
 Pag. 196, lig. 16, de Malabar : *lis.* du Malabar.  
 Pag. *ibid.* lig. 28, dont cinquante : *lis.* dont cent cinquante.  
 Pag. 224, lig. 26, la supériorité : *lis.* sa supériorité.  
 Pag. 248, lig. 8, l'art : *lis.* les arts.  
 Pag. 249, lig. 19, d'aucunes compagnies : *lis.* d'aucune compagnie.  
 Pag. 252, lig. 10, placez un point après Tartarie.  
 Pag. 266, lig. 22, ministre : *lis.* ministère.



*Pag.* 278, *lig.* 9, corps retranché : *lis.* camp retranché.

*Pag.* 186, *lig.* 6, police indigente : *lis.* police indigene.

*Pag.* 287, *lig.* 28, après le mot reconnue, placez une virgule,

*Pag.* 225, *lig.* 21, du thé : *lis.* des thés.

*Pag.* 354, *lig.* 14, leur fortune : *lis.* sa fortune.

*Pag.* 362, *lig.* 19, se réduisent : *lis.* les réduisent.

*Pag.* 381, *lig.* 1, absorberoient ou plutôt : *lis.* absorberoient plutôt.

*Fin de l'Errata.*



63-127  
NOV 62  
WORMSER

TO THE ATTORNEY GENERAL

Dear Sir:

I have the honor to acknowledge the receipt of your letter of the 11th inst. in relation to the above captioned matter.

I am sorry to hear that you are unable to produce the original of the document in question. I have, however, been able to locate a copy of the same in the files of the Department.

I am, Sir, very respectfully,  
Yours truly,  
[Signature]







E 774

R 274 h2

v. 2

1217.



